


duras le
vice-
consul

L'IMAGINAIRE

GALLIMARD

duras le
vice-
consul

L'IMAGINAIRE

GALLIMARD

COLLECTION
L'IMAGINAIRE

Marguerite Duras

**Le
Vice-consul**

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 1966.*

Pour Jean C.

Elle marche, écrit Peter Morgan.

Comment ne pas revenir ? Il faut se perdre. Je ne sais pas. Tu apprendras. Je voudrais une indication pour me perdre. Il faut être sans arrière-pensée, se disposer à ne plus reconnaître rien de ce qu'on connaît, diriger ses pas vers le point de l'horizon le plus hostile, sorte de vaste étendue de marécages que mille talus traversent en tous sens on ne voit pas pourquoi.

Elle le fait. Elle marche pendant des jours, suit les talus, les quitte, traverse l'eau, marche droit, tourne vers d'autres marécages plus loin, les traverse, les quitte pour d'autres encore.

C'est encore la plaine du Tonlé-Sap, elle reconnaît encore.

Il faut apprendre que le point de l'horizon qui vous porterait à le rejoindre n'est sans doute pas le plus hostile, même si on le juge ainsi, mais que c'est le point qu'on ne penserait pas à juger du tout qui l'est.

Tête baissée, elle rejoint le point le plus hostile de l'horizon, tête baissée : elle reconnaît les coquillages dans la vase, ce sont ceux du Tonlé-Sap.

Il faut insister pour qu'à la fin ceci qui vous repousse demain vous attire, c'est ce qu'elle a cru comprendre que sa mère disait en la chassant. Elle insiste, elle le croit, elle marche, elle désespère : Je suis trop petite encore, je reviendrai. Si tu reviens, a dit la mère, je mettrai du poison dans ton riz pour te tuer.

Tête baissée, elle marche, elle marche. Sa force est grande. Sa faim est aussi grande que sa force. Elle tourne dans le pays plat du Tonlé-Sap, le ciel et le pays se rejoignent en un fil droit, elle marche sans rien atteindre. Elle s'arrête, repart, repart sous le bol.

Faim et marches s'incrument dans la terre du Tonlé-Sap, prolifèrent en faims et marches plus loin. La marche semée a pris. En avant ne veut plus rien dire. Dans le sommeil, la mère, une trique à la main, la regarde : Demain au lever du soleil, va-t'en, vieille enfant enceinte qui vieillira sans mari, mon devoir est envers les survivants qui un jour, eux, nous quitteront... va-t'en loin... en aucun cas tu ne dois revenir... aucun... va-

t'en très loin, si loin qu'il me soit impossible d'avoir de l'endroit où tu seras la moindre imagination... prosternez-vous devant votre mère et va-t'en.

Son père lui a dit : Si je me souviens bien, nous avons un cousin dans la plaine des Oiseaux, il est sans trop d'enfants, il peut peut-être te prendre comme domestique. Elle ne demande pas encore la direction. Il pleut tous les jours. Le ciel remue sans cesse, il court vers le nord. Le grand lac grossit. Jonques avançant dans le lac du Tonlé-Sap. D'une rive on ne voit l'autre que dans les éclaircies lumineuses après les orages : entre le ciel et l'eau il y a une rangée de palmes bleues.

Quand elle est partie, elle voyait cette autre rive tout le temps. Elle n'y est jamais allée. Si elle la rejoignait, commencerait-elle à se perdre ? Non, car de cette autre rive elle pourrait apercevoir cette rive-ci où elle est née. Les eaux du Tonlé-Sap sont étales, leur courant est invisible, elles sont terreuses, elles font peur.

Elle ne voit plus le lac. Elle est de nouveau dans une vaste étendue d'étranges marécages vides que des talus traversent en tous sens. Il n'y a personne pour le moment. Rien ne bouge. Elle arrive de l'autre côté de la vaste étendue de marécages : derrière elle c'est une plate-forme métallique éblouissante qui disparaît avec la pluie. Elle voit que de la vie la traverse.

Un matin un fleuve est devant elle. Il y a dans la voie de l'eau une disposition encourageante et facile, une marche qui dort. Son père a dit un jour que si on suivait le Tonlé-Sap, on ne se perdait jamais, que tôt ou tard on retrouverait ce qu'il baigne sur ses rives, que ce lac est un océan d'eau douce, que si les enfants sont en vie dans ce pays, c'est grâce aux eaux poissonneuses du Tonlé-Sap. Elle marche. Elle remonte pendant trois jours le fleuve qui s'est présenté devant elle, elle calcule qu'au bout du fleuve elle devrait retrouver le nord, le nord du lac. Elle s'arrêtera face au lac, restera là. Aux arrêts, elle regarde ses pieds larges au-dessous insensible de pneu, elle les caresse. Il y a du riz vert, des manguiers, des bananiers en bouquets. Elle marche pendant six jours.

Elle s'arrête. N'a-t-elle pas marché davantage avant de trouver le fleuve qu'elle n'a marché en le suivant pour retrouver le nord ? Elle continue à suivre le fleuve, elle épouse de très près ses méandres, nage quelquefois, le soir. Elle repart, regarde : les buffles de l'autre rive ne sont-ils pas plus trapus qu'ailleurs ? Elle s'arrête. L'enfant lui grouille dans le ventre de plus

en plus : bataille de poissons dans son ventre, jeu sourd et comme gai de l'intolérable enfant.

Elle demande : La direction de la plaine des Oiseaux ? Elle se dit que, lorsqu'elle la connaîtra, elle ira dans la direction contraire à celle-là. Elle cherche l'autre façon de se perdre : remonter vers le nord, dépasser son village, après, c'est le Siam, rester avant le Siam. Dans le Nord il n'y a plus de fleuve et j'échapperai à cette habitude que j'ai de suivre l'eau, je choisirai un endroit avant le Siam et je resterai là. Elle voit le Sud se diluer dans la mer, elle voit le Nord fixe.

Personne ne connaît la direction de la plaine des Oiseaux. Elle marche. Le Tonlé-Sap descend du nord de même que tous les fleuves qui se jettent dedans. On les voit ces fleuves, tous groupés en une chevelure, et la tête qui les porte est tournée vers le sud. Il faut remonter à la pointe de la chevelure, à sa fin, et, de là, on aura son étalement devant soi, vers le sud, le village natal compris dans le tout. Les buffles trapus, les pierres qui rosissent, parfois il y en a des blocs dans les rizières, ce sont des différences qui ne signifient pas que la direction est mauvaise. Elle croit terminée sa danse autour de son village, son départ était faux, sa première marche était hypocrite, elle se dit : Maintenant je suis partie pour de bon, j'ai choisi le nord.

Elle s'est trompée. Elle a remonté le Stung Pursat qui prend sa source dans les Cardamones, au sud. Elle regarde les montagnes à l'horizon, elle demande si c'est le Siam. On dit que c'est le contraire, c'est le Cambodge. Elle s'endort en plein jour dans une bananeraie.

La faim est devenue trop grande, l'étrangeté de la montagne n'a pas beaucoup d'importance, elle fait dormir. La faim la prend à la montagne, elle commence à dormir. Elle dort. Elle se lève. Elle marche, parfois vers les montagnes comme elle marcherait vers le nord. Elle dort.

Elle cherche à manger. Elle dort. Elle ne marche plus comme dans le Tonlé-Sap, elle piétine, elle tourne. Elle contourne une ville, on lui dit que c'est Pursat. Elle dépasse un peu l'endroit où se trouve Pursat, continue en zigzaguant, à peu près droit, en fin de compte, vers les montagnes. Elle ne demande jamais où se trouve le Tonlé-Sap, dans quelle direction. Sur cette direction, sur cette direction-là, croit-elle, les gens mentiraient.

Elle passe devant une carrière abandonnée, elle entre, elle dort. C'est aux environs de Pursat. De l'entrée de la carrière elle voit des toits. Une fois il a dû y avoir deux mois qu'elle était partie, maintenant elle ne sait pas. Ils sont mille dans la région de Pursat, des femmes chassées, des vieillards, de gais radoteurs, ils se croisent, cherchent à manger, ne se parlent pas. Nature, nourrissez-moi. Il y a des fruits, de la boue, des pierres colorées. Elle n'a pas encore trouvé son système pour attraper les poissons endormis près des berges. Sa mère lui a dit : Mange, ne va pas t'ennuyer de ta mère, mange, mange. Elle cherche très longuement à l'heure de la sieste. Plaine, donnez-moi à croquer quelque chose. Elle cueille des fruits quand il y en a, des bananes sauvages, du riz vert, des mangues, elle ramène ces choses dans la carrière et mange, mâche le riz vert, la bouillie tiède et sucrée, avale. Elle dort. Le riz vert, les mangues, qu'il en faut. Elle dort. Elle se réveille, regarde devant elle. À part l'élévation de Pursat à droite de la carrière, il y a le fil droit de sa jeunesse entre le ciel et la terre. On ne voit rien d'autre. Qu'il n'y a rien alors que tout fourmille. Qu'il n'y avait rien dans le Tonlé-Sap, elle ne savait pas à quel point avant d'arriver ici. À gauche de la carrière il y a les Cardamones, des arbres dans le ciel, des trous béants roses ou blancs dans la terre de la montagne ; des bruits parviennent de là, des bruits de machines à chaînes, de chutes lourdes, de cris d'hommes près des trous. Pendant combien de temps ?

Combien de temps, ces Cardamones, devant, derrière elle ? Ce fleuve plein d'une eau purée d'argile après la pluie ? Ce fleuve, encore un, qui l'a portée jusqu'ici.

Le ventre s'arrondit. Il tire l'étoffe de la robe qui chaque jour se relève davantage, elle marche les genoux nus. Le ventre dans l'étrangeté du pays reste d'un grain très fin, il est tiède et doux entre les pierres, fait penser à une nourriture où mettre les dents. Il pleut souvent. Après la pluie la faim augmente. L'enfant mange tout, riz vert et mangues. L'étrangeté véritable, c'est l'absence de nourriture qui se prolonge.

Elle se réveille, sort, commence à tourner autour des carrières comme elle a fait dans le nord du Tonlé-Sap. Elle rencontre quelqu'un sur un chemin et demande la direction de la plaine des Oiseaux. On ne connaît pas, on ne veut pas répondre. Elle continue à demander cette direction-là. Cette direction-là, après chaque refus de l'indiquer, s'obture un peu plus, se fige.

Mais un vieillard une fois répond. La plaine des Oiseaux ? Il faut suivre le Mékong, ça doit être ça. Mais le Mékong, où est-il ? il faut descendre le Stung Pursat jusqu'au lac du Tonlé-Sap et puis, une fois arrivé au Tonlé-Sap, il faut le descendre, c'est ça ; l'eau va vers la mer toujours et partout, la plaine des Oiseaux Aquatiques est près de la mer. Eh bien, vous en savez, mais si on remonte le Stung Pursat ? On devrait arriver devant des montagnes infranchissables. Mais derrière ces montagnes ? On dit qu'il y a le golfe du Siam. À votre place, enfant, j'irais vers le sud où Dieu passe pour être meilleur.

Elle connaît maintenant la direction du Tonlé-Sap et sa position par rapport à lui.

Elle reste dans la carrière aux environs de Pursat

Elle sort. Elle est chassée lorsqu'elle s'arrête devant une paillote isolée, mais pas devant les paillotes d'un village. Quand elle attend à une certaine distance d'une paillote isolée, elle est également chassée au bout d'un certain temps, il en est de même dans les villages. Elle attend le long du fleuve dans les bouquets de bambous, elle traverse des villages sans être remarquée, pas plus que les autres mendiants ; elles se faufilent dans des petits marchés, des vendeurs de soupe les croisent, elles voient des morceaux de cochon étincelants sur des étals, des nuées de mouches bleues regardent avec elles, plus près. Aux vieilles femmes ou aux vendeurs de soupe, elle demande chaque fois un bol de riz. Elle demande des choses différentes, riz, os de cochon, poisson, vieux poisson quoi. Qu'est-ce que ça peut vous faire de me donner un vieux poisson ? Parce qu'elle est si jeune, quelquefois on lui donne. Mais la règle, c'est le refus. Non, parce que tu reviendras demain, et après-demain et... On la regarde : non.

Par terre, dans la carrière, elle trouve ses cheveux. Elle tire, ils viennent par mèches épaisses, c'est indolore, ce sont des cheveux, elle est devant, avec le ventre et la faim. C'est devant elle que se trouve la faim, elle ne tourne plus la tête, que perdrait-elle sur un chemin ? La repousse des cheveux c'est du duvet de canard, elle est une bonzesse sale, les vrais cheveux ne repoussent pas, leurs racines mortes à Pursat.

Elle commence à retrouver des abris, elle reconnaît les bornes de pierre écrites, les trous béants au flanc de la montagne, roses, verts. Elle retrouve la carrière chaque soir, elle est close et le sol est sec, il y a moins de

moustiques que sur les talus, moins de soleil, plus d'ombre où rester les yeux grands ouverts sur la lumière extérieure. Elle dort.

De dedans la carrière elle regarde la pluie tomber. À intervalles imprévisibles, des explosions se produisent dans la montagne de marbre, des nuées de corbeaux sont projetées vers le ciel, les bouquets de bambous jour après jour sont gagnés plus haut par l'eau du Stung Pursat, des chiens passent sans grogner, sans s'arrêter, elle les appelle mais ils passent — elle se dit : Je suis une jeune fille sans odeur de nourriture.

Elle vomit, s'efforce de vomir l'enfant, de se l'extirper, mais c'est de l'eau de mangue acide qui vient. Elle dort beaucoup, elle est devenue une dormeuse, c'est insuffisant : nuit et jour l'enfant continue à la manger, elle écoute et entend le grignotement incessant dans le ventre qu'il décharné, il lui a mangé les cuisses, les bras, les joues — elle les cherche, il n'y a que des trous là où elles étaient dans le Tonlé-Sap —, la racine des cheveux, tout, il prend petit à petit la place qu'elle occupait, cependant que sa faim à elle il ne l'a pas mangée. Le feu acide de l'estomac apparaît comme un soleil rouge pendant le sommeil.

Elle trouve qu'invisiblement il se passe quelque chose, qu'elle voit mieux le reste qu'avant, qu'elle grandit d'une certaine façon comme intérieure. L'obscurité environnante se déchire, s'éclaire. Elle trouve : Je suis une jeune fille maigre, la peau de ce ventre se tend, elle commence à craquer, le ventre tombe sur mes cuisses maigres, je suis une jeune fille très maigre chassée qui va avoir un enfant.

Elle dort : Je suis quelqu'un qui dort.

Le feu la réveille, son estomac flambe, c'est du sang qu'elle vomit, ne plus manger de mangues acides mais seulement du riz vert. Elle cherche. Nature, donne-moi un couteau pour tuer ce rat. Il n'y a rien par terre, des graviers ronds de lit de rivière. Elle se retourne, pose le ventre sur le gravier, le grouillement cesse, cesse, cesse complètement, elle étouffe, elle se soulève, le grouillement recommence.

Au-delà de la brèche de pierre de l'entrée de la carrière, le Stung Pursat continue à se remplir.

Il est plein à ras bords.

Il déborde d'une eau jaunâtre, les bambous dedans sont pris, tranquillement ils sont pris par la mort. Elle regarde les eaux jaunes. Ses yeux deviennent fixes, elle les sent se clouer dans son visage. Le regard vers les bambous noyés on ne sent plus rien, la faim est gagnée à son tour par quelque puissance qui la noie. Abandonner, on trouvera comment, la façon d'abandonner. Regard encore sur les eaux jaunes et les bambous noyés : on dirait que la faim trouve sa nourriture là. Mais elle rêve, la faim, un temps très court, très vite elle revient et écrase. La jeune fille est sous la faim trop grande pour elle, elle croit que la vague va être trop forte, elle crie. Elle essaie de ne plus regarder le Stung Pursat. Non, non, je n'oublie pas, je suis ici où sont mes mains.

Des pêcheurs passent près de la carrière. Quelques-uns la voient. Pour la plupart ils ne se retournent pas. Le voisin de la famille avec lequel je suis allée dans la forêt était un pêcheur du Tonlé-Sap, je suis trop jeune pour comprendre. Elle mange les jeunes choses, les plus tendres pousses de bananier, elle regarde passer les pêcheurs, ils passent et repassent, elle leur sourit. Ce qui arrive en dehors de la carrière commence à être différent de ce qui arrive au-dedans, le mouvement là, du mouvement id. Sauf par anicroches, quand elle se blesse le pied sur un éclat de marbre par exemple, elle a tendance à oublier l'origine, qu'elle a été chassée parce qu'elle est tombée enceinte, d'un arbre, très haut, sans se faire de mal, tombée enceinte.

La mère a dit : Ne va pas nous raconter que vous avez quatorze, dix-sept ans, nous les avons eus ces âges-là, mieux que vous ; taisez-vous, nous savons tout. Si elle dit connaître cet âge encore, savoir, elle ment. Sous le ciel autour de Pursat, sais-tu qu'il y a de la boue qui peut se manger ? des terres inondées par le Stung Pursat dont le spectacle vous prend à vous-même étrangement ? Les explosions des carrières et celles des corbeaux, je te les raconterai peut-être un jour, car je te reverrai, j'ai l'âge de te revoir et puisque nous sommes en vie toi et moi ? À qui d'autre que toi raconter, qui m'écouterà et qui ça intéressera que la nourriture absente je la préfère à toi maintenant ? Pendant des jours et des semaines, heure après heure, minute après minute, elle contemple et adore la nourriture absente. Elle reviendra pour lui dire, à cette ignorante qui l'a chassée : Je t'ai oubliée.

Un jour la faim de l'enfant sort de la carrière, c'est le coucher du soleil, elle se dirige vers les lumières tremblantes de Pursat. Il y a longtemps qu'elle les voit, ces lumières, elle n'osait pas aller vers elles. Pourtant si elle a choisi de rester dans la carrière c'est parce que de là, elle peut voir ces lumières. Ces lumières : nourriture. Ce soir la faim de l'enfant va se jeter sur ces lumières.

Elle est dans les rues de la petite ville, elle est devant un étal, elle marche, la marchande s'est éloignée, elle vient de voler un poisson salé, elle le met dans sa robe entre ses seins, elle retourne vers la carrière. À la sortie de Pursat un homme s'arrête et la regarde, lui demande d'où elle vient, elle dit : De Battambang... elle court, l'homme rit. Chassée ? Oui. Elle rit avec lui de ce ventre. Elle se rassure, ce n'était pas pour le poisson qu'il lui a parlé, il n'a pas vu.

— Battambang.

Les trois syllabes sonnent avec la même intensité, sans accent tonique, sur un petit tambour trop tendu. Baattamambbanangg. L'homme dit qu'il en a entendu parler. Elle se sauve.

Battambang. Elle n'ajoute rien. En route pour la carrière, elle met les dents dans le poisson, le sel croque avec la poussière. La nuit venue, elle sort de la carrière, longuement elle lave, lentement elle mange. La salive monte, jaillit dans la bouche, c'est salé, elle pleure, elle bave, elle n'a plus eu de sel depuis longtemps, c'est trop, c'est beaucoup trop, elle tombe et, tombée, elle continue à manger la nourriture.

Elle dort. Lorsqu'elle se réveille c'est la nuit noire. Elle voit une chose curieuse : elle voit que le poisson a été mangé par l'enfant, il le lui a pris aussi. Elle ne bouge pas : la faim va être la plus forte ce soir, que va-t-elle faire, la faim ? qu'elle, elle ne voudrait pas faire ? Je veux retourner à Battambang pour un bol de riz chaud, ensuite je repartirai pour toujours. Elle veut le riz chaud, elle veut, dit les deux mots : riz chaud. Rien ne vient. Elle ramasse une poignée de poussière et la met dans sa bouche. Elle se réveille une seconde fois, elle ne se souvient pas avoir mis ça dans sa bouche, elle regarde le noir de la nuit, elle ne comprend pas, elle a presque été du riz chaud, la poussière.

Elle regarde le noir de la nuit, elle ne comprend pas.

Ce double réveil devrait être le premier avant la naissance de l'enfant. Il y en aura d'autres. Une fois, bien après qu'elle aura trouvé le Mékong, elle le quittera sans s'en apercevoir et se réveillera dans une forêt. À Calcutta, non, à aucun moment à Calcutta la nourriture ne se confond avec la poussière, les choses sont triées avec précision, l'esprit n'est plus là pour le faire, autre chose trie pour lui ce qui se présente.

Un pêcheur est entré dans la carrière, puis un autre. Ils cognent contre l'enfant, ce rat, il faudra bien qu'il sorte. Avec l'argent des pêcheurs, à plusieurs reprises elle va à Pursat, elle achète du riz, le fait cuire dans une boîte de conserves, ils lui donnent des allumettes, elle mange du riz chaud. L'enfant est près d'être achevé. La faim des premiers jours ne reviendra jamais.

La lumière à Pursat supprime les Cardamones, efface le fil à l'horizon, le Stung Pursat, le bruit des treuils, porte au sommeil celui qui ne se méfie pas, le nourrit d'un rêve angoissé, écrit Peter Morgan.

Elle se réveille, regarde, reconnaît, sait qu'il y en a pour six mois de cette lumière, on ne voit plus les montagnes, le fil à l'horizon non plus. Le ventre, ce matin, pèse très bas. Elle se lève, sort de la carrière et s'éloigne dans la lumière crépusculaire.

Les pêcheurs étaient dégoûtés ces derniers jours parce qu'elle est devenue presque tout à fait chauve et que son ventre est devenu trop gros pour sa maigreur.

La faim des premiers jours ne reviendra jamais, elle le sait L'enfant doit être très près d'être fait, elle le sait aussi, ils se séparent, c'est cela, il est immobile presque tout le temps, prêt, n'attendant qu'à peine un peu plus de forces maintenant pour la quitter.

Elle part, elle part pour chercher un endroit où le faire, un trou, quelqu'un qui le prenne à son arrivée et le sépare complètement, elle cherche S3 mère fatiguée qui l'a chassée. Sous aucun prétexte tu ne dois revenir. Elle ne savait pas, cette femme, elle ne savait pas tout, mille kilomètres de montagnes, ce matin, ne m'empêcheraient pas de te rejoindre, innocente, dans ta stupéfaction tu oublieras de me tuer, sale femme, cause de tout, je te rendrai cet enfant et toi tu le prendras, je le jetterai vers toi et moi je me sauverai pour toujours. Avec cette lumière crépusculaire des choses doivent s'achever et d'autres recommencer. C'est sa mère, sa mère qui opérera donc cette naissance. Et de celle-ci, elle, cette jeune fille, elle sortira aussi, une nouvelle fois, oiseau, pêcher en fleur ?

Toutes dans la région de Pursat partent devant elle, cherchent à fuir la lumière de la mousson d'été pour aller faire des enfants, ou des choses comme dormir.

Elle a retenu l'indication du vieillard. Elle remonte le Stung Pursat. Elle marche la nuit. Elle ne veut pas, elle ne peut pas supporter le soleil de brouillard. S'il faut le tuer, c'est toi qui le sauras. Cette lumière appelle, appelle la mère, le commencement de l'irresponsabilité.

Elle marche.

Elle marche une semaine. La faim des premiers jours ne reviendra jamais.

Voici, indubitable, le grand lac natal. Elle s'arrête. Elle a peur. La mère fatiguée la regardera venir depuis la porte de la paillote. La fatigue dans le regard de sa mère : Encore en vie, toi que je croyais morte ? La peur la plus forte, c'est celle-là, son air lorsqu'elle regardera s'avancer son enfant revenue.

Tout un jour, elle hésite. Dans un abri de gardiens de buffles, sur la rive du lac, elle reste sous le regard, arrêtée.

C'est la nuit suivante qu'elle le fait Elle remonte le Tonlé-Sap, oui. Oui, elle fait le contraire de ce qu'a dit le vieillard. Elle le fait Ah ! sa mère ignore qu'elle a le droit ? Eh bien elle va l'apprendre. Elle lui interdira d'entrer, un bâton à la main, celle qui se souviendra. Mais cette fois, attention à toi.

La revoir et repartir dans la mousson. Lui rendre cet enfant.

Elle marche toute une nuit et toute une matinée. Entre les rizières, les rizières. Le ciel est bas. Dès le lever du soleil, sur la tête, on porte du plomb, il y a de l'eau partout, le ciel est si bas qu'il touche les rizières. Elle ne reconnaît rien. Elle continue.

Elle a de plus en plus peur, elle se presse de plus en plus.

Elle se réveille, voit un marché gras qui se présente, y va. Les odeurs sont celles de la nourriture de son village. Ainsi, elle ne se serait pas trompée : elle approche.

Elle s'accroupit devant une paillote d'angle pour mieux voir et elle attend de voir. Elle a déjà fait ça, attendre la fin des marchés. Mais, aujourd'hui, elle attend et elle voit ce qu'elle attend :

Ses parents qui arrivent du fond de la place. Elle ne peut pas soutenir leur vue, elle se prosterne respectueusement, longtemps. Lorsqu'elle se relève, elle voit sa mère qui, de l'autre bout du marché, lui sourit.

Ce n'est pas encore la folie. C'est la faim, cachée par la peur qui se montre à nouveau, l'asthénie qui regarde le lard, sent les soupes. C'est l'amour de sa mère qui s'exprime au hasard. Elle voit qu'on lui montre encens et pétards, elle parle toute seule, remercie le ciel, le marché tourne sous ses yeux à une vitesse enivrante.

Quelle gaieté.

Elle voit des frères et sœurs perchés sur une charrette, elle leur fait signe, ils rient eux aussi en la montrant du doigt, ils l'ont reconnue, elle se prosterne encore, reste, reste visage contre terre et se trouve devant une galette posée devant elle. Quelle main la lui aurait donnée sinon celle de sa mère ?

Elle mange et s'endort.

Elle dort là où elle est allongée à l'angle de la paillote.

Lorsqu'elle se réveille, une lumière bouillante et livide remplit la place, le marché a disparu, où est sa famille ? L'a-t-elle laissée repartir ? Sa mère, elle croit se souvenir, ne lui a-t-elle pas dit : Nous devons rentrer ?

À moins que ce ne soit pas sa mère mais une autre, à peu près sa mère, une autre qui a vu le danger, qui a vu les dimensions du ventre et qui a dit qu'elle devait rentrer ?

Elle reste à l'angle de la paillote jusqu'au soir. Une femme lui donne un bol de riz. Elle cherche à comprendre. Qui a prononcé ce verdict : Nous devons rentrer sans toi ?

Elle dort tout l'après-midi, écrasée, comme devant les Cardamones. Elle se réveille vers le soir. Elle ne se souvient plus, il lui vient à l'idée que ce ne devait pas être tout à fait sa mère, ni tout à fait la ribambelle de ses frères et sœurs qu'elle a vus. Pourquoi aurait-elle vu exactement sa mère ? Exactement ses frères et sœurs ? Quelle serait la différence maintenant entre ceux-ci, ceux-là ?

Avec la nuit, elle retourne sur ses pas, longe le Tonlé-Sap dans le sens indiqué par le vieillard.

On ne la retrouve plus jamais aux abords du pays natal.

Dans la lumière bouillante et pâle, l'enfant encore dans le ventre, elle s'éloigne, sans crainte. Sa route, elle est sûre, est celle de l'abandon définitif de sa mère. Ses yeux pleurent, mais elle, elle chante à tue-tête un chant enfantin de Battambang.

Peter Morgan. Il s'arrête d'écrire.

Il sort de sa chambre, traverse le parc de l'ambassade et va sur le boulevard qui longe le Gange.

Elle est là, devant la résidence de l'ex-vice-consul de France à Lahore. À l'ombre d'un buisson creux, sur le sable, dans son sac encore trempé, sa tête chauve à l'ombre du buisson, elle dort. Peter Morgan sait qu'elle a chassé et nagé une partie de la nuit dans le Gange, qu'elle a abordé les promeneurs et qu'elle a chanté, c'est ainsi qu'elle passe ses nuits. Peter Morgan l'a suivie dans Calcutta. C'est ce qu'il sait.

Tout à côté de son corps endormi il y a ceux des lépreux.

Les lépreux se réveillent.

Peter Morgan est un jeune homme qui désire prendre la douleur de Calcutta, s'y jeter, que ce soit fait, et que son ignorance cesse avec la douleur prise.

Il est sept heures du matin. La lumière est crépusculaire. Des nuages immobiles recouvrent le Népal.

Déjà, de loin en loin, Calcutta remue. Nid de fourmis grouillant, pense Peter Morgan, fateur, épouvante, crainte de Dieu et douleur, douleur, pense-t-il.

Tout près, des volets grincent. Ce sont ceux du vice-consul qui se réveille. Peter Morgan quitte vivement le boulevard, se dissimule derrière la grille du parc, attend. Le vice-consul de France à Lahore apparaît, à moitié nu, sur son balcon, il regarde un instant le boulevard puis se retire. Peter Morgan traverse les jardins de l'ambassade de France, il revient vers la résidence de ses amis, les Stretter.

L'état du ciel malade, le matin, rend blafards, à leur réveil, les Blancs non acclimatés de Calcutta : aujourd'hui lui qui se regarde.

Il va au balcon de sa résidence.

À Calcutta, aujourd'hui, il est sept heures du matin, la lumière est crépusculaire, un himalaya de nuages immobiles recouvre le Népal, dessous une vapeur infecte stagne, la mousson d'été va commencer dans quelques jours. À l'ombre d'un buisson creux, en face de la résidence, sur le sable mêlé d'asphalte, dans son sac encore trempé, sa tête chauve dans l'ombre du buisson, elle dort. Elle a chassé et nagé une partie de la nuit dans le Gange, elle a chanté, elle a abordé les promeneurs.

Des arroseuses, sur les avenues, tournent. L'eau colle au sol une poussière humide et qui pue l'urine.

Dans le Gange, déjà, les pèlerins gris, sur les rives, toujours les lépreux, ils se réveillent et regardent.

Il y a déjà deux heures que dans les filatures de Calcutta une horde dolente assure sa survivance.

Le vice-consul à Lahore regarde Calcutta, les fumées, le Gange, les arroseuses, celle qui dort. Il quitte son balcon, rentre dans sa chambre, se rase dans la chaleur déjà grande, regarde ses tempes qui grisonnent. Il s'est rasé, c'est chose faite, il retourne une nouvelle fois sur le balcon de sa résidence, regarde une nouvelle fois la pierre et les palmes, les arroseuses, la femme qui dort, les agglomérats de lépreux sur la rive, les pèlerins, ceci qui est Calcutta ou Lahore, palmes, lèpre et lumière crépusculaire.

Puis, dans cette lumière, une fois sa douche prise, son café avalé, le vice-consul s'assied sur un divan et lit une lettre qui vient de France. Une tante a écrit : Il y a eu du vent à Paris une nuit, il y a un mois de cela, et, chose qui ne s'était jamais produite jusqu'ici, un volet de la petite maison s'est ouvert ainsi que la fenêtre, celle qui avait été laissée entrebâillée pour l'aération ; elle a été prévenue par le poste de police et elle est allée dans l'après-midi pour refermer et aussi vérifier ; il n'a pas été cambriolé ; ah, aussi, elle allait oublier : en allant refermer, elle a vu que le lilas le long de la grille a été

pillé ; personne pour le défendre, c'est comme ça à chaque printemps, des jeunes filles sauvages le volent.

Le vice-consul se souvient brusquement de quelque chose à propos de la réception qui aura lieu demain soir vendredi à l'ambassade de France et à laquelle il a été invité à la dernière minute. Hier soir, un mot de l'ambassadrice : Venez.

Il se lève, va dire à son domestique indien de broser son smoking et il revient s'asseoir sur le divan. La lettre de la tante de Malesherbes a été lue. Il relit les passages sur le volet ouvert et sur le lilas et le constate : elle a été lue.

Il attend l'heure du bureau, la lettre à la main. Alors, en lui, c'est un salon, tout est en ordre, le grand piano noir est fermé, sur le porte-musique il y a une partition également fermée, dont le titre illisible est *Indiana's Song*. Le cadenas de la grille est fermé à double tour, on ne peut pas pénétrer dans le jardin, s'approcher, on ne peut pas lire le titre de la partition. Sur le piano, le vase chinois transformé en lampe, l'abat-jour est en soie verte, quarante ans d'âge ? oui. Avant la naissance de celui qui est né ? oui. Il y a une accalmie, le volet reste ouvert, le soleil donne très vif sur la lampe verte. Des gens arrêtés : il faut faire quelque chose, sans cela on ne dormira pas la nuit prochaine, a-t-on entendu ce claquement lugubre toute la nuit ? D'autres gens arrêtés, une petite foule : mais qui est donc propriétaire de cette maison toujours fermée ? Un monsieur seul, dans les trente-cinq ans.

Son nom est Jean-Marc de H.

Fils unique maintenant orphelin.

La petite maison dite encore hôtel particulier, entourée d'un jardin, à Paris, est fermée des années durant parce que son propriétaire est dans les consulats, cette fois-ci, aux Indes : la police sait qui prévenir dans le cas présent et dans celui d'incendie : une vieille dame qui habite le quartier Malesherbes, tante de l'absent.

Le vent recommence à souffler, le volet se referme à moitié, le soleil se retire, laisse là la soie verte, le piano revient à l'obscurité jusqu'à la fin du séjour. Deux ans.

Le bruit d'une brosse dure sur le drap rêche d'un smoking n'est sans doute pas encore tout à fait habituel au vice-consul, il se lève et ferme la porte.

L'heure du bureau est arrivée à son tour, après celle du lever.

Le vice-consul fait le trajet à pied, il longe le Gange pendant dix minutes, il dépasse les arbres à l'ombre desquels les lépreux hilares attendent. Il traverse les jardins de lauriers-roses et de palmes de l'ambassade : les bureaux du consulat forment un bâtiment enclos dans ce jardin.

Une voix atténuée demande encore, dans le jardin : Lorsque ce monsieur est là, entendez-vous de la musique jouée au piano ? Des gammes ? Un air joué maladroitement, d'une seule main ? Une très vieille voix répond qu'autrefois, oui, le soir, oui, avec un doigt, un enfant jouait comme *Indiana's Song*. Mais encore ? Une très vieille voix répond qu'autrefois, oui, la nuit, c'était il y a moins longtemps, des fracas d'objets qui devaient être des miroirs se produisaient dans la maison habitée par un homme seul celui qui, enfant, jouait *Indiana's Song*. Rien d'autre.

Le vice-consul sifflote *Indiana's Song* tout en marchant. Il rencontre Charles Rossett qui débouche d'une allée, si près, que cette fois-ci il ne peut pas l'éviter. Ils se disent quelques mots. Le vice-consul annonce qu'il est invité à la réception du lendemain soir à l'ambassade. Charles Rossett cache mal son étonnement. C'est la première réception mais la dernière aussi probablement à laquelle il assistera à Calcutta, dit le vice-consul. Charles Rossett dit qu'il est pressé, il le quitte, il continue sa route vers les bureaux de l'ambassade.

Il y a cinq semaines que Jean-Marc de H. est arrivé dans une ville du bord du Gange qui sera ici capitale des Indes et nommée Calcutta, dont le chiffre des habitants reste le même, cinq millions, ainsi que celui, inconnu, des morts de faim qui vient d'entrer aujourd'hui dans la lumière crépusculaire de la mousson d'été.

Il vient de Lahore où il est resté un an et demi en qualité de vice-consul et d'où il a été déplacé à la suite d'incidents qui ont été estimés pénibles par les autorités diplomatiques de Calcutta. Il attend ici sa prochaine nomination. Celle-ci s'avère difficile, elle traîne. Le nom de Bombay a été prononcé, mais rien n'est sûr. Les autorités ont trouvé préférable de

l'occuper pendant son attente à Calcutta. Il fait au bureau un travail de classement que l'on donne aux fonctionnaires dans son cas. Il loge dans une résidence destinée à abriter les commis qui sont à Calcutta en instance d'affectation.

Si personne à Calcutta n'ignore les incidents de Lahore, personne ne les connaît dans le détail, excepté M. Stretter et sa femme.

Le vice-consul s'arrête de siffloter *Indiana's Song*.

À Calcutta, ce matin, dans la lumière crépusculaire, Anne-Marie Stretter traverse justement ce parc qui entoure l'ambassade et il la voit.

Anne-Marie Stretter va dans les dépendances, elle répète que les restes doivent être donnés aux affamés de Calcutta, elle dit qu'une bassine d'eau fraîche doit être mise aussi désormais chaque jour devant la grille des cuisines à côté des restes parce que la mousson d'été commence et qu'ils doivent boire.

Ses ordres donnés, Anne-Marie Stretter retraverse le parc, rejoint ses filles qui l'attendent dans une allée. Elles se dirigent vers les tennis. Puis elles obliquent vers le fond du parc. Elles se promènent. La chaleur est déjà trop grande, les tennis sont déserts depuis quelques jours. Elles sont en short blanc, bras nus ; elle, elle n'a pas de chapeau, elle ne craint pas le soleil. Alors qu'il a dépassé les bâtiments de l'ambassade, Anne-Marie Stretter voit le vice-consul de Lahore, elle lui fait un signe, elle est réservée elle aussi à son égard, comme tout le monde à Calcutta. Il s'incline et continue son chemin. Il y a cinq semaines qu'ils se rencontrent et que les choses, entre eux, se passent de cette façon-là.

Contre le grillage qui entoure les tennis déserts il y a une bicyclette de femme qui appartient à Anne-Marie Stretter.

Charles Rossett a été invité par l'ambassadeur de France à examiner avec lui le dossier de Jean-Marc de H.

Dans le bureau de l'ambassadeur les stores sont baissés sur la lumière crépusculaire. On a allumé les lampes. Ils sont seuls.

Charles Rossett lit à l'ambassadeur la déposition écrite de Jean-Marc de H. à propos des incidents survenus à Lahore.

« J'ai occupé, lit Charles Rossett, pendant un an et demi, à Lahore, le poste de vice-consul. J'avais posé ma candidature à un poste aux Indes il y a quatre ans et lorsque ma nomination m'a été signifiée je l'ai acceptée sans réserves. Je reconnais avoir commis les faits retenus contre moi à Lahore. Je ne mets en doute la bonne foi d'aucun témoin excepté celle du domestique indien affecté à mon service. Je revendique la responsabilité entière de ces faits.

« Les autorités dont je dépends disposeront de mon avenir comme elles l'entendront. Si ma révocation leur paraît s'imposer je l'accepterai de même que mon maintien dans les cadres du corps consulaire. Je suis prêt à aller où on voudra. Je ne demande ni de rester à Lahore ni d'en partir. Je ne peux pas m'expliquer ni sur ce que j'ai fait à Lahore ni sur le pourquoi de ce refus. Aucune instance extérieure et non plus celles de notre administration ne pourrait je crois s'intéresser vraiment à ce que je dirais. Qu'elle ne voie pas dans ce refus une méfiance ou un dédain à l'égard de qui que ce soit. Simplement je me borne ici à constater l'impossibilité où je suis de rendre compte de façon compréhensible de ce qui s'est passé à Lahore.

« J'ajoute n'avoir pas agi à Lahore dans l'ivresse comme certains ont pu le prétendre. »

— Je pensais qu'il demanderait lui-même sa révocation, dit l'ambassadeur, mais il ne l'a pas fait.

— Quand le verrez-vous ?

— Je ne sais pas encore.

L'ambassadeur regarde Charles Rossett avec bienveillance.

— Je n'ai pas le droit de le faire mais je le prends, je vous demande de m'aider à voir clair dans cette pénible affaire.

Les renseignements biographiques sur Jean-Marc de H. révèlent : enfant unique. Le père, petit banquier. Après le décès du père la mère remariée avec un disquaire de Brest, décédée elle aussi depuis deux ans. Jean-Marc de H. a gardé le petit hôtel particulier à Neuilly, il y habite pendant ses congés. Séjour d'un an dans un cours secondaire à Montfort en Seine-et-Oise, pensionnaire entre treize et quatorze ans ; la cause en est la santé fragile de l'enfant qui doit être au grand air. Élève moyen avant Montfort. Études brillantes à partir de Montfort. Renvoi de Montfort pour mauvaise conduite, il n'est pas précisé laquelle. Puis retour à Paris dans un autre lycée. Jusqu'à la fin des études et plus tard encore, pendant les années passées — selon son souhait — dans les services de l'administration centrale, rien à signaler. Trois demandes de mise en disponibilité éloignent Jean-Marc de H. de Paris pendant près de quatre ans. On ne sait pas pourquoi ni où il va. Ses notes sont moyennes. Il semblerait que Jean-Marc de H. ait attendu les Indes pour se montrer à découvert. Seul fait marquant : l'absence, apparemment, de liaisons féminines.

L'ambassadeur a écrit à la seule parente qui lui reste, une tante qui habite Paris, le quartier Malesherbes. Elle a répondu longuement par retour du courrier. « Ainsi, chez cet enfant des choses couvaient, dit-elle, des choses qui ne ressemblaient pas à celles que nous attendions de lui, nous qui croyions le connaître. Qui aurait cru ? »

— La folie n'a pas été retenue ?

— Non, la dépression nerveuse seulement. Bien qu'il ait recommencé souvent on a dit : ses nerfs ont lâché.

Il n'y a eu des plaintes que très tard.

— On a d'abord cru, explique l'ambassadeur, que c'était un farceur, un maniaque du revolver et puis il a commencé à crier la nuit... et puis il faut bien le dire, on a trouvé des morts dans les jardins de Shalimar.

Que dit la tante de Malesherbes sur l'enfance ? Presque rien : qu'il préférerait la pension à la douceur de son foyer, que c'est à partir de ce séjour à Montfort, qu'il a changé, qu'il est devenu... elle dit réservé et même un peu dur — mais sans pour autant laisser deviner qui il serait à Lahore. En somme rien que de très normal, à part cette absence de femmes, et encore, est-ce sûr ?

« Je regrette beaucoup, lit Charles Rossett, de ne pouvoir vous faire parvenir le témoignage d'une femme que mon neveu aurait connue. Il s'est toujours voulu seul et, malgré nos efforts, il l'est resté. Très vite il nous a tenues loin de lui, sa mère et moi, et de la moindre confiance bien entendu. En son nom et au mien, monsieur l'Ambassadeur, je vous demande de faire preuve de la plus grande indulgence qu'il vous sera possible. La conduite insensée de mon neveu à Lahore ne témoigne-t-elle pas en fin de compte de quelque secret état de l'âme, de quelque chose qui nous échappe mais qui n'en est peut-être pas pour autant tout à fait indigne ? Avant que d'être tout à fait blâmée, cette conduite ne devrait-elle pas être considérée avec attention, peut-être dans son principe ? Pourquoi remonter à l'enfance pour expliquer sa conduite à Lahore ? Ne faudrait-il pas chercher aussi à Lahore ? »

— Je préfère qu'on en reste aux conjectures habituelles, qu'on cherche dans l'enfance, dit l'ambassadeur.

Il sort la lettre du dossier.

— Il vaudrait mieux ne pas la communiquer à Lahore, dit-il, elle serait accablante. Je voulais vous faire part de cette irrégularité. Qu'en pensez-vous ?

Après une hésitation, Charles Rossett demande à l'ambassadeur le pourquoi de leur indulgence à tous envers Jean-Marc de H. Le cas présent n'appellerait-il pas une sanction exemplaire ?

— Un cas de moindre gravité l'appellerait davantage, dit l'ambassadeur. Ici, il n'y a pas de partie adverse, n'est-ce pas, c'est un... état de choses... c'est évident et Lahore,... Lahore, qu'est-ce que ça veut dire ?

Le voit-il parfois ? demande l'ambassadeur. Non, personne ici ne le voit, à part le directeur du Cercle européen, cet ivrogne. On ne lui connaissait aucun ami à Lahore.

— Il fait des confidences au directeur du Cercle, dit Charles Rossett, et il ne doit pas ignorer que presque tout est répété.

— Il parle de Lahore ?

— Non. De son enfance surtout semblerait-il, comme vous le souhaitez...

— Mais lui, pourquoi le fait-il à votre avis ?

Charles Rossett n'a pas d'avis.

— Son travail est parfait, dit l'ambassadeur, il semblerait que le calme est revenu. Qu'en faire ?

Les deux hommes cherchent quoi faire de Jean-Marc de H., où l'affecter, dans quel climat, sous quel ciel, afin de le mettre à l'abri de lui-même.

— Quand on lui a demandé où, il paraît que le mot de Bombay lui a échappé. Mais à Bombay ils n'en voudront pas. Resterait Calcutta où je pourrais le garder... Mais Calcutta, à la longue, c'est ce qu'il y a de plus dur.

— Je n'ai pas l'impression qu'il y voit la même... impossibilité que... nous, par exemple, dit Charles Rossett. Calcutta, c'est contradictoire, mais il paraît s'y être fait.

Un orage arrive. Il dure très peu de temps. L'ambassadeur va relever le store de la fenêtre. L'orage cesse brusquement, le soleil apparaît dans une éclaircie de quelques minutes, et puis le trou, dans l'épaisseur des nuages, se colmate de nouveau. Dans une rafale silencieuse, les ombres du jardin sont arrachées.

Les deux hommes parlent de l'invitation du vice-consul à la réception du lendemain. M^{me} Stretter a-t-elle invité le vice-consul seulement après avoir lu la lettre de sa tante de Malesherbes ? À la dernière minute, pourquoi ? A-t-elle hésité avant de le faire ?

— Un mot de sa main à la dernière minute, dit l'ambassadeur, c'était pour l'excepter des autres sans doute, faire... qu'il vienne sûrement. Vous savez, nous luttons, ma femme et moi, autant que le protocole le permet contre les exclusions, si justifiées qu'elles puissent paraître.

L'ambassadeur regarde attentivement Charles Rossett.

— Vous vous habituez mal.

Charles Rossett sourit.

— Un peu plus mal que je n'aurais cru.

Il faut aller aux Iles, conseille M. Stretter, il faut prendre l'habitude d'y aller si on veut tenir le coup à Calcutta. Lui, il quitte Calcutta, il chasse dans le Népal. Sa femme va aux Iles, ses filles iront aussi dès que leurs cours prendront fin, dès la semaine prochaine. Ne serait-ce que pour passer deux

jours dans le fabuleux hôtel du *Prince of Wales*, il faut aller là-bas. Il y a aussi le trajet de Calcutta au Delta qui est intéressant, il faut avoir traversé en voiture les immenses rizières du Delta, le grenier de l'Inde du Nord, voir l'archaïsme de l'agriculture aux Indes, voir l'Inde plus avant, voir le pays dans lequel on se trouve, ne pas se borner à Calcutta. Pourquoi Charles Rossett n'irait-il pas dès ce week-end ? C'est le premier de la mousson d'été. Dès après-demain samedi, Calcutta va se vider de ses Blancs anglais et français.

L'ambassadeur cesse de parler, fait signe à Charles Rossett de regarder par la fenêtre.

Le vice-consul traverse les jardins. Il oblique vers les tennis déserts, les regarde, revient, repart, passe devant la fenêtre ouverte sans avoir l'air de connaître son existence.

D'autres personnes sortent et traversent les jardins. Il est midi. Personne ne l'aborde.

— Il y a cinq semaines qu'il doit attendre que je le convoque, dit l'ambassadeur ; je dois le faire ces jours-ci.

Mais attend-il cette convocation ? Ou, au contraire, espère-t-il qu'elle sera encore différée, toujours différée ? On ne le sait pas.

L'ambassadeur dit dans un sourire un peu contraint :

— Nous avons chez nous en ce moment un jeune et charmant ami anglais qui ne peut pas supporter la vue du vice-consul de Lahore... Ce n'est pas de la peur à proprement parler, c'est un malaise... On fuit, oui, je l'avoue... je fuis un peu.

Charles Rossett a pris congé de l'ambassadeur. Il traverse à son tour les jardins. Les palmes sans ombres du Népal se tiennent immobiles.

Alors qu'il arrive sur le boulevard qui longe le Gange, Charles Rossett aperçoit le vice-consul. Arrêté devant les lépreux comme tout à l'heure devant le tennis, il regarde.

Charles Rossett hésite, la chaleur est telle, mais il finit par faire demi-tour. Il traverse à nouveau les jardins, il en sort par l'autre porte, regagne sa résidence qui se trouve, comme celle du vice-consul, sur le boulevard, plus loin que celle-ci par rapport aux bureaux, mais qui est sa jumelle, bungalow à véranda, aux plâtres jaunes écaillés, des lauriers-roses les entourent.

— Parlez-lui un peu, si vous vous sentez, bien sûr, de force à le faire, a dit l'ambassadeur.

Charles Rossett prend sa douche, la deuxième de la journée. L'eau des profondeurs de Calcutta est d'une immuable fraîcheur.

Son couvert est mis. Charles Rossett déplie sa serviette et mange du curry indien. Le curry est fort, toujours trop fort ici, Charles Rossett le mange comme s'il y était condamné.

Puis, à peine sorti de table, Charles Rossett s'endort dans sa chambre aux volets fermés.

Il est une heure de l'après-midi.

Charles Rossett dort de toutes ses forces, gagne des heures sur le plein jour à Calcutta. Depuis cinq semaines il dort ainsi.

À cette heure écrasante de la sieste, qui passe sur le boulevard peut voir que le vice-consul marche dans sa chambre, à peu près nu, dans un éveil qui semble intense.

Il est trois heures de l'après-midi.

Un domestique indien réveille Charles Rossett Par la porte entrouverte, la tête apparaît avec ruse et prudence. Monsieur doit se réveiller. On ouvre les yeux, on a oublié, comme chaque après-midi, on a oublié Calcutta. Cette chambre est sombre. Monsieur veut-il du thé ? Nous avons rêvé d'une femme rose, rose liseuse rose, qui lirait Proust dans le vent acide d'une Manche lointaine. Monsieur veut-il du thé ? Monsieur est-il malade ? Nous avons rêvé qu'auprès de cette femme rose liseuse rose nous éprouvions un certain ennui d'autre chose qui se trouve dans ces parages-ci, dans la lumière sombre, une forme de femme en short blanc traversant chaque matin, d'un pas tranquille, les tennis désertés par la mousson d'été.

On veut du thé. Et que l'on ouvre les volets.

Voici. Les volets grincent, car ils ne sauront jamais les manier. Où est le regard ?

Lumière réverbérante dans la chambre, aveuglante. Avec la lumière, la nausée. Désir chaque jour de téléphoner à l'ambassadeur : Monsieur l'Ambassadeur, je vous demande mon changement, je ne peux pas, je ne peux pas me faire à Calcutta.

Où attendre que l'amour vienne au secours ?

On a allumé le ventilateur. On est reparti dans la cuisine pour faire le thé. Après le passage, l'odeur reste, de cotonnade et de poussière. Nous sommes enfermés ensemble dans la résidence consulaire pour les trois ans qui sont à venir.

Charles Rossett s'est rendormi.

On revient avec le thé, on le réveille, on vient voir s'il est mort

Il faut préparer chemise blanche et smoking pour demain : demain, réception à l'ambassade de France. Chose comprise.

Celui de Lahore, se souvient Charles Rossett, le domestique indien du vice-consul, avait fui pour ne pas déposer contre son maître. On l'a rattrapé et il a menti.

Charles Rossett se lève, se douche, va sur son balcon et voit : une Lancia noire sort du jardin de l'ambassade, prend le boulevard, Anne-Marie Stretter est avec un Anglais qu'il a déjà vu quelquefois, au tennis.

La Lancia noire prend de la vitesse et disparaît. Ainsi, ce qu'on raconte sur elle est sans doute vrai.

Charles Rossett avait-il besoin d'en être sûr ? Sans doute, oui.

Il va à l'office, boit du cognac glacé tandis que l'on repasse une chemise blanche comme on l'a ordonné.

Charles Rossett retraverse une nouvelle fois les jardins de l'ambassade dans la chaleur immuable. Il pense aux gens qu'il rencontrera demain à la réception. Inviter les femmes dans la hiérarchie. Inviter Anne-Marie Stretter à danser. Elle file en ce moment dans la direction de Chandernagor à travers cette chaleur.

Le vice-consul est devant lui, assez loin. Il le voit quitter l'allée de lauriers-roses, faire quelques pas vers les tennis. Charles Rossett et Jean-Marc de H. sont seuls de ce côté-là des jardins.

Jean-Marc de H. ignore être vu de Charles Rossett. Il se croit seul. Charles Rossett s'est arrêté à son tour. Il cherche à apercevoir le visage du vice-consul, mais celui-ci ne se retourne pas. Il y a contre le grillage qui borde les tennis une bicyclette de femme.

Charles Rossett a déjà vu la bicyclette à cette place-là. Il s'en fait la remarque à l'instant.

Le vice-consul quitte l'allée et s'approche de la bicyclette.

Il fait quelque chose. À cette distance il est difficile de savoir exactement quoi. Il a l'air de la regarder, de la toucher, il se penche sur elle longuement, il se redresse, la regarde encore.

Il revient dans l'allée et repart un peu titubant mais d'un pas tranquille. Il se dirige vers les bureaux du consulat. Il disparaît.

Charles Rossett bouge à son tour, prend l'allée.

La bicyclette contre le grillage est recouverte de la fine poussière grise de l'allée.

Elle est abandonnée, sans emploi, effrayante.

Charles Rossett se met à marcher vite. Un passant apparaît. Ils se regardent. Celui-ci sait-il ? Non. Tout Calcutta sait-il ? Tout Calcutta se tait. Ou ignore.

Que fait le vice-consul chaque matin et chaque soir vers les tennis déserts ? Que faisait-il ? À qui le dire ? À qui dire cela ? À qui dire cela qui est impossible à dire ?

L'allée est de nouveau vide. Le passant a quitté les jardins. L'air danse devant les yeux. Charles Rossett essaie d'imaginer le visage lisse du vice-consul et s'aperçoit qu'il n'en a plus le pouvoir.

Quelqu'un, au loin, sifflote *Indiana's Song*. On ne voit pas qui.

L'enfant naît vers Oudang, dans un abri, près de la ferme d'un métayer autour de laquelle elle a tourné pendant deux jours, à cause de la femme du métayer, maigre, vieille elle aussi. La femme l'a aidée. Pendant deux jours elle lui a apporté du riz, de la soupe de poisson et, le troisième jour, un sac de jute pour le départ, écrit Peter Morgan.

Elle ne jette pas la sœur siamoise dans le Mékong, elle ne la laisse pas sur un chemin de la plaine des Joncs. Les autres enfants qui viendront après cette petite fille, elle les laissera toujours vers la même heure où qu'elle soit, vers le milieu du jour lorsque le soleil fait bourdonner la tête et étourdit. Le soir elle se retrouve seule, elle se demande ce qu'a bien pu devenir cette chose qu'elle portait il y a un instant, à son image — qu'elle ne devait pas lâcher —, la pause et on repart sans. Elle ne trouve pas. Elle se gratte les seins où un peu de lait se promène, repart. Peut-être, la première fois qu'elle oublie, se plaint-elle. Les autres fois elle enregistre à peine une différence. Elle avance, et puis elle s'endort. Battambang, chant perçant des enfants perchés sur les buffles et qui tanguent et qui rient, elle le chante avant de s'endormir, derrière les feux de brousse d'un village de forêts, du côté des tigres, dans l'obscurité de la jungle.

Le Tonlé-Sap, après Oudang, est facile à suivre. L'enfant couché droit dans le sac, le sac accroché aux épaules et noué à la taille, elle a continué à descendre le long du Tonlé-Sap. À Phnom-Penh elle reste quelques jours. Puis elle commence à descendre le long du Mékong. Jonques de riz, par centaines, qui la croisent.

Une femme lui avait donné une indication, après Pursat, mais avant Kompong-Chnam, avant la naissance de l'enfant, Phnom-Penh une fois dépassé, vers Chaudoc. Elle s'en souvient. Elle ne peut pas travailler avec cet enfant, personne n'en voudrait, sans enfant déjà, elle n'a pas réussi, dix-sept ans, et ce ventre, chassée de partout. Allez plus loin.

Elle ne travaillera jamais, son occupation, c'est une chose inconnue.

La femme lui a donné une indication sérieuse : on dit que des enfants ont été acceptés par des Blancs. Elle repart. Elle ne s'informe plus. Personne ici ne parle le cambodgien, c'est très rare. Le premier poste blanc ? Va-t'en. Il faut suivre le Mékong, elle le sait, c'est la méthode. Elle le mit. Dans son dos, l'enfant dort presque tout le temps. Depuis quelques semaines,

quelques jours surtout, elle dort beaucoup, il faut la réveiller pour manger. Manger quoi ? Il faut la donner, cette enfant, il est temps ; et puis marcher, légère, au bord des rizières. Dans la paupière bleutée, l'œil dort. A-t-elle jamais regardé quelque chose ? À Long-Xuyen, elle voit des Blancs par-ci par-là dans les rues. Poste blanc. Elle va sur le marché, pose l'enfant sur un chiffon, attend. La dernière Cambodgienne de son périple passe et lui dit que l'enfant est morte. Alors elle la pince, l'enfant crie, on voit bien que non. La Cambodgienne dit que l'enfant va mourir, qu'il faut faire vite pour... Qu'est-ce que tu veux ?

— Donner.

L'autre se moque : qui voudra de cette honte, d'une enfant si maigre ? À Sadek, elle voit encore des Blancs, elle va sur le marché, pose l'enfant sur le chiffon, attend, personne ne lui adresse la parole, l'enfant dort encore plus. La laisser là, endormie... Mais les chiens à la fin du marché ? Elle repart. À Vinh-Long il y a encore des Blancs, qu'il y en a !

Elle va sur le marché, pose l'enfant sur le chiffon devant elle. Elle s'accroupit et attend. Ce marché-là la fait rire, il y a des marchés, après des marches trop longues—elle va vite en ce moment pour faire plus vite que la mort — qui font valser sa raison : celui de Vinh-Long. Cette belle enfant est à qui la voudra, dit-elle, et pour rien, parce qu'elle ne peut pas l'emporter avec elle, regardez mon pied et vous comprendrez. Personne ne comprend. Le pied est blessé, une large estafilade faite par une pierre coupante, nette, dans l'écorce, dedans des vers remuent, elle ne sait pas qu'il pue. L'enfant dort. Elle ne la regarde pas, ni son pied qui est posé le long de l'enfant, elle parle seule comme dans ce marché de Tonlé-Sap où sa mère était si affairée. La cause en est la vue de la nourriture étalée, l'odeur de viandes grillées et de soupes chaudes. Qui la veut, cette enfant ? Elle n'a plus de lait, ce matin l'enfant n'a pas voulu de ce qui restait. D'une jonque on a donné du riz chaud, elle a mâché le riz longuement et de bouche à bouche le lui a reversé, l'enfant a vomi. Bon. Mentir. Dire que c'est une enfant en bonne santé. Qui en veut le dise. Deux heures déjà qu'elle attend. Elle ne s'aperçoit pas que déjà, par ici, personne ne comprend ce qu'elle raconte. Hier elle l'a remarqué, aujourd'hui, non.

Ce n'est qu'à la fin du marché, quand les étals sont presque tous réemballés, qu'une femme blanche passe, grosse et lourde, accompagnée

d'une enfant blanche.

L'intelligence revient à la jeune fille, ruse, habileté, elle flaire sa chance.

Sous le casque colonial elle voit des yeux — elle n'est plus jeune — qui enfin regardent.

Elle a regardé.

C'est la première. Elle lui sourit. La femme vient, sort une piastre du portefeuille et la donne à la jeune fille.

Elle repart.

La jeune fille crie, lui fait signe d'approcher. La dame revient. La jeune fille montre l'enfant et veut rendre la piastre. Elle se tourne, montre derrière elle, crie : Battambang. La dame regarde, non, repart, elle refuse de reprendre la piastre. Un petit attroupement se fait autour de la jeune fille qui crie.

La dame est en train de s'éloigner.

La jeune fille ramasse son enfant, la suit, court, la devance, raconte en un flot de paroles, montre des directions, tend l'enfant en riant. La dame l'écarte en criant quelque chose. L'enfant blanche qui est avec la dame regarde la petite fille comme elle regarderait quoi ? mais quoi ? et dit quelque chose à la dame. La dame refuse. Elle part.

La jeune fille aussi. Elle suit la dame. La dame se retourne, chasse. Mais à côté de garder l'enfant rien n'effraie.

La jeune fille attend que la dame fasse quelques pas et recommence à la suivre, la piastre à la main. La dame se retourne, crie encore et tape du pied. La jeune fille lui sourit. Elle recommence, montre son pied, le nord, elle tend l'enfant, raconte. La dame ne regarde pas, continue à marcher.

La jeune fille la suit de loin dans la rue, l'enfant et la piastre toujours tendus, souriante. La dame ne se retourne plus.

L'enfant blanche quitte sa mère et marche à côté de la jeune fille.

La jeune fille se tait, rattrape la dame, l'enfant de la dame est à ses côtés. Elles marchent ainsi les unes derrière les autres, dans les rues du poste, pendant une heure. La jeune fille se tait, attend la dame à la sortie des boutiques en compagnie de l'enfant blanche. L'enfant blanche ne quitte plus la jeune fille. La dame blanche gronde son enfant qui ne pleure pas. Sur le

chemin du retour elles suivent la dame toutes les trois. Les chances de réussite sont de plus en plus grandes à mesure qu'on approche. Il y a dans les yeux de la petite fille blanche une résolution qui grandit à chaque pas. La jeune fille, tout en marchant, regarde la petite fille blanche qui, elle, ne regarde que le dos de sa mère, en avant. La dame tourne. Les trois, derrière, tournent comme elle. Si la dame hurlait ou chassait, elles se tairaient, attendraient, repartiraient, lui colleraient au corps. Voici la grille. La jeune fille voit qu'il faudrait frapper la petite fille blanche pour la séparer d'elle.

La dame est devant le portail. Elle l'ouvre, garde la main sur la poignée, se retourne, regarde sa propre enfant, longuement, pèse le pour et le contre, regarde seulement le regard de son enfant Et cède.

Le portail est refermé. La jeune fille et son enfant sont entrées.

On ne peut pas se tromper : la chose s'est faite ; on a beau chercher de tous les côtés, on ne voit rien à côté d'elle, écrit Peter Morgan.

C'est fait : l'enfant a été prise et emmenée dans la villa.

Chant joyeux de Battambang qui dit que le buffle mangera l'herbe mais qu'à son tour l'herbe mangera le buffle lorsque l'heure sonnera. C'est l'après-midi. Après la réussite, elle, la jeune fille, se repose dans le jardin. La maison est blanche. Il n'y a pas de passants. Il y a des murs et une haie d'hibiscus. Elle est assise dans une allée, le dos appuyé contre le tronc lisse d'un pommier-cannellier. Contre l'arbre, calée, le dos bien appuyé, pas de passants, la grande porte a été fermée après le passage du convoi, il y a des fleurs plantées, pas de chiens courants. Par terre des pommes-cannelles, tombées et éclatées en une crème épaisse et beurrée, suintent dans la poussière. La dame a fait signe de s'asseoir et d'attendre. La jeune fille a confiance : si elle la rendait, si elle imaginait qu'elle peut la rendre, pas de bras pour la prendre, rien, le vide, mains scellées dans le dos, on les cassera plutôt que de les faire se tendre encore. Se sauver par la haie, un serpent. Non, pas de crainte. Quel calme, pas de passants, on est là, les pommes-cannelles, une fois tombées, s'écoulent, personne ne les écrase, on les évite quand on marche. Aucune crainte à avoir : l'enfant blanche de la dame veut, Dieu veut. Donnée. Et prise. C'est fait.

La jeune fille est arrivée dans la plaine des Oiseaux.

Elle ne le sait pas. La dame vit dans la plaine des Oiseaux, dans le premier poste blanc de cette région, mais il n'y a plus aucune possibilité de le faire entendre à la jeune fille. Pas de langage pour cela. Elle est à quatre cents kilomètres de Pursat. Un an s'est-il passé depuis l'accouchement ? Il se serait donc produit vers Oudang ? Étant donné le ralentissement de sa marche après Oudang, elle marche moins vite avec ce poids dans le dos qui tire, étant donné le nombre de ses pauses obligatoires pour assurer sa survie, avec des hommes, aux abords des villages, ses sommeils, ses vols, étant donné sa mendicité, le temps perdu à regarder, il doit y avoir près d'un an qu'elle a quitté Battambang lorsqu'elle se repose dans ce jardin de la plaine des Oiseaux.

Elle abandonnera aussi la plaine des Oiseaux. Elle remontera un peu vers le nord et, au bout de quelques semaines, elle obliquera vers l'ouest. Après, en route pour dix ans vers Calcutta. Calcutta où elle restera. Elle restera là, elle reste, reste là, dans les moussons. Là, à Calcutta, endormie dans la lèpre sous les buissons le long du Gange.

Pourquoi ce périple-là ? Pourquoi ? A-t-elle suivi des oiseaux plutôt qu'une route ? Les anciens passages de caravanes chinoises du thé ? Non. Entre les arbres, sur les berges non plantées, là où la place se trouvait, elle a posé les pieds et elle a marché.

Dans l'allée, deux autres enfants blancs, des garçons ceux-là, viennent la regarder pendant un petit moment, repartent en sautillant entre les pommes-cannelles tombées, leurs pieds sont chaussés de sandales blanches. La petite fille de la dame n'a pas reparu. Un homme qui doit être un domestique apporte de la viande, du poisson, du riz chaud, les pose dans l'allée devant elle. Elle mange. Il doit être possible de voir : au bout de l'allée, du côté opposé à la grille, il y a une véranda couverte. Elle est séparée de cette véranda par vingt mètres d'allée. Elle est adossée à son pommier-cannellier, devant la nourriture, mais elle voit : l'enfant est dans un linge blanc, sur une table. La dame est penchée sur elle. De chaque côté d'elle ses propres enfants regardent et se taisent. La petite fille blanche est là : Dieu existe. On voit que la dame essaie de donner du lait à l'enfant, d'un petit flacon elle le verse dans sa bouche. La dame secoue l'enfant et crie, crie. La jeune fille se soulève et prend très légèrement peur. Du moment que cette enfant n'est pas en bonne santé, va-t-on la lui rendre et les chasser ? Ne vaudrait-il pas mieux se sauver tout de suite ? Mais non. Personne ne regarde de son côté. Ah, cette enfant, qu'elle dort ! Dans les cris de la dame, elle se rendort aussi bien que dans le silence d'un chemin. La dame recommence, secoue, crie, verse. Il n'y a rien à faire. L'enfant ne boit pas. Le lait coule sur l'enfant, mais ne rentre pas. Ce qui reste de vie ne sert plus qu'à refuser de vivre davantage. Changement. La dame pose la bouteille et regarde attentivement l'enfant qui dort. Les petits Blancs continuent à attendre et à se taire ; ils sont trois maintenant à vouloir la garder. Dieu est de tous les côtés. La dame prend l'enfant dans ses bras : l'enfant ne bouge pas. La dame la met debout sur la table tout en la maintenant : la tête de l'enfant s'affaisse doucement sur le côté, elle dort encore. Le ventre de l'enfant est un ballon plein d'air et

de vers. La dame repose l'enfant sur la couverture, s'assied sur une chaise et se tait. Elle réfléchit et se tait. Changement encore : la dame, de ses deux doigts, ouvre la bouche de l'enfant et voit quoi ? des dents sans doute, que verrait-elle d'autre ? La dame étouffe un cri, on dirait, et regarde la jeune fille dans l'allée. La jeune fille baisse la tête, fait la fautive. Elle attend. Le danger est-il passé ? Non. La dame repose l'enfant sur le linge et arrive vers elle. Quel est ce langage dur ? Que veut-elle donc ? Elle montre ses mains ouvertes. L'âge, s'il vous plaît ? La jeune fille ouvre ses deux mains, cherche, ne trouve pas, laisse ainsi ses deux mains ouvertes. Ce sera dix mois. La dame repart en criant, elle prend l'enfant, la couverture, elle emporte le tout dans la villa.

Dans le jardin calme dans l'après-midi, la jeune fille s'est endormie.

Elle se réveille : la dame est de nouveau là, elle demande encore quelque chose. La jeune fille répond : Battambang. La dame repart. La jeune fille se rendort à moitié. Elle s'est retirée de l'ombre de l'arbre, elle s'est allongée dans l'allée. Dans son poing, la piastre du matin. On la laisse tranquille, mais elle se méfie encore un peu. Battambang la protégera, elle ne dira rien d'autre que ce mot dans lequel elle est enfermée, sa maison fermée. Et pourtant, si elle se méfie encore, pourquoi ne part-elle pas ? Elle se repose ? Non, pas exactement, elle n'a pas encore envie de quitter cet endroit, elle attend, avant de repartir, de trouver où aller, quoi faire maintenant.

C'est cet après-midi que la chose se décide d'elle-même. Comment reviendrait-elle en arrière une fois fait ce qu'elle est en train de faire ?

Elle se réveille. La nuit est venue. Sous la véranda il y a une lumière vive : de nouveau il y a la dame penchée sur l'enfant. Elle est seule avec elle, cette fois. Essaie-t-elle encore de la réveiller ? Non. Il s'agit d'autre chose. La jeune fille se hisse et voit : la dame pose l'enfant sur la table, s'éloigne, revient avec une cuvette d'eau, reprend l'enfant et, tout en lui parlant avec douceur, elle la plonge dans l'eau. Elle n'est plus en colère contre elles, les enfants maigres, elle voit bien que cette enfant est vivante quand même, la preuve en est qu'elle la baigne. Baignerait-elle une petite fille morte ? Elle, sa mère, savait Maintenant elle sait aussi, la dame. Deux personnes. C'est calme, ce jardin. On commence sans doute à oublier sa présence dans l'allée. Des choses se passent. Il y a un grand bol de soupe refroidie à ses pieds, contre l'arbre, on l'a posé là pendant son sommeil,

sans la réveiller à coups de pied. À côté de la soupe il y a un flacon de médicament pour la plaie.

Elle mange. Elle voit en mangeant : la dame caresse l'enfant de la paume de sa main tout en lui parlant, la petite tête se couvre d'écume blanche. La jeune fille rit silencieusement. La jeune fille se lève. Elle fait quelques pas, va vers, regarde. C'est la première fois qu'elle bouge depuis ce matin. Elle ne se montre pas, plus jamais. Elle voit : l'enfant dort dans l'eau, la dame blanche ne parle plus, elle l'essuie maintenant du blanc de la serviette. La jeune fille avance encore vers. Les paupières frémissent, elle pousse un petit cri puis elle se rendort dans la serviette. La jeune fille s'éloigne de l'endroit d'où elle voyait encore, elle revient à son arbre. L'ombre des pommiers-cannelliers est dense, elle s'assied dedans pour n'être pas vue et attendre encore.

Les routes sont claires parce que c'est la pleine lune. Elle prend une pomme-cannelle tombée et y met les lèvres, blancheur sucrée, écœurante, lait trompeur. Non. Elle repose la pomme-cannelle par terre.

Elle n'a pas faim.

Les formes des bâtiments et des ombres sont nettes, la cour est déserte, les routes doivent l'être. La grille doit être fermée, mais par la haie ce sera facile.

La sonnette de la porte. Un domestique vient ouvrir. Un homme blanc entre, une serviette sous le bras. La porte est refermée. Le domestique et l'homme blanc passent à côté de la jeune fille sans la voir. L'homme blanc rejoint la dame. Ils se parlent. La dame sort l'enfant de la serviette, la montre, la remet dans la serviette. Ils rentrent à l'intérieur de la villa. La véranda reste éclairée. Le calme revient.

Chant de Battambang, parfois je m'endormais sur le dos des gros buffles, pleine du riz chaud que ma mère me donnait. La mère, maigre en colère, d'un seul coup, foudroie la mémoire.

Ici ce n'est pas possible de chanter dans le jardin. De l'autre côté des murs et de la haie d'hibiscus la route va partout. La villa, ici. Là, les autres bâtiments qui se suivent régulièrement, une porte, trois fenêtres, une porte, trois fenêtres. C'est une école, tiens. À Battambang, il y avait une école. Y en avait-il une à Battambang ? Elle a oublié. Devant, derrière les bâtiments,

il y a le portail fermé, la haie d'hibiscus, un mur, ici, à côté du bol de soupe, par terre, un pansement et le petit flacon d'eau grise. La jeune fille presse son pied, la vermine sort, elle verse l'eau grise et panse le pied. Dans un poste sanitaire, il y a quelques mois, on lui a soigné ainsi le pied. Le pied est en plomb, surtout après les arrêts, mais elle ne souffre pas. Elle se lève, regarde les portes. De l'intérieur de la villa arrive le bruit des voix. Retourner à Battambang, revoir cette maigre, la mère. Elle bat les enfants. On se sauve sur les talus. Elle crie. Elle appelle pour distribuer le riz chaud. Ses yeux pleurent dans la fumée. La revoir avant de grandir, une fois, avant de repartir et peut-être mourir, revoir cette colère.

Elle ne retrouvera jamais le chemin. Elle ne voudra plus le retrouver.

La brise fait bouger l'ombre des arbres, les routes sont du velours sur lequel avancer vers Tonlé-Sap. Elle cherche autour d'elle, elle tourne sur place — par où sortir ? — se gratte les seins qui la démangent parce que trois gouttes de lait s'y forment encore ce soir, elle n'a pas faim, elle s'étire, quelle jeunesse, ah courir, marcher la nuit tout en chantant les chants du Tonlé-Sap, tous. Dix ans plus tard, à Calcutta, il n'en restera qu'un, il occupera tout seul sa mémoire abolie.

Une fenêtre est éclairée depuis l'arrivée de l'homme blanc. C'est de là que des voix arrivent. Elle va vers encore — mais en partant — sur la pointe des pieds, se hisse sur la margelle qui borde la maison. Ils sont là tous les deux, encore eux, les Blancs. Sur les genoux d'une mère en colère, allongée, son enfant dort. La mère ne la regarde plus. L'homme non plus, il est debout, il a une aiguille à la main. Sur une table il y a la bouteille de lait toujours pleine. La dame ne crie plus. La dame pleure. Qu'elle pleure. L'enfant séparée ouvre les yeux et se rendort, entrouvre les yeux et se rendort encore, sans cesse, sans cesse, cela ne me regarde plus, d'autres femmes sont indiquées pour cela, toi en plus de moi, juxtaposition inutile, combien il a été difficile de nous séparer, la tête ronde sortait du sac dans le dos et branlait à chaque sursaut, il fallait marcher lentement, on courra, éviter les pierres trop grosses, regarder le sol, on n'évitera pas, on regardera en l'air. Le docteur s'approche de l'enfant propre et fait une piqûre. Cette enfant crie faiblement. La jeune fille a déjà vu faire la piqûre qui guérit dans les postes sanitaires. Les grimaces de l'enfant font faire les mêmes grimaces. Le poids précis qui cisailait les épaules pendant la marche, celui

que l'enfant morte ou vive ne dépassera jamais, tire. La jeune fille s'enlève de l'endroit d'où elle voyait. Le dos vide se retire, s'éloigne de la fenêtre. Elle part. Elle traverse la haie d'hibiscus. Elle se retrouve dans une rue du poste blanc.

Parler la langue de Battambang, bien nourrie comme elle l'est ce soir. Revoir cette femme entre toutes la plus méchante qu'elle ait connue, sans cela qui va-t-on devenir ? Qui ? Elle fait des pas. Une raideur dans les épaules, une colique dans le ventre, elle marche, s'éloigne. Elle dit quelques mots en cambodgien : bonjour, bonsoir. À l'enfant, elle parlait. À qui maintenant ? À la vieille mère du Tonlé-Sap, origine, cause de tous les maux, de sa destinée de travers, son amour pur. Elle lutte contre la colique, elle fait des pas. Un étouffement lui vient de son ventre trop nourri, elle voudrait respirer, vomir la nourriture. Elle s'arrête, se retourne. Une grille s'ouvre. C'est la même grille, le même homme blanc qui sort. Elle croyait être loin de la villa. Elle ne craint plus l'homme blanc. Il passe près d'elle sans la voir, d'un pas pressé.

La villa s'éteint.

Une mousson entière a dû se terminer ces jours-ci. Il a plu sur le poids chaque jour depuis quand ?

Comme il est tard pour retourner chez sa mère, retourner jouer, retourner dans le Nord pour dire bonjour et rire avec les autres, se faire battre par elle et mourir sous ses coups. Elle prend la piastre entre ses seins et la regarde à la lueur de la lune. Elle ne la rendra pas, elle la remet entre ses seins et alors elle commence à avancer. Cette fois, oui, elle avance.

Elle est sortie par la haie d'hibiscus, elle en est sûre, elle est partie.

Un quai : c'est le Mékong. Des jonques noires arrêtées. Elles repartiront dans la nuit. Faute de Battambang, c'est encore son village. Des jeunes gens jouent de la mandoline, entre les jonques il y a la petite barque d'un marchand de soupe, deux petites barques plus loin, à la lumière des lampes à pétrole, sur les barques, les feux sous la soupe ; tout près de la berge, de dessous une bâche, sortent des chansons. Elle commence à marcher le long des jonques, de son pas lourd et régulier de campagnarde, elle s'éloigne, ce soir, aussi.

Elle ne retournera pas dans le Nord, écrit Peter Morgan. Elle remontera le Mékong pour retrouver le Nord, mais un matin elle rebrousse chemin.

Elle longera alors un des affluents du Mékong, puis un autre.

Un soir elle se retrouvera dans une forêt.

Un autre soir, devant un fleuve qu'elle suit encore. C'est un fleuve très long. Elle le quitte. De nouveau, la forêt. Elle recommence, fleuves, routes, elle passe par Mandalay, descend l'Irraouddi, traverse Prome, Bassein, arrive au golfe du Bengale.

Un jour elle est assise devant la mer.

Elle repart.

Elle gagne le Nord par les plaines en bas du Chittagong et de l'Arakan.

Un jour, il y a dix ans qu'elle marche, Calcutta.

Elle reste.

Au début, elle a encore l'air de la jeunesse, parfois on la prend sur le toit d'une jonque. Mais son pied empeste de plus en plus, et pendant des semaines, des mois, les jonques ne la chargent pas. À cause de ce pied, pendant la même période, les hommes la veulent rarement. Parfois, pourtant, cela arrive, un bûcheron. Quelque part dans la montagne on lui soigne le pied. Elle reste une dizaine de jours dans la cour d'un poste sanitaire, nourrie, mais elle se sauve encore, après le pied finira de guérir, il y aura un mieux-être. Après c'est la forêt. La folie dans la forêt. C'est toujours près des villages qu'elle dort. Mais parfois il n'y en a pas, alors c'est dans une carrière ou au pied d'un arbre. Elle rêve : elle est son enfant morte, buffle de la rizière, parfois elle est rizière, forêt, elle qui reste des nuits dans l'eau mortelle du Gange sans mourir, plus tard, elle rêve qu'elle est morte à son tour, noyée.

La faim à Pursat, depuis Pursat, certes, mais aussi le soleil, le manque de parler, le bourdonnement entêtant des insectes de la forêt, le calme des clairières, bien des choses approfondissent la folie. Elle se trompe en tout, de plus en plus, jusqu'au moment où elle ne se trompe plus jamais, brusquement jamais plus puisqu'elle ne cherche plus rien. Ce qu'elle mange dans ce périple si long ? Un peu de riz aux abords des villages, oui, parfois,

des oiseaux égorgés par les tigres et laissés là en attendant l'odeur faisandée, des fruits, et puis des poissons, avant le Gange, déjà.

Combien d'enfants fait-elle ? À Calcutta où elle trouve l'abondance, les poubelles pleines du *Prince of Wales*, le riz chaud devant une petite grille qu'elle reconnaît, elle est devenue stérile.

Calcutta.

Elle reste.

Il y a dix ans qu'elle est partie.

Peter Morgan s'arrête d'écrire.

Il est une heure du matin. Peter Morgan sort de sa chambre. L'odeur de Calcutta la nuit est celle de la vase et du safran.

Elle n'est pas au bord du Gange. Sous le buisson creux il n'y a rien. Peter Morgan va derrière les cuisines de l'ambassade, elle n'est pas là non plus. Elle ne nage pas dans le Gange. Il sait qu'elle va aux Iles, elle voyage sur le toit des cars, que pendant la mousson d'été les poubelles du *Prince of Wales* l'attirent. Les lépreux, eux, sont là, plongés dans le sommeil.

La vente d'une enfant a été racontée à Peter Morgan par Anne-Marie Stretter. Anne-Marie Stretter a assisté à cette vente il y a dix-sept ans, vers Savannakhet, Laos. La mendiante, toujours d'après Anne-Marie Stretter, doit parler la langue de Savannakhet. Les dates ne coïncident pas. La mendiante est trop jeune pour être celle qu'a vue Anne-Marie Stretter. Cependant Peter Morgan a fait du récit d'Anne-Marie Stretter un épisode de la vie de la mendiante. Les petites filles ont vu celle-ci s'arrêter longuement devant leur balcon, leur sourire.

Peter Morgan voudrait maintenant substituer à la mémoire abolie de la mendiante le bric-à-brac de la sienne. Peter Morgan se trouverait, sans cela, à cours de paroles pour rendre compte de la folie de la mendiante de Calcutta.

Calcutta. Elle reste. Il y a dix ans qu'elle est partie. Depuis combien de temps est-elle sans mémoire ? Quoi dire à la place de ce qu'elle n'aurait pas dit ? de ce qu'elle ne dira pas ? de ce qu'elle ignore avoir vu ? de ce qu'elle ignore avoir eu lieu ? à la place de ce qui a disparu de toute mémoire ?

Peter Morgan se promène dans Calcutta endormi, il longe le Gange. Quand il arrive devant le Cercle européen il voit, sur la terrasse, les silhouettes du vice-consul et du directeur du Cercle. C'est ainsi chaque soir, ces deux hommes parlent.

C'est le vice-consul qui est en train de parler. Cette voix sifflante, c'est la sienne. À la distance où il se trouve d'eux, Peter Morgan comprend très mal ce qu'il dit, mais au lieu de se rapprocher, Peter Morgan retourne sur ses

pas, car il ne veut pas commencer à entendre le premier mot des confidences du vice-consul.

À la hauteur de la résidence de l'ambassadeur Peter Morgan disparaît dans les jardins.

Au Cercle, ce soir, il n'y a qu'une table de bridgeurs. Ils se sont couchés tôt, la réception est pour demain. Le directeur du Cercle et le vice-consul sont assis côte à côte sur la terrasse, face au Gange. Ces hommes ne jouent pas aux cartes, ils parlent. Les bridgeurs, de la salle, ne peuvent pas entendre leur conversation.

— Il y a vingt ans que je suis arrivé ici, dit le directeur, eh bien je regrette de ne pas savoir écrire... quel roman cela ferait ce que j'ai vu... ce que j'ai entendu...

Le vice-consul regarde le Gange et, comme d'habitude, il ne répond pas.

— ...Ces pays, continue le directeur, ils ont un charme... on ne les oublie plus. En Europe, ensuite, on s'ennuie. Ici, toujours l'été, dur bien sûr... mais cette habitude de la chaleur... ah... la chaleur... le souvenir, là-bas, de la chaleur... de cet énorme été... fantastique saison.

— Fantastique saison, répète le vice-consul.

Chaque soir le directeur du Cercle parle des Indes et de sa vie. Et puis le vice-consul de France à Lahore raconte ce qu'il veut sur la sienne. Le directeur du Cercle sait s'y prendre avec le vice-consul : il raconte des choses anodines que le vice-consul n'écoute pas mais qui, quelquefois, à la fin, déclenchent sa voix sifflante. Parfois le vice-consul parle très longtemps de façon inintelligible. Parfois son discours est clair. Ce que deviennent ses paroles dans Calcutta, le vice-consul semble l'ignorer. Il l'ignore. Personne, à part le directeur du Cercle, ne lui adresse la parole.

Le directeur du Cercle est souvent questionné sur ce que lui raconte le vice-consul. À Calcutta on veut savoir.

Les joueurs de cartes sont partis. Le Cercle est désert. La lumière qui court en une guirlande de petites ampoules roses le long de la terrasse vient de s'éteindre. Le vice-consul a très longuement questionné le directeur du Cercle sur Anne-Marie Stretter, sur ses amants, son mariage, son emploi du temps, ses séjours aux Iles. Il semblerait qu'il sache ce qu'il voulait savoir, mais il ne part pas encore. Ils se taisent tous les deux maintenant. Ils ont bu, ils boivent beaucoup chaque soir, sur la terrasse du Cercle. Le directeur désire mourir à Calcutta, ne plus jamais retourner en Europe. Il a dit quelques mots de son désir au vice-consul. Celui-ci a dit au directeur qu'il avait, sur ce point, son assentiment.

Ce soir, si le vice-consul a beaucoup questionné le directeur du Cercle sur Anne-Marie Stretter, il n'a pas beaucoup parlé. Le directeur attend qu'il le fasse chaque soir. Voici, il le fait.

Le vice-consul demande :

— Est-ce que vous croyez qu'il est nécessaire de donner un coup de pouce aux circonstances pour que l'amour soit vécu ?

Le directeur ne comprend pas ce que veut dire le vice-consul.

— Est-ce que vous croyez qu'il faut aller au secours de l'amour pour qu'il se déclare, pour qu'on se retrouve un beau matin avec le sentiment d'aimer ?

Le directeur ne comprend pas encore.

— On prend quelque chose, poursuit le vice-consul, on le pose en principe devant soi et on lui donne son amour. Une femme serait la chose la plus simple.

Le directeur demande au vice-consul s'il éprouve de l'amour pour une femme de Calcutta. Le vice-consul ne répond pas à cette question.

— Une femme serait la chose la plus simple, reprend le vice-consul. C'est une chose que je viens de découvrir. Te n'ai jamais éprouvé d'amour, vous ai-je raconté ?

Pas encore. Le directeur bâille, mais peu importe au vice-consul.

— Te suis vierge, poursuit le vice-consul.

Le directeur sort de l'assoupissement alcoolique et regarde le vice-consul.

— Je me suis efforcé d'aimer à plusieurs reprises des personnes différentes, mais je ne suis jamais parvenu au bout de mon effort. Je n'ai jamais été hors de l'effort d'aimer, vous comprenez, directeur ?

Le directeur croit ne pas comprendre ce que veut dire le vice-consul. Il dit : Je vous écoute. Il est prêt.

— Je suis sorti de cet effort, poursuit le vice-consul. Depuis quelques semaines.

Le vice-consul se tourne vers le directeur du Cercle. Il se montre du doigt.

— Regardez mon visage, dit-il.

Le directeur détourne le regard. Le vice-consul replace son visage dans la direction du Gange.

— Faute d'aimer j'ai cherché à m'aimer mais je n'y suis pas parvenu. Pourtant je me suis préféré jusqu'à ces temps-ci.

— Vous ne savez peut-être pas ce que vous dites ?

— Possible, dit le vice-consul. J'ai été longtemps défiguré par l'effort de m'aimer.

— Je vous crois lorsque vous dites que vous êtes vierge, dit le directeur.

Il semble satisfait par cet aveu.

— Ils seront soulagés de l'apprendre, ici, poursuit le directeur.

— Comment est mon visage, dites, directeur ? demande le vice-consul.

— Impossible encore, dit le directeur.

Le vice-consul, impassible, poursuit son discours :

— Le jour de mon arrivée, poursuit-il, j'ai vu une femme traverser le parc de l'ambassade et se diriger vers les tennis. C'était tôt, je me promenais dans le parc et je l'ai rencontrée.

— C'est elle, Madame Stretter, dit le directeur.

— Possible, dit le vice-consul.

— Plus jeune. Belle encore ?

— Possible.

Il se tait.

— Vous a-t-elle vu ? demande le directeur.

— Oui.

— Pouvez-vous en dire davantage ?

— Dans quel sens ?

— Cette rencontre...

— Cette rencontre ? demande le vice-consul.

— L'effet que vous a fait cette rencontre, pouvez-vous en dire quelque chose ?

Le vice-consul réfléchit longuement.

— Croyez-vous que je le puisse, vous, directeur ?

Le directeur l'a regardé.

— Vous pourriez dire quelque chose là-dessus qui resterait entre nous, je vous le promets.

— Je cherche, dit le vice-consul.

Il se tait encore. Le directeur bâille. Le vice-consul n'a pas l'air de s'en apercevoir.

— Alors ? demande le directeur.

— Je ne peux que recommencer à vous dire : le jour de mon arrivée, j'ai vu une femme traverser le parc de l'ambassade. Elle se dirigeait vers les tennis déserts. C'était tôt. Je me promenais dans le parc et je l'ai rencontrée. Voulez-vous que je continue ?

— Cette fois, dit le directeur, vous avez dit que les tennis étaient déserts.

— Cela signifie quelque chose, dit le vice-consul. Les tennis étaient en effet déserts.

— Cela fait-il une si grande différence ?

Le directeur rit.

— Une grande différence en effet, reprend le vice-consul.

— Laquelle ?

— Celle d'un sentiment peut-être ? Pourquoi pas ?

Le vice-consul n'attend aucune réponse du directeur du Cercle. Le directeur ne bronche pas. Parfois le vice-consul délire, à son avis. Le mieux est d'attendre que le délire le quitte et que le vice-consul revienne vers un propos moins confus.

— Directeur, reprend le vice-consul, vous ne m'avez pas répondu.

— Vous n'attendez aucune réponse de personne, monsieur. Personne ne peut vous répondre. Ces tennis... allez, je vous écoute.

— Je me suis aperçu qu'ils étaient déserts après son départ. Il s'était produit un déchirement de l'air, sa jupe contre les arbres. Et ses yeux m'avaient regardé.

Le vice-consul se penche sur lui-même tandis que le directeur le regarde. Il prend parfois cette pose. Sa tête retombe sur sa poitrine et il reste ainsi, sans bouger.

— Une bicyclette était là, contre le grillage des tennis, elle l'a prise et elle est partie dans une allée, reprend le vice-consul.

Malgré ses efforts, le directeur n'aperçoit rien du visage du vice-consul. De nouveau ce que dit le vice-consul n'appelle aucune réponse.

— Par quelle voie se prend une femme ? demande le vice-consul.

Le directeur rit.

— Quelle histoire, dit le directeur, vous êtes soûl.

— On dit qu'elle est très triste parfois, directeur, c'est vrai ?

— Oui.

— Ses amants le disent ?

— Oui.

— Je la prendrais par la tristesse, dit le vice consul, s'il m'était permis de le faire.

— Sinon ?

— Un objet pourrait faire l'affaire, l'arbre qu'elle a touché, la bicyclette aussi. Directeur, vous dormez ?

Le vice-consul réfléchit, oublie le directeur, recommence :

— Directeur, ne dormez pas.

— Je ne dors pas, marmonne le directeur.

Au Cercle, ce soir, deux Anglais de passage ont dîné, c'est tout. Ils sont maintenant repartis.

La réception de l'ambassade commencera vers onze heures, dans deux heures. Le Cercle est vide, le bar est éteint. Sur la terrasse, face au Gange, le directeur est assis. Le directeur attend le vice-consul ce soir aussi, comme chaque soir.

Le voici. Il s'assied face au Gange, de même que le directeur. Ils commencent à boire en silence.

— Directeur, écoutez-moi, dit enfin le vice-consul.

Le directeur a bu plus encore que la veille.

— J'étais là à attendre, dit le directeur, j'attendais je ne savais pas quoi au juste, vous peut-être, monsieur ?

— Moi, confirme le vice-consul.

— Je vous écoute.

Le vice-consul se tait. Le directeur le prend par le bras et le secoue.

— Parlez-moi encore des tennis déserts, dit le directeur.

— La bicyclette est là, laissée par cette femme, depuis vingt-trois jours.

— Oubliée ?

— Non.

— Vous vous trompez monsieur, dit le directeur. Avec la mousson d'été elle a cessé de se promener dans les jardins. La bicyclette a été oubliée.

— Non, ce n'est pas ça, dit le vice-consul.

Le vice-consul se tait un si long moment que le directeur s'endort à moitié. Le vice-consul le réveille de sa voix sifflante.

— C'est dans une pension de la Seine-et-Oise que j'ai connu le bonheur gai, dit-il ; est-ce que je vous ai raconté ?

Pas encore. Le directeur bâille, mais peu importe au vice-consul.

— Vous avez connu le bonheur quoi ? demande le directeur.

— Le bonheur gai. Je l'ai connu à l'école, le Cours secondaire de Montfort, en Seine-et Oise, vous entendez, directeur ?

Le directeur du Cercle dit : Je vous écoute. Il est prêt.

Le vice-consul raconte de sa voix sifflante au directeur qui somnole, se réveille, rit, se rendort, se réveille — mais peu importe au vice-consul d'ennuyer son interlocuteur, semble-t-il —, le vice-consul raconte le bonheur gai de Montfort.

Le bonheur gai à Montfort consistait à détruire Montfort, dit le vice-consul de France. Ils étaient nombreux à le vouloir. Sur la méthode à employer pour ce genre d'entreprise, le vice-consul dit qu'il n'en connaît pas de meilleure que celle de Montfort. Boules puantes d'abord à tous les repas, puis en études, puis en classe, puis au parloir, puis au dortoir, puis, puis... D'abord, le rire, il est énorme. On est tire-bouchonné par le rire, à Montfort.

— Boules puantes, fausses merdes, fausses limaces, reprend le vice-consul, fausses souris, vraies merdes partout, sur le bureau de chaque autorité, on était sales, à Montfort.

Il s'arrête de parler. Le directeur ne bronche pas. De nouveau, ce soir, gravement, le vice-consul délire.

— Le directeur disait, reprend le vice-consul, que, depuis dix-neuf ans qu'il enseignait, il n'avait jamais rien vu de pareil. Ses mots étaient : persévérance dans la malfaisance et infamie. Il promettait la liberté à qui dénoncerait. On ne parle pas, personne à Montfort, jamais. Nous sommes trente-deux et pas une défaillance. Notre conduite en classe est parfaite, car notre mal-faire ne s'éparpille plus, on se concentre, on frappe juste et de plus en plus fort. Toute la pension est investie, on les atteint chaque jour davantage, on apprend comment, on attend l'explosion définitive. Vous comprenez ?

Le directeur du Cercle dort.

— Quelle barbe ! dit-il.

Le vice-consul le réveille.

— C'est sans doute ce qui intéressera le plus les gens, ce que je vous confie là. Ne dormez pas. À votre tour, directeur.

— Que désirez-vous savoir, monsieur ?

— Idem, directeur.

— Nous, commence le directeur, moi, c'était une école disciplinaire en pleine campagne vers Arras, Pas-de-Calais. Nous étions quatre cent

soixante-douze. Les surveillants qui circulaient la nuit dans les dortoirs pour essayer de nous surprendre, nous on les rossait. Ne dormez pas, vous non plus. Un matin, le professeur de Sciences naturelles entre en classe et nous annonce que les compositions vont avoir lieu et, comme je me souviens — ne dormez pas — qu'on va réviser les déserts, les dunes et les plages, les parois rocheuses perméables, les plantes aquatiques et celles, dit-il, qu'on appelle — l'expression est superbe, remarquez-le —, celles qu'on appelle les plantes d'ombre et de lumière. Aujourd'hui donc, dit le professeur de Sciences naturelles, révisions. Quelle classe ! On aurait entendu trotter une souris... Ça sent mauvais, dit le professeur. Ça sent vraiment mauvais, ce n'est pas une façon de parler. Ne dormez pas. Nous y sommes. Le professeur ouvre le tiroir pour prendre de la craie, il tombe sur une merde, il ne voit pas la différence, il se dit qu'elle est fausse comme celle de la veille, il la prend à pleine main et se met à hurler, à hurler...

— Alors, vous voyez, directeur.

— Quoi ?

— Continuez, directeur.

— Alors, tous les professeurs arrivent, M. le proviseur aussi, tous les surveillants, tout le personnel, et, devant nous qui sommes tire-bouchonnés par le rire, ils attendent bec cloué, ils ne peuvent pas placer un mot. J'oublie de vous dire que le professeur de Sciences naturelles a la main droite levée, de l'autre il tient un papier trouvé à côté de la merde sur lequel j'ai écrit : Accusé, levez votre main droite pleine de merde et dites : je jure que je suis un con. L'après-midi le proviseur passe, il est blême. J'entends encore sa voix : Qui a chié dans les tiroirs ? Il ajoute qu'il a des preuves et que la merde a parlé.

Le vice-consul de France et le directeur du Cercle se voient à peine dans l'obscurité. Le directeur rit.

— C'était le bonheur gai, directeur, pour vous aussi ?

— Comme vous dites, monsieur.

— Alors voyez, directeur. Allez-y.

— Après, notre champ d'action se réduit, mais on trouve encore. On bâillonne le cuisinier et on l'enferme dans la cuisine. Croche-pieds aux communiantes quand ils vont à la sainte table dans l'allée centrale de

l'église, fermeture à double tour de toutes les portes de la pension, cassage de toutes les ampoules électriques.

— Renvoi ?

— Oui. Fini l'école. Et vous, monsieur ?

— Renvoi. Je vis dans l'attente d'une autre pension, personne ne s'en occupe mais je ferai quand même des études supérieures aux vôtres. Je reste seul avec ma mère. Elle pleure le départ de son amant.

— Le docteur hongrois ?

— Exact Ma mère est adulte. J'en fais mon deuil, je regrette son amant qui me refilait des farces et attrapes dans le parloir de Montfort.

— Ils insistent sur l'enfance, monsieur.

— Je fais ce que je peux, directeur.

— Je ne sais jamais quand vous me racontez des balivernes, monsieur de H. — Mais ça n'a pas d'importance. — Après le mariage de votre mère avec le disquaire de Brest, que faites-vous ?

— Je suis à Neuilly dans ma maison. Une longue suite de jours m'éloigne de Montfort et de la mort, oui, de la mort de mon père mort. Vous l'ai-je dit ? Mon père est mort six mois après ma sortie de Montfort. Les bras croisés et les yeux secs, je le regarde descendre dans le tombeau. Je suis, comme vous vous en doutez, le point de mire du personnel en larmes d'une banque de Neuilly.

— Que faites-vous, seul à Neuilly, monsieur ?

— Ce que vous faites ailleurs, directeur.

— Mais quoi ?

— Je vais dans les surprise-parties où je me tais. On m'y montre du doigt : C'est lui qui a tué son père. Je danse. Je me tiens correctement. Pour tout vous dire, directeur, j'attends les Indes, je vous attends, je l'ignore encore. En attendant, à Neuilly, je suis maladroit. Je casse des lampes. Dites : des lampes tombent et se brisent. J'entends leur fracas dans les corridors déserts. Vous pouvez dire : Déjà à Neuilly, vous comprenez ? Dites : Il est glacé d'horreur. Un jeune homme dans la maison déserte casse des lampes et se demande pourquoi, pourquoi. Ne dites pas tout à la fois, faites durer les choses.

— Que me cachez-vous, monsieur ?

— Rien, directeur.

Les yeux du vice-consul ne mentent pas.

— Directeur, poursuit le vice-consul, je voudrais que dure encore cette période-ci de ma vie, ici à Calcutta. Je n'attends pas mon affectation comme on pourrait le croire, au contraire, je voudrais qu'elle traîne encore, encore, jusqu'à la fin de la mousson si possible.

— Pour elle ? demande le directeur en souriant.

— Directeur, parlez à qui veut l'entendre, racontez à qui veut l'entendre tout ce que je vous raconte. S'ils s'habituent à moi, je resterai un peu plus à Calcutta. Êtes-vous content ce soir, directeur ?

— C'est-à-dire, dit le directeur, je m'arrangerai. Les tennis déserts, puis-je raconter aussi ?

— Tout, directeur, tout.

Le vice-consul encore demande au directeur du Cercle de lui parler des Iles, de celle où elle va souvent, oui, encore une fois. En ce moment des cyclones se préparent, dit le directeur, la mer est de plus en plus grosse. La nuit, les palmiers se tordent dans le vent, on dirait que des trains sillonnent l'île où elle va, la plus grande celle-là. Les palmiers mugissent comme des trains lancés à toute vitesse dans la campagne. La palmeraie du *Prince of Wales* est célèbre. Un grillage électrifié la protège du côté nord contre la mendicité, bonne chose que ce grillage. Il y a des manguiers le long de l'embarcadère, des eucalyptus dans les parcs. C'est une tradition aux Indes d'entourer les grands hôtels d'une palmeraie. Quand le soleil se couche, le ciel, dans l'océan Indien, est rouge, c'est souvent ainsi, et sur les chemins de l'île il y a de longues barres sombres, dans la lumière rouge, les ombres des troncs des palmiers. Il y a des palmeraies partout aux Indes, sur la côte de Malabar, à Ceylan, une grande allée traverse celle du *Prince of Wales*, elle mène aux petites villas compartimentées, annexes luxueuses et discrètes de l'hôtel. Ah ! le *Prince of Wales* ! Sur la rive ouest de l'île il y a une lagune, mais personne n'y va, elle n'est pas dans les limites du grillage, si le directeur du Cercle se souvient bien. Voilà.

Le vice-consul va-t-il à la réception de ce soir ? demande le directeur.

Il y va, oui. Voici, il y va. Il est levé. Le directeur le regarde.

— Des tennis je ne parlerai à personne, dit le directeur, même si vous me le demandiez.

— Comme vous voudrez.

Il s'éloigne. Il traverse le gazon qui entoure le Cercle. Dans la lumière jaune des lampadaires on le voit, il titube légèrement, trop grand, trop maigre. Il a disparu dans l'avenue Victoria.

Le directeur se rassied face au Gange.

Les soirées qu'ils passent ensemble vont sans doute être plus ennuyeuses parce qu'il semblerait que le vice-consul de France à Lahore n'ait plus grand-chose de neuf à raconter ou à inventer sur sa vie, ni lui, le directeur, à inventer ou à raconter sur la sienne, sur les Iles, sur la femme de l'ambassadeur de France à Calcutta.

Le directeur s'endort.

Une fenêtre s'est éclairée sur le boulevard du Gange, celle du vice-consul.

Chacun qui passe à cette heure-là de la soirée peut voir, il a mis son smoking, il marche d'une pièce à l'autre sous les ventilateurs qui tournent. L'expression de son visage, à cette distance qui sépare le boulevard de sa résidence, on la trouverait paisible.

Il sort. Le voici qui se dirige, à travers des jardins, vers les salons illuminés de l'ambassade de France.

Ce soir à Calcutta, l'ambassadrice Anne-Marie Stretter est près du buffet, elle sourit, elle est en noir, sa robe est à double fourreau de tulle noir, elle tend une coupe de champagne. Elle l'a tendue, elle regarde autour d'elle. Aux approches de la vieillesse, une maigreur lui est venue qui laisse bien voir la finesse, la longueur de l'ossature. Ses yeux sont trop clairs, découpés comme ceux des statues, ses paupières sont amaigries.

Elle regarde autour d'elle : dans un boulevard rectiligne au nom d'un conquérant quand passe la Légion en chantant, étincelante, fourragères rouges au soleil, elle regarderait, de l'estrade officielle, de ce même regard d'exilée de ce soir. Un homme, parmi les autres, le remarque : Charles Rossett, trente-deux ans, arrivé il y a trois semaines à Calcutta où il restera en qualité de premier secrétaire.

Elle se dirige vers des Anglais et dit qu'on avance vers le buffet si l'on veut des rafraîchissements. Des barmen en turban les servent.

On dit : Vous avez vu ? elle a invité le vice-consul de Lahore.

L'assistance est relativement nombreuse. Ils sont une quarantaine. Les salles sont vastes. Ce sont celles d'un casino d'été dans une station balnéaire, en France, n'étaient ces ventilateurs très grands qui tournent, ces fins grillages aux fenêtres à travers lesquels on verrait les jardins comme à travers la brume, personne ne regarde. La salle de bal est octogonale, en marbre vert Empire, à chacun des angles de l'octogone, fougères fragiles venues de France. Sur un panneau du mur, un président de la République, sur sa poitrine le ruban rouge, à côté de lui un ministre des Affaires étrangères. On dit : À la dernière minute elle a invité le vice-consul de Lahore.

Voici, elle ouvre le bal avec l'ambassadeur, observe le rituel méprisé.

Alors, d'autres danseront.

Les ventilateurs plafonniers font un bruit d'oiseaux effarouchés, d'un envol immobile au-dessus de la musique, des lents fox-trot, des faux lustres, du creux, du faux, du faux or. On dit : C'est cet homme brun près du bar. Pourquoi Pa-t-elle invité ?

Elle intrigue, la femme de Calcutta. Personne ne sait très bien à quoi elle occupe son temps, elle reçoit surtout ici, très peu chez elle, dans sa résidence qui date des Comptoirs, au bord du Gange. Elle est cependant

occupée par quelque chose. Est-ce en éliminant les autres occupations possibles qu'on trouve qu'elle lit ? Oui. Depuis l'heure du tennis et celle de la promenade, que ferait-elle d'autre, chez elle, enfermée ? Des colis de livres arrivent de France à son nom. Quoi d'autre ? Avec ses filles qui lui ressemblent, elle passe des heures chaque jour, on le dirait. On sait qu'une jeune Anglaise les instruit, on dit qu'elles ont une enfance heureuse, Anne-Marie Stretter s'occupe beaucoup de l'éducation de ses filles. Dans les réceptions, celles-ci paraissent parfois quelques minutes — ce soir elles ont paru —, elles sont déjà un peu distantes comme il semblerait que le souhaite leur mère, après être sorti des salons on murmure : L'aînée sera sans doute aussi belle qu'elle, leur charme est déjà pareil. Le matin, elles passent toutes les trois en short blanc à travers les jardins de l'ambassade, et encore et tous les matins à travers ces jardins elles vont au tennis ou elles se promènent.

On dit, on demande : Mais qu'a-t-il fait au juste ? Je ne suis jamais au courant.

— Il a fait le pire, mais comment le dire ?

— Le pire ? tuer ?

— Il tirait la nuit sur les jardins de Shalimar où se réfugient les lépreux et les chiens.

— Mais des lépreux ou des chiens, est-ce tuer que de tuer des lépreux « n des chiens ?

— Aussi bien des balles ont été trouvées dans les glaces de sa résidence à Lahore, vous savez.

— Les lépreux, de loin, avez-vous remarqué ? On les distingue mal du reste, alors...

Ce n'est pas immédiatement après son arrivée à Calcutta que l'on apprend l'existence de la célèbre villa, dans une île salubre des bouches du Gange. Cette villa est à la disposition des membres de l'ambassade de France. Les filles d'Anne-Marie Stretter traversent seules les jardins, alors on demande pourquoi seules et on l'apprend. Cela arrive surtout pendant la chaleur d'épouvante de la mousson d'été.

— Entendez-vous crier ?

— Ce sont des lépreux ou bien des chiens ?

— Des chiens ou des lépreux.

— Puisque vous le savez, pourquoi avez-vous dit des lépreux ou des chiens ?

— J'ai confondu de loin, comme ça, à travers la musique, les aboiements des chiens et ceux des lépreux qui rêvent.

— Cela fait bien de le dire ainsi.

Le soir, dans Calcutta, on les voit passer toutes les trois dans une automobile décapotée, elles vont se promener. L'ambassadeur souriant regarde le trésor partir en automobile : sa femme et ses filles vont prendre l'air à Chandernagor ou sur les routes qui mènent vers l'océan, avant le delta.

Les petites filles, personne à Calcutta ne sait ce qu'elle fait dans la villa des bouches du Gange. On dit que ses amants sont anglais, inconnus du milieu des ambassades. On dit que l'ambassadeur sait. Elle ne reste jamais plus de quelques jours dans la villa du delta. Lorsqu'elle revient à Calcutta, sa vie très ponctuelle recommence : tennis, promenades, parfois le Cercle européen le soir : c'est ce qu'on voit Et puis ? On ne sait pas. Elle est cependant occupée, cette femme-là de Calcutta.

On se demande :

— Avec quels mots le dire ?

— Perdait-il conscience quand il faisait ces choses ? Perdait-il le contrôle de lui-même ?

— Vous voyez bien comme c'est difficile... Avec quels mots dire ce qu'il faisait à Lahore ? ce qu'il faisait de lui à Lahore s'il ignorait le faire ?

— La nuit, il criait — de son balcon.

— Ici crie-t-il ?

— Du tout, et pourquoi pas ici où l'on étouffe plus encore ?

Il est un peu plus de minuit. Anne-Marie Stretter vient vers le jeune attaché Charles Rossett. À côté de lui se tient le vice-consul de France à Lahore. Elle leur dit qu'il faut danser, bien sûr si cela leur fait plaisir, et elle repart. Elle paraît être allée vers eux pour Charles Rossett, celui-ci, il semblerait indiqué pour aller aux Iles avec elle dans les jours qui viennent. Un sourire de moins et cette femme serait mal élevée, dit-on. Parmi les

invités, ce soir il y aura des personnes qui sont ses intimes. Ceux-là n'arriveront qu'à la fin de la réception.

On demande :

— Que criait-il ?

— Des mots sans suite ou rien.

— Aucune femme à Lahore ne l'a connu qui pourrait dire un peu ?

— Aucune, jamais.

— Dans sa résidence, le saviez-vous ? personne n'est jamais allé dans sa résidence de Lahore.

— Y avait-il quelque chose dans son regard avant Lahore ? Une indication quelconque ? Une couleur ? Moi je pense surtout à la mère du vice-consul de Lahore. Je la vois jouer au piano des sérénades classiques comme dans les romans, des choses de jeunesse qu'il écoute, écoute, trop, on dirait.

— Elle aurait pu, quand même, nous éviter cette présence gênante.

Il faut inviter Anne-Marie Stretter à danser lorsqu'on est reçu à l'ambassade, même si elle ne le désire pas.

En passant elle a dit quelque chose à son mari sur quelqu'un : Charles Rossett baisse les yeux. C'est clair. Le vice-consul a vu aussi. Il regarde une fougère fragile, il palpe sa tige noire. Il vient d'apercevoir l'ambassadeur du bon vouloir duquel dépend sa prochaine nomination, pense-t-on. Depuis des semaines il attend une convocation qui ne vient pas, se souvient Charles Rossett.

On dit : M. Stretter est libéral pour avoir permis une chose pareille, qu'elle l'invite ce soir. Il est bon. C'est la fin de sa carrière et nous le regretterons. Il est beaucoup plus âgé qu'elle, oui. Savait-on qu'il l'a enlevée à un administrateur général vers la frontière du Laos, dans un petit poste reculé de l'Indochine française ? Oui, il y a de cela dix-sept ans. Il n'y avait que quelques semaines qu'elle y était arrivée lorsque M. Stretter y est venu en mission. Huit jours après elle repartait avec lui, le savait-on ?

On dit : Comme il reste maigre, le vice-consul, tel un jeune homme, mais c'est le visage qui... Un jour sa mère est partie et il est resté seul, tout Calcutta sait. Il a parlé au directeur du Cercle de sa chambre d'enfant, elle sentait le buvard et la gomme, de sa fenêtre il voyait les rôdeurs du Bois,

des hommes doux et honteux pour la plupart, il a parlé de son père qui revenait chaque soir pour se taire auprès de sa mère. Des balivernes, il raconte des balivernes.

On demande : Et de Lahore parle-t-il ?

— Non.

— Jamais.

— Et d'avant Lahore ?

— Oui. De l'enfance à Arras. Mais ceci n'est-il pas pour tromper ?

On dit : Ainsi c'était au Laos, Indochine française, qu'il l'a dénichée ?

On voit : un boulevard le long du Mékong, derrière le boulevard la forêt, c'était vers Savannakhet, Laos. On voit des sentinelles l'arme au pied qui la lui gardent jusqu'à son arrivée. On parlait, paraît-il, de la renvoyer en France, elle ne s'habituaient pas. On dit : À Calcutta on ne sait pas encore aujourd'hui si elle était reléguée au fond de la honte ou de la douleur à Savannakhet lorsqu'il l'a trouvée. Non, on n'a jamais su.

Le vice-consul a par instants l'air d'être très heureux. Il est comme s'il était fou de bonheur, par instants. On ne peut pas ce soir éviter sa compagnie ; est-ce pour cela ? Comme c'est étrange cet air qu'il a ce soir. De quelle pâleur est-il... comme s'il était sous le coup d'une émotion intense mais dont l'expression serait toujours différée, pourquoi ?

On dit : Il parle le soir avec le directeur du Cercle, et cet homme seul lui parle un peu aussi. Cette pension disciplinaire d'Arras dont il parle fait penser. Le Nord. Novembre. Des mouches autour des ampoules nues, le linoléum marron, toujours dans ce genre de pension, comme si on y était... Uniforme et treillis pour la cour. Le Pas-de-Calais et ses brouillards roses en hiver, dit-il, comme si on y était, pauvres enfants. Mais ceci n'est-il pas pour tromper ?

— Parlez-moi de M^{me} Stretter.

— Irréprochable, et bonne, bien entendu vous en trouverez toujours pour dire... Et charitable. Elle a même des gestes que les autres, avant elle, n'avaient pas. Passez derrière les cuisines de l'ambassade, vous verrez l'eau fraîche pour les mendiants, elle n'oublie pas, elle y pense, elle, chaque jour avant le tennis.

— Irréprochable, allons, allons.

— Rien ne se voit, c'est ce que j'appelle irréprochable à Calcutta.

— Mais lui ? Qu'il nous a fait du tort. Je ne l'avais jamais vu. Il est grand, brun comme un bel homme le serait si... et jeune... hélas ! On voit mal ses yeux, son visage n'est pas expressif. Il est un peu mort, le vice-consul de Lahore... vous ne trouvez pas qu'il est un peu mort ?

Les femmes, pour la plupart, ont la peau blanche de recluses. Elles vivent volets clos à l'abri du soleil-qui-tue, elles ne font presque rien aux Indes, elles sont reposées, elles sont regardées, heureuses ce soir, sorties de chez elles, en France aux Indes.

— C'est la dernière réception avant la mousson, vous avez vu le ciel ce matin, ça y est, pendant six mois, cette lumière...

— Que ferait-on sans les Iles ? Sont-elles belles le soir ? Ah... C'est ce que nous regretterons des Indes...

— Les femmes, disent les hommes, de les revoir comme en France, même la plus insignifiante ici, celle que là-bas on ne remarquerait pas, ah ! quel effet cela fait...

Un homme montre Anne-Marie Stretter.

— Je la vois passer presque tous les matins quand elle va au tennis ; c'est beau, des jambes de femme, ici, plantées dans cette horreur. Vous ne trouvez pas ? Ne pensez plus à cet homme, le vice-consul de Lahore.

Charles Rossett, et d'autres l'observent à la dérobée. Le vice-consul n'a pas l'air de le remarquer. Ne sent-il jamais le regard des autres sur lui ? Ou est-il ce soir accaparé par autre chose ? On ne sait pas. Il a toujours cet air heureux sans que l'on comprenne d'où, de quelle vision, de quelle pensée le bonheur peut lui venir.

La bicyclette contre les grillages était encore là ce matin.

L'ambassadeur a dit à Charles Rossett : Parlez-lui un peu, il le faut. Il lui parle.

— Je m'y fais mal, dit Charles Rossett, je dois l'avouer, je m'y fais plutôt mal.

Le sourire vient. Les traits se détendent tout à coup dans le visage. Il titube comme dans l'allée.

— C'est difficile, évidemment, mais quoi pour vous, précisément ?

— La chaleur, dit Charles Rossett, bien sûr, mais aussi cette monotonie, cette lumière, il n'y a aucune couleur, et à la fin, je ne sais pas si je vais m'habituer.

— À ce point ?

— C'est-à-dire...

— Oui ?

— J'étais sans conviction au départ, dit Charles Rossett — il se souvient — et vous, auriez-vous préféré autre chose à... ceci ?

La bouche s'avance dans une moue.

— Rien, dit le vice-consul.

C'était bien après qu'il s'était approché à son tour de la bicyclette, et qu'il l'avait perdu de vue, qu'il s'était mis à siffler le vieil air d'*Indiana's Song*. C'est alors que la peur avait été la plus grande et que Charles Rossett s'était mis à marcher très vite vers les bureaux.

Charles Rossett dit qu'il est arrivé ici comme un étudiant en voyage mais que de jour en jour il vieillit à vue d'œil. Ils rient. On dit : Vous avez vu, il a ri avec cet autre-là... Le plus fort, vous voyez, c'est qu'il a accepté cette invitation. Cynisme ? Pourtant il n'a pas l'air.

Un vieil Anglais arrive, grand et maigre, des yeux d'oiseau, la peau tannée par le soleil. Depuis très longtemps aux Indes celui-là. Ça se voit autant que s'il était d'une race différente, vous ne trouvez pas ? D'un mouvement amical il les entraîne vers le bar.

— Il faut prendre l'habitude de vous servir. Je suis George Crawn, un ami d'Anne-Marie.

Le vice-consul a sursauté légèrement. Il s'arrête. Il regarde longuement George Crawn qui s'éloigne. Il n'a pas l'air de remarquer les autres regards, le vide qui se maintient autour de lui. Il dit :

— Un intime. Les cercles fermés aux Indes, c'est ça le secret.

Il rit. Charles Rossett a un geste vers lui, il l'entraîne vers le bar. On dirait que le vice-consul éprouve de la répugnance à le suivre.

— Venez, dit Charles Rossett, je vous assure qu'ici... Que craignez-vous ?

Le vice-consul jette un coup d'œil dans la salle octogonale, il continue à sourire. L'air d'*Indiana's Song* lacère la mémoire de l'acte solitaire, obscur, abominable.

— Non, rien, je ne risque plus rien, je le sais... Je n'attends que cette affectation, rien d'autre. Elle traîne, bien sûr, c'est difficile... Ça m'est plus difficile qu'à un autre de paraître à la hauteur de — il rit encore — ma tâche mais c'est tout.

Le vice-consul rit, il baisse les yeux en marchant vers le bar. Oublier la bicyclette de femme vers les tennis déserts ou fuir. Ce n'est pas tant le regard, pense Charles Rossett, que la voix. L'ambassadeur a dit à Charles Rossett : Les gens s'écartent instinctivement... c'est un homme qui fait peur... mais quelle solitude, parlez-lui un peu.

— Bombay vous plairait, on le dit

— C'est-à-dire, comme ils ne me garderont pas à Calcutta, pourquoi pas Bombay ?

— Bombay est moins peuplé, le climat est meilleur et la proximité de la mer, c'est appréciable.

— Sans doute. — Il regarde Charles Rossett. — Vous vous ferez à la vie d'ici, je ne crois pas que vous soyez exposé à des accidents.

Charles Rossett rit. Il dit : Merci quand même.

— Je commence à voir, poursuit le vice-consul, ceux qui le sont, à les distinguer des autres. Vous, non.

Charles Rossett essaie de rire.

Le vice-consul de Lahore regarde Anne-Marie Stretter qui passe.

Charles Rossett n'accorde pas une attention particulière à ce regard. Il prend le ton de la plaisanterie.

— On dit sur votre dossier — je m'excuse de vous parler de ça — que vous êtes quelqu'un d'impossible, dit Charles Rossett, vous saviez ?

— Je n'ai pas demandé communication de mon dossier. Je croyais qu'il y avait le mot fragile, non ?

— Vous savez, moi, à vrai dire je ne sais rien de précis... — il essaie toujours de sourire — c'est bête... ça ne veut rien dire le mot impossible.

— Qu'est-ce qu'on dit ? Que le pire, c'est quoi ?

— Lahore.

— C'est à ce point repoussant, Lahore, qu'on ne voit rien d'autre qui puisse lui être comparé ?

— On ne peut pas s'en empêcher... je m'excuse de vous dire ça, mais on ne peut pas comprendre Lahore, de quelque façon qu'on s'y prenne.

— C'est vrai, dit le vice-consul.

Il quitte Charles Rossett et retourne à sa place près de la porte, à côté d'une colonnade qui porte une fougère fragile. Il se tient là, debout, au centre de l'attention générale.

De l'attention générale qui commence à se disperser.

Elle est passée très près de lui et cette fois il ne l'a pas regardée. C'est frappant.

Alors, seulement, Charles Rossett se souvient que parfois, le matin, tôt, M^mo Stretter faisait de la bicyclette dans les jardins de l'ambassade. Que si on ne l'a pas vue en faire ces derniers temps c'est peut-être seulement parce qu'elle n'en fait pas pendant la mousson d'été.

Il est minuit et demi.

Sous son buisson creux, au bord du Gange, elle se réveille, elle s'étire et voit la grande maison illuminée : nourriture. Elle se lève, elle sourit. Au lieu de plonger dans le Gange, elle va vers les lumières. Les autres fous de Calcutta sont déjà arrivés. Ils dorment les uns à côté des autres devant la petite grille en attendant la distribution des restes qui se fait après l'enlèvement des plateaux, tard.

Le vice-consul tout à coup s'est dirigé vers une jeune femme qui se tenait seule dans le salon octogonal et regardait danser.

Elle accepte de danser avec lui dans une précipitation qui dit son embarras et son émotion. Ils dansent

— Vous avez vu, il va danser, il danse comme un autre, correctement.

— Ne plus y penser, après tout.

— C'est vrai, ne plus y penser, mais c'est difficile, et pourquoi au fond ne pas y penser encore ? À quoi penser d'autre à la place ?

Anne-Marie Stretter s'approche du buffet où se trouve maintenant seul Charles Rossett Elle lui sourit aimablement. Voici : Il ne peut pas ne pas

l'inviter à danser.

C'est la première fois. On dit : C'est la première fois, va-t-il lui plaire ?

Charles Rossett et Anne-Marie Stretter se sont vus une fois il y a quinze jours, lors d'une petite réception de bienvenue dans un boudoir élégant de l'ambassade — c'est là qu'elle reçoit les nouveaux venus. Le vice-consul de France, comme ce soir, était invité. Il y a un divan recouvert d'une cretonne rose sur lequel elle est assise. Son regard étonne. La fixité de sa pose sur ce divan aussi.

La réception dure une heure. Ses filles sont auprès d'elle. Elle ne bouge pas du divan où elle est assise, droite, sa robe est blanche, elle est pâle sous le hâle de Calcutta, comme tous les Blancs.

Toutes les trois regardent attentivement les deux nouveaux venus. Jean-Marc de H. se tait. On pose des questions à lui, Charles Rossett, mais à cet autre, aucune. Pas un mot n'est dit sur Calcutta ni Lahore. On ignore le vice-consul et il l'admet. Debout, il se tait. De même, sur l'Inde. Sur l'Inde comme sur lui, pas un mot n'est dit. À ce moment-là, Charles Rossett ignore encore l'histoire de Lahore.

Elle dit qu'elle fait du tennis avec ses filles, ensuite elle dit d'autres choses de ce genre, que la piscine est agréable. On se dit qu'on ne reverra jamais ce boudoir par la suite, ni elle non plus, elle, s'il n'y avait pas les réceptions officielles et le Cercle européen, la reverrait-on ?

— Vous vous habituez à Calcutta ?

— Pas très bien.

— Je m'excuse... c'est bien Charles Rossett, votre nom ?

— Oui.

Il sourit.

Elle relève la tête et sourit aussi. Un seul regard et les portes de la blanche Calcutta doucement cèdent.

Elle ne sait pas, pense Charles Rossett. Il se souvient : tandis que le vice-consul se tait, qu'il regarde les palmes du parc, les lauriers-roses, les grilles au loin, les sentinelles, M. Stretter parle de Pékin avec un officiel de passage. Se rend-il compte ? Tandis que le vice-consul se tait toujours, elle dit tout à coup : Je voudrais être à votre place, arriver aux Indes pour la première fois de ma vie, surtout à cette saison de la mousson d'été.

Ils partent plus tôt qu'ils ne devraient le faire.

Elle ne sait rien, personne à Calcutta. Peut-être les jardiniers du parc de l'ambassade se sont-ils aperçus de quelque chose mais c'est tout. Eux ne diront jamais rien. Elle, elle a dû oublier cette bicyclette, elle ne s'en sert pas pendant la mousson d'été.

Elle demande, tout en dansant :

— Vous ne vous ennuyez pas ? Le soir, le dimanche, que faites-vous ?

— Je lis... je dors... je ne sais pas très bien...

— Vous savez, l'ennui, c'est une question si personnelle, on ne sait pas trop quoi conseiller...

— Je ne crois pas m'ennuyer.

— Je vous remercie pour les colis de livres, vous me les faites porter très vite ; si vous voulez des livres, c'est simple, dites-le-moi.

Il la voit ailleurs tout à coup, différente, attrapée au vol puis épinglée pendant qu'elle danse : parfois, lorsque ses filles sont à l'étude, l'après-midi, oui, au creux de la sieste, il la voit dans un coin caché de sa résidence, dans un office abandonné, recroquevillée sur elle-même dans une pose extravagante, qui lit. Ce qu'elle lit, non, on ne voit pas. Ces lectures, ces nuits passées dans la villa du delta, la ligne droite se brise, disparaît dans une ombre où se dépense ou s'exprime quelque chose dont le nom ne vient pas à l'esprit. Que dissimule cette ombre qui accompagne la lumière dans laquelle apparaît toujours Anne-Marie Stretter ?

La gaieté d'Anne-Marie Stretter lorsqu'elle se promène avec ses filles sur la route torride de Chandernagor paraît étrange.

Et on dit que loin, vers la fin du Gange, dans la pénombre de la chambre où elle va s'endormir auprès de son amant, parfois elle tombe dans un abattement profond. Certains ont parlé de cela dont on ignore la nature mais qui repose celui qui le voit, repose on ne sait pas au juste de quoi.

— Si ça devait durer trois ans comme ces premières semaines, dit Charles Rossett, malgré ce que vous en disiez je ne crois pas que je tiendrais le coup...

— Vous savez, presque rien n'est possible, c'est tout ce que l'on peut dire mais c'est ça qui est extraordinaire.

— Peut-être qu'un jour... Extraordinaire... comment dites-vous ?

— Non, c'est... rien... ici, vous comprenez, ce n'est ni pénible ni agréable de vivre. C'est autre chose, si vous voulez, contrairement à ce qu'on croit, ce n'est ni facile ni difficile, ce n'est rien.

Au Cercle, les autres femmes parlent d'elle. Que se passe-t-il dans cette existence ? Où la trouver ? On ne sait pas. Elle se plaît dans cette ville de cauchemar. Eau qui dort, cette femme ? Que s'est-il passé à la fin de la première année de son séjour ? Cette disparition que personne ne s'expliquait ? Une ambulance au petit jour a été vue devant la Résidence. Tentative de suicide ? Ce séjour ensuite dans les montagnes du Népal est resté inexpliqué. Cette maigreur à son retour fait peur. Pas d'autres différences ? Elle reste maigre, c'est tout. On dit que ce n'est pas à cause d'un amour ou malheureux ou trop heureux avec Michael Richard.

Que dirait-elle, elle, si elle apprenait ?

— On dit aussi que vous êtes vénitienne. C'est vrai ? Mais on dit aussi que c'est faux... au Cercle...

Elle rit, dit que, par sa mère, elle l'est, oui.

Il ne vient rien à l'esprit de ce qu'elle dirait si elle apprenait.

Anna Maria, un sourire dans les yeux, à dix-huit ans, ne serait-elle pas allée peindre des aquarelles sur un quai de la Giudecca ? Non, ce n'est pas cela.

— Mon père était français. Mais j'ai passé une partie de ma jeunesse à Venise. C'est à Venise que nous irons ensuite, enfin c'est ce que nous croyons en ce moment.

Non, c'est de la musique qu'elle fait à Venise, du piano. À Calcutta, presque chaque soir, elle joue. En passant sur le boulevard on l'entend. D'où qu'elle vienne, toutes en conviennent, elle a dû apprendre la musique très tôt, à sept ans. À l'entendre, la musique serait ce qu'elle fait peut-être.

— Le piano ?

— Oh, j'en ai fait partout, longtemps, un peu tout le temps...

— Je ne savais pas d'où vous étiez, je vous voyais arriver d'un peu partout entre l'Irlande et Venise. De Dijon, de Milan, de Brest, de Dublin... Anglaise, je vous ai crue anglaise.

— Et de plus loin que ces deux villes m'auriez-vous vue venir ?

— Non, de plus loin, ça n'aurait pas été vous... ici... à Calcutta.

— Oh ! — elle sourit — moi ou une autre à Calcutta, à la fin de la jeunesse, vous savez, vous n'en sortirez pas.

— Vous êtes sûre ?

— C'est-à-dire c'est un peu simple de croire que l'on vient de Venise seulement, on peut venir d'autres endroits qu'on a traversés en cours de route, il me semble.

— Vous pensez au vice-consul de France ?

— Comme tout le monde, bien sûr, on me dit que tout le monde ici essaie de savoir qui il était avant Lahore.

— Or, avant Lahore rien, d'après vous... ?

— C'est de Lahore qu'il vient je crois, oui.

On dit : Regardez le vice-consul qui danse, elle, elle ne pouvait pas, la pauvre, refuser... du moment que c'est un invité d'Anne-Marie Stretter ce serait lui faire affront à elle qui nous l'impose.

Le vice-consul, tout en dansant, a les yeux ailleurs, vers Anne-Marie Stretter et Charles Rossett qui, en dansant, se parlent et, parfois, se regardent

Celle avec laquelle il danse, la femme du consul d'Espagne, se croit tenue de parler coûte que coûte au vice-consul de France à Lahore. Elle lui dit qu'elle l'a déjà vu traverser les jardins, on est si peu nombreux qu'on se rencontre, qu'elle est là depuis deux ans et demi et qu'elle va bientôt repartir, que la chaleur décourage, qu'il y en a qui ne s'habituent jamais.

— Il y en a qui ne s'habituent jamais ? reprend le vice-consul.

Elle s'écarte un peu de lui, elle n'ose pas encore le regarder. Elle dira que quelque chose l'a frappée dans la voix. Elle dira : Est-ce cela une voix blanche ? On ne sait pas s'il vous questionne ou s'il vous répond. Elle sourit gentiment, lui parle.

— C'est-à-dire... il y en a... rarement remarquez, mais cela arrive... la femme d'un secrétaire, chez nous, au consulat d'Espagne, elle devenait folle, elle croyait qu'elle avait attrapé la lèpre, il a fallu la renvoyer, impossible de lui enlever cette idée de la tête.

Charles Rossett se tait parmi les danseurs. Son regard bleu — bleu — est fixe, baissé sur les cheveux. L'expression de son visage est un peu angoissée tout à coup. Ils se sourient, ils sont sur le point de se parler, mais ils ne le font pas.

— Si personne ne s'habitue, dit le vice-consul — il rit.

On pense : Le vice-consul rit, ah comment ? comme dans un film doublé, faux, faux.

Elle s'est de nouveau écartée et ose le regarder.

— Non, rassurez-vous, tout le monde s'habitue.

— Mais, au fait, avait-elle la lèpre cette femme ?

Alors elle s'écarte et, tout en évitant de le regarder, elle se rassure, croit avoir découvert enfin quelque sentiment familier chez le vice-consul : la peur.

— Oh ! dit-elle, je n'aurais pas dû vous parler de ça...

— C'est-à-dire... comment ne pas y penser ?

Elle essaie de rire un peu. Il rit, lui. Elle l'entend et cesse de rire.

— Elle n'avait pas du tout la lèpre, pensez-vous du tout... Vous savez, tout le personnel qui nous est affecté passe régulièrement des visites médicales. Il n'y a rien à craindre.

L'écoute-t-il ?

— Mais je n'ai pas peur de la lèpre, dit-il en riant.

— Les accidents sont très rares... il n'y en a eu qu'un à ma connaissance, un ramasseur de balles, j'étais déjà là quand c'est arrivé, alors je peux vous en parler, vous dire à quel point le contrôle est sérieux... ainsi toutes les balles ont été brûlées, les raquettes aussi...

Non. Il écoute mal.

— Vous disiez que tout le monde au début...

— Oui, bien sûr, mais ce n'est pas obligatoirement sous cette forme, la peur de la lèpre que... enfin vous comprenez...

On dit :

— Saviez-vous que les lépreux éclatent sous les coups comme sacs de poussière ?

— Sans crier ? Sans douleur peut-être ? Peut-être même avec un grand soulagement ? un indicible soulagement ?

— Qui sait ?

— Est-il pensif, le vice-consul de France à Lahore ? Ou pense-t-il ?

— Tiens, je ne me suis jamais demandé quelle pouvait être la différence. C'est intéressant.

— Il a dit qu'il était vierge au directeur du Cercle. Que croyez-vous ?

— Alors, serait-ce cela ? Cette abstinence c'est effroyable...

Ils dansent.

— Vous comprenez, dit la femme d'une voix douce, tout le monde a des débuts difficiles à Calcutta. Moi, j'étais tombée dans une profonde tristesse — elle sourit —, mon mari se désolait et puis, petit à petit, jour après jour, j'ai fini par m'habituer. Même quand on croit que ce n'est pas possible, on s'habitue. À tout. Il y a pire que ça, vous savez. Singapour, eh bien c'est abominable, parce que là, le contraste est tel...

Non, il n'écoute rien. Elle cesse de parler.

On cherche avec lassitude qui était le vice-consul avant Lahore. Qui est cet homme maintenant venu de Lahore.

Il vient à l'idée de Charles Rossett, tout en dansant avec Anne-Marie Stretter, que ce qu'il a vu, vers les tennis déserts, est connu de quelqu'un d'autre que lui. Que, dans la lumière crépusculaire de la mousson d'été, quelqu'un d'autre devait regarder vers les tennis déserts au moment où passait le vice-consul. Quelqu'un qui maintenant se tait. Elle, peut-être.

On dit : Tout a commencé peut-être par Lahore.

On dit :

— Il s'ennuyait à Lahore, c'est peut-être ça.

— L'ennui, ici, c'est un sentiment d'abandon colossal, à la mesure de l'Inde elle-même, ce pays donne le ton.

Anne-Marie Stretter est libre. Le vice-consul de Lahore se dirige vers elle. On dirait qu'il hésite. Il fait quelques pas. Il s'arrête. Elle est seule. Ne le voit-elle pas venir ?

Charles Rossett voit que l'ambassadeur de France va vers le vice-consul de Lahore et qu'il lui parle. Ainsi a-t-il évité à sa femme de danser avec lui. A-t-elle vu ? Oui.

— Monsieur de H., votre dossier est arrivé la semaine dernière.

Le vice-consul attend.

— Nous en reparlerons, mais j'aimerais vous en dire déjà quelques mots...

Le regard est lumineux. Je suis à votre disposition. L'ambassadeur hésite, puis pose la main sur l'épaule du vice-consul de Lahore qui sursaute. L'ambassadeur continue à l'entraîner vers le buffet.

On dit : l'ambassadeur, le nôtre, vous avez vu ce geste, est un homme admirable.

— Venez... je vous rassure tout de suite... Moi, les dossiers, je n'y crois pas... d'ailleurs, n'exagérons rien, il n'est pas tellement terrible votre dossier...

La main sur l'épaule se retire. L'ambassadeur demande deux coupes de champagne. Ils boivent. Le vice-consul ne lâche pas l'ambassadeur des yeux. Celui-ci paraît gêné par ce regard.

— Venez — ils vont dans le deuxième salon —, il y a trop de bruit ici.

— Si j'ai bien compris, mon ami, vous voudriez Bombay... Or vous ne pourriez pas, à Bombay, occuper le même poste qu'à... Lahore. Votre candidature ne serait pas acceptée, vous comprenez n'est-ce pas, c'est trop tôt, oui, encore. Tandis que si vous restez ici... le temps ne pourrait que

jouer en votre faveur. Vous savez l'Inde est un gouffre d'indifférence dans lequel tout est noyé. Moi, si vous le voulez, je vous garde à Calcutta.

— Si vous voulez, monsieur l'ambassadeur.

L'ambassadeur paraît étonné.

— Vous renonceriez à Bombay ?

— Oui.

— Pour tout vous dire cela m'arrangerait. Et puis Bombay c'est tellement demandé...

L'ambassadeur doit trouver que dans les yeux il y a soit de l'insolence, soit de la peur.

— Vous savez, dit-il, une carrière, c'est mystérieux, plus on la veut, moins elle vient... Ça ne se fabrique pas, une carrière. Vous avez mille façons d'être vice-consul de France, vous voyez ce que je veux dire ? Lahore, bien sûr, c'est embêtant, mais si vous, vous l'oubliez, les autres l'oublieront aussi, vous comprenez ?

— Non, monsieur l'ambassadeur.

L'ambassadeur paraît vouloir s'éloigner du vice-consul. Non, il se ravise.

— Calcutta, vous ne vous y faites pas ?

— Je crois que si.

L'ambassadeur sourit.

— Je suis bien embarrassé... que va-t-on faire de vous ?

Le vice-consul lève les yeux. Insolence, doit penser l'ambassadeur, est le mot qui convient.

— Je n'aurais jamais dû venir aux Indes peut-être ?

— Peut-être. Mais il y a des remèdes contre la nervosité, contre... tout ce qu'on appelle ainsi, vous le savez ?

— Je ne sais pas.

Des femmes pensent : Il faudrait que l'une d'entre nous lui parle peut-être. Une femme pleine de sollicitude et d'intelligence qui s'adresserait à lui, et peut-être à son tour parlerait-il. Une femme pleine de patience seulement, peut-être n'en demande-t-il pas davantage.

L'ambassadeur esquisse de nouveau un mouvement de fuite. Il se ravise encore. Il doit parler à cet homme, lui, ce soir, à cet homme au regard mort, qui le regarde.

— Dans les débuts, tous, moi-même, mon cher H., nous en sommes au même point. De deux choses l'une, ou on part, ou on reste. Si on reste, comme on ne peut pas voir les choses en face, il faut... inventer, oui, inventer une façon de les regarder, trouver, comment... — Aucune réponse du vice-consul qui l'écoute. — N'y a-t-il pas quelque chose que vous aimez faire, que vous pourriez faire ici ?

— Je ne vois pas, mais je ne demande que des conseils.

Peut-être a-t-il bu. Le regard est fixe. Écoute-t-il ? Cette fois, l'ambassadeur abandonne.

— Venez me voir jeudi à mon bureau, onze heures, ça vous va ? — Il se rapproche et ajoute tout bas, en regardant par terre. — Écoutez... pesez bien le pour et le contre, si vous n'êtes pas sûr de vous, rentrez à Paris.

Le vice-consul s'incline, dit oui.

L'ambassadeur va vers George Crown. Il parle vite, sur un tout autre ton qu'au vice-consul. Son regard brille d'intérêt, tout à coup. Charles Rossett croit voir le vice-consul s'approcher et il s'approche à son tour. Ils entendent. L'ambassadeur parle de la chasse au Népal. L'ambassadeur va souvent chasser au Népal, c'est sa passion. Anne-Marie ne veut jamais venir.

— Je n'insiste plus... tu la connais, la dernière fois elle a fini par venir, mais elle n'aime que le delta.

Charles Rossett se trouve nez à nez avec le vice-consul qui lui dit en riant :

— Certaines femmes rendent fou d'espoir, vous ne trouvez pas ? — Il regarde vers Anne-Marie Stretter qui, une coupe de champagne à la main, écoute distraitement quelqu'un. — Celles qui ont l'air de dormir dans les eaux de la bonté sans discrimination... celles vers qui vont toutes les vagues de toutes les douleurs, ces femmes accueillantes.

Il est soûl, pense Charles Rossett. Le rire du vice-consul est silencieux, toujours.

— Vous croyez que c'est... ça ?

— Quoi ?

— Qui... attire ?

Le vice-consul ne répond pas. Aurait-il oublié ce qu'il vient de dire ? Il regarde attentivement Charles Rossett.

Charles Rossett qui essaie de rire, n'y parvient pas, et qui s'éloigne.

Charles Rossett a encore invité Anne-Marie Stretter à danser. Le vice-consul attend quelque chose maintenant. Sa difficulté à être là paraît de plus en plus grande. Il a l'air de le ressentir. Mais on imagine mal qu'il attende d'inviter Anne-Marie Stretter à danser. Alors on dit : Qu'attend-il pour partir ?

Ils ne sont plus qu'une dizaine à danser. La chaleur décourage en effet. La femme du consul d'Espagne vient vers le vice-consul qui est seul, elle lui parle. Il lui répond à peine. Elle s'en va.

Posté près de la porte, il attend maintenant visiblement très fort, on ne voit pas quoi.

C'est Charles Rossett qui lui donne sa chance. Il s'arrête près de la porte tandis qu'une danse cesse et il lui parle en attendant qu'une autre recommence. Anne-Marie Stretter se trouve ainsi devant le vice-consul qui s'incline. Ils sont partis sur la piste, elle et l'homme de Lahore.

Alors toute l'Inde blanche les regarde.

On attend. Ils se taisent.

On attend. Ils se taisent encore. On regarde moins.

Elle transpire légèrement, moiteur rafraîchie par le vent tiède que remuent les ventilateurs sans quoi le Blanc à Calcutta fuirait. On dit : Regardez quelle audace. On dit : Non seulement elle danse avec le vice-consul de Lahore, mais elle va même lui parler. On dit : Le dernier venu à Calcutta ce n'est pas le vice-consul de Lahore, non, c'est ce grand jeune homme blond aux yeux clairs et tristes, Charles Rossett, vous le voyez là, près du buffet, qui les regarde danser... il a beaucoup dansé avec elle déjà, lui, c'est lui, je le jurerais, le prochain qui ira se joindre aux autres dans la villa du delta. Regardez-le, on dirait qu'il craint quelque chose... non... il ne les regarde plus, ce n'est rien, rien, il ne se passera rien, rien.

Le vice-consul doit s'apercevoir qu'autour de lui les autres dansent lentement, qu'elle a chaud, qu'il danse comme à Paris, que ça ne se fait pas

et qu'elle est un peu plus lourde à mener qu'elle ne devrait, qu'elle résiste au mouvement. Le vice-consul, qui ne remarque rien, dirait-on, remarque cette chose-là : il murmure une excuse et ralentit.

C'est elle qui parle la première.

On le sait bien, nous, elle parle de la chaleur d'abord. Elle a une façon comme confidentielle de parler du climat de Calcutta. Mais à lui parlera-t-elle de la mousson d'été, de cette île des Bouches du Gange où jamais il n'ira ? On ne saura pas.

— Si vous saviez, vous ne savez pas encore, mais vous verrez dans une quinzaine de jours, on ne dort plus, on attend les orages. L'humidité est telle que les pianos se désaccordent en une nuit... Je fais du piano, oui, j'en ai toujours fait... Vous en faites peut-être ?

Ce que dit le vice-consul de France est mal entendu par Anne-Marie Stretter : un bafouillage duquel il ressort qu'il a dû faire de la musique quand il était enfant, mais que depuis...

Il se tait. Elle lui parle. Il se tait.

Il se tait complètement après avoir dit qu'il faisait de la musique étant enfant et après avoir ajouté de façon plus intelligible que ses études de piano ont été interrompues lorsqu'il a été mis dans une école en province. Elle ne demande pas quelle école, quelle province, ni pourquoi.

On dit : Préférerait-elle qu'il parle ?

On parle, c'est ainsi, on parle.

Parfois, certains soirs elle le fait elle aussi, elle parle. Avec qui ? de quoi ?

Il est grand, vous avez vu ? elle lui arrive à l'oreille. Il porte le smoking avec aisance. Aspect trompeur de la silhouette et du visage aux traits réguliers. Honneur du nom... abstinence terrifiante de l'homme de Lahore, de Lahore martyr, lépreux, dans quoi il a tué, sur quoi il a adjuré la mort de fondre.

Elle dit la seconde phrase.

— Nous étions à Pékin la dernière fois. C'était juste avant le grand bouleversement. On vous dira... comme on nous le disait, que Calcutta c'est très dur, que, par exemple, cette chaleur extraordinaire on ne s'y habitue jamais, n'écoutez pas, rien... À Pékin c'était pareil, tout le monde

parlait... on n'entendait que des avis, tout ce qu'on disait était, comment vous dire, le mot le plus juste pour dire ça...

Elle ne cherche pas le mot.

— Le mot pour le dire... ?

— C'est-à-dire que le premier mot qui paraîtrait convenable, ici aussi, empêcherait les autres de vous venir, alors...

Il dit :

— Vous étiez à Pékin aussi.

— Oui, j'étais là.

— Je crois avoir compris, ne cherchez pas.

— D'en parler très vite, à tout prix, d'y penser à tout prix, très vite pour que ce soit fait empêchait de dire autre chose de tout à fait différent, de beaucoup plus éloigné qui aurait pu être dit aussi, pourquoi pas, n'est-ce pas ?

— Je peux me tromper, ajoute-t-elle.

Il parle à son tour.

La voix du vice-consul, quand il parle à Anne-Marie Stretter pour la première fois, est distinguée, mais bizarrement privée de timbre, un rien trop aiguë comme s'il se retenait de hurler.

— On m'a dit que des gens ici avaient parfois très peur de la lèpre, la femme d'un secrétaire au consulat d'Espagne...

— Ah oui, je vois. Elle en avait très peur en effet. — Elle reprend. — Que vous a-t-on dit sur cette femme ?

— Que sa peur était absurde mais qu'on a dû la renvoyer en Espagne.

— Ce n'était pas tout à fait sûr qu'elle n'avait rien.

— Elle n'avait rien.

Elle s'écarte et cette fois-ci le dévisage, il ne l'a pas crue, s'étonne-t-elle ? Avait-on remarqué la transparence des yeux vert d'eau ? mais le sourire oui, déjà, sans doute, lorsqu'elle est seule et ne sait pas qu'on la voit, sans doute. Pas les yeux puisqu'il tremble, lui, il n'avait pas vu les yeux ?

— Elle n'avait rien en effet.

Il ne répond pas. C'est elle qui demande :

— Pourquoi m'en parlez-vous ?

On dit : Regardez comme elle a l'air dur parfois, parfois on dirait que sa beauté change... Y a-t-il de la férocité dans son regard ? ou au contraire — de la douceur ?

— Pourquoi me parlez-vous de la lèpre ?

— Parce que j'ai l'impression que si j'essayais de vous dire ce que j'aimerais arriver à vous dire, tout s'en irait en poussière... — il tremble —, les mots pour vous dire, à vous, les mots... de moi... pour vous dire à vous, ils n'existent pas. Je me tromperais, j'emploierais ceux... pour dire autre chose... une chose arrivée à un autre...

— Sur vous ou sur Lahore ?

Elle ne fait pas comme l'autre femme, elle n'écarte pas la tête pour voir le visage. Elle ne demande pas, ne reprend pas, n'invite pas à continuer.

— Sur Lahore.

Ceux qui le regardent aperçoivent dans son regard une sorte de joie très intense. Le feu qui a brûlé là-bas, à Lahore, on y pense, on est un peu effrayé sans que l'on sache très bien pourquoi, car il ne veut aucun mal à M^m Stretter, c'est sûr.

— Vous croyez que vous devez...

— Oui. Je voudrais être entendu de vous, de vous, ce soir.

Elle l'a regardé si rapidement qu'il ne doit pas avoir revu ses yeux mais seulement son regard qui se retire. Il parle tout bas.

On dit : Il parle tout bas, regardez-le comme s'il... Il a l'air véritablement bouleversé, vous ne trouvez pas ?

— Ensuite, c'est cela que je voudrais essayer de vous dire, après, on sait que c'est soi qui était à Lahore dans l'impossibilité d'y être. C'est moi qui... celui qui vous parle en ce moment... c'est lui. Je voulais que vous entendiez le vice-consul de Lahore, je suis celui-là.

— Que dit-il ?

— Qu'il ne peut rien dire sur Lahore, rien, et que vous devez le comprendre.

— Ce n'était pas la peine, peut-être ?

— Oh ! si. Je peux dire aussi si vous voulez bien : Lahore, c'était encore une forme de l'espoir. Vous comprenez, n'est-ce pas ?

— Je crois. Mais je pensais qu'il y avait autre chose... qu'on pouvait, sans aller jusqu'où vous, vous êtes allé... autre chose qui pouvait se faire.

— Peut-être. J'ignore quoi. Mais essayez quand même, je vous en supplie, d'apercevoir Lahore.

On dit : Mais que se passe-t-il entre eux ? Il lui ferait confiance des circonstances ? Pourquoi pas ? C'est la femme la meilleure de Calcutta...

— C'est très difficile de l'apercevoir tout à fait — elle sourit —, je suis une femme... Ce que je vois seulement c'est une possibilité dans le sommeil...

— Essayez dans la lumière. Il est huit heures du matin, les jardins de Shalimar sont déserts. Je ne sais pas que vous existez vous aussi.

— Je vois un peu, un peu seulement.

Ils se taisent. On remarque dans leurs yeux à tous deux une expression commune, une même attention peut-être ?

— Aidez-vous de l'idée qu'on est un clown qui se réveille.

Elle s'écarte de nouveau un peu de lui mais elle ne regarde pas, elle cherche.

— C'est-à-dire, dit-elle, je ne pense rien.

— C'est ça.

Charles Rossett pense qu'ils parlent de Bombay, de sa nomination, pas d'autre chose, elle ne veut pas, c'est pourquoi elle parle tant, coûte que coûte, ça l'épuise, ça se voit.

— Je voudrais que vous disiez que vous apercevez le côté inévitable de Lahore. Répondez-moi.

Elle ne répond pas.

— Il est très important que vous l'aperceviez, même un très court instant.

Elle a un petit recul, un sursaut. Elle croit devoir sourire. Il ne sourit pas. Elle tremble elle aussi maintenant.

— Je ne sais pas dire... Il y a sur votre dossier le mot impossible. Est-ce le mot cette fois ?

Il se tait. Elle demande encore :

— Est-ce le mot ? Répondez-moi...

— Je ne sais pas moi-même, je cherche avec vous.

— Peut-être y a-t-il un autre mot ?

— Ce n'est plus la question.

— J'aperçois le côté inévitable de Lahore, dit-elle. Je l'apercevais déjà hier mais je ne le savais pas.

C'est tout. Ils se taisent longtemps. Puis il demande avec une très grande hésitation :

— Vous croyez qu'il y a quelque chose que nous pouvons faire pour moi tous les deux ?

Alors elle est très sûre.

— Non, il n'y a rien. Vous n'avez besoin de rien.

— Je vous crois.

La danse se termine.

Il est une heure du matin. Elle danse avec Charles Rossett.

— Qui est-il ?

— Oh ! un homme mort...

Mort. Gonflement des lèvres au passage du mot, lèvres humides et pâlies à la fin de la nuit. A-t-elle condamné ? Il ne sait pas. Il dit :

— Vous lui avez parlé, ça a dû lui faire du bien. Moi, c'est terrible, je ne peux pas le supporter du tout...

— Ce n'est pas la peine d'essayer, je crois.

Du buffet, il les regarde. Il est seul.

— Ce ne servirait à rien que nous en parlions, reprend-elle, c'est très difficile, c'est impossible aussi... Je crois qu'il faut que vous pensiez à une chose c'est que, parfois... une catastrophe peut éclater en un lieu très lointain de celui où elle aurait dû se produire... vous savez, ces explosions dans la terre qui font monter la mer à des centaines de kilomètres de l'endroit où elles se sont produites...

— Il est la catastrophe ?

— Oui. C'est une image classique sans doute mais sûre. Il n'est pas nécessaire de chercher davantage.

Les yeux sont fuyants.

— C'est mieux de penser cela, ajoute-t-elle.

Elle ne ment pas, pense Charles Rossett, non, elle, je désire qu'elle ne mente pas.

Le visage du vice-consul est redevenu calme. Regardez-le, est-ce... est-il désespéré ? Elle dit non. Elle ne ment pas, elle ne mentira pas.

M^m* Stretter dit la vérité.

Le vice-consul boit du champagne. Personne ne va vers lui, ce n'est pas la peine de lui parler, il n'écoute personne, on le sait, sauf elle, l'ambassadrice.

Charles Rossett ne quitte pas Anne-Marie Stretter même après la danse. Elle dit : Vous verrez, tout se vaut ici, avec un peu de temps, par exemple, on peut faire de la musique, la seule chose difficile serait d'avoir des conversations avec les gens et, voyez, nous parlons...

Le vice-consul s'est rapproché et a certainement entendu.

Elle rit. Le vice-consul a ri aussi, seul. On dit : Regardez maintenant, il bouge, il va d'un groupe à l'autre, il écoute, mais on dirait qu'il n'a pas envie de se mêler à la conversation.

Mousson. Hygiène pendant la mousson. Il faut boire du thé vert brûlant pour couper la soif. Le vice-consul attend-il une nouvelle fois qu'elle soit libre ? On ne l'entend pas arriver vers vous. Dans un groupe on rit très fort. Quelqu'un raconte une histoire de réveillon. A-t-on remarqué, les amis qu'on se fait aux Indes on les oublie aussitôt revenu en France ?

Ils sont au bar. L'ambassadeur est avec eux. Ils se parlent. Ils rient. Le vice-consul de France n'est pas très loin d'eux. Certains croient qu'il attend un signe de leur part : Joignez-vous à nous, et qu'eux ne le souhaitent pas, on pense que c'est dur. Trop dur. Certains autres croient qu'il pourrait, s'il le voulait, les rejoindre, mais qu'il ne le désire pas et que cette distance entre un homme et un autre homme, c'est lui, le vice-consul de Lahore, qui veut la garder telle qu'elle a été ce soir, ici, irréductible. On dit : Il boit trop, s'il continue... comment est-il lorsqu'il est ivre ?

La femme du consul d'Espagne vient vers lui une dernière fois. Elle lui dit gentiment : Vous avez l'air d'être un peu désespéré. Il ne lui répond pas. Il l'invite à danser.

— La lèpre, je la désire au lieu d'en avoir peur, lui dit-il, je vous ai menti tout à l'heure.

Le ton est gai, un peu moqueur, moqueur ? Les yeux sont grands ouverts, bordés de cils droits qui les cachaient un moment avant. Les yeux rient.

— Pourquoi dites-vous ça ?

— Je pourrais expliquer pourquoi longuement, mais seulement à toute une assemblée, à une seule personne je ne pourrais pas le faire.

— Ah, mais pourquoi ?

— Ça n'aurait pas de sens.

— Ah, mais que c'est triste ce que vous dites, pourquoi ? Ne buvez plus.

Il ne répond pas.

— Il n'a pas, dit Anne-Marie Stretter à Charles Rossett, la voix qu'on lui prêterait à le voir. À voir les gens on leur prête des voix qu'ils n'ont pas toujours, c'est son cas.

— Une voix ingrate comme greffée...

— La voix d'un autre ?

— Oui, mais de qui ?

Le vice-consul les croise. Il est pâle. Il a trébuché sur un fauteuil. Il ne les a pas vus.

Il est vers deux heures et demie du matin.

— De quoi vous a-t-il parlé en dansant ? demande Charles Rossett.

Elle dit :

— De quoi ? De la lèpre. Il en a peur.

— C'est vrai ce que vous dites sur sa voix... mais le regard aussi... c'est comme s'il avait le regard d'un autre, je n'y avais pas pensé.

— De qui ?

— Ah ça...

Elle réfléchit.

— Peut-être qu'il n'a pas de regard.

— Du tout ?

— À peine, en passant, quelquefois, il en aurait un.

Leurs regards se croisent. À la fin de la nuit, pense Charles Rossett, l'invitation aux Iles.

Elle danse avec un autre. Il ne danse avec personne d'autre, il n'y pense pas.

On dit :

— Le dossier n'explique rien, il paraît, rien.

— Il vient de toute façon trop tard pour expliquer tout, y compris, et surtout, ce qu'il y a dedans.

— C'est curieux, vous ne trouvez pas ? On ne le plaint pas.

— C'est vrai.

— Il y a des hommes qui vous forcent à penser à qui était leur mère quand même.

— Mais non, mais non. L'absence de mère rend libre et fort aussi bien. Tenez, je suis sûr qu'il est orphelin...

— Je suis sûre que s'il n'était pas orphelin, il aurait inventé qu'il l'était.

— Il y a une chose que je n'ose pas vous dire, dit Charles Rossett...

— À son propos ? demande Anne-Marie Stretter.

— Oui.

— C'est inutile, dit-elle, ne dites rien, n'y pensez plus.

Le vice-consul de France à Lahore est de nouveau seul. Il a quitté sa place favorite, près de la porte d'entrée, et se tient près du bar. La femme du vice-consul d'Espagne n'est plus à côté de lui. Il y a maintenant près d'une heure qu'elle est partie dans l'autre salon. Sitôt la danse terminée, elle est partie et elle n'est pas revenue. On l'entend rire. Elle est ivre.

Rejoindre le vice-consul, pense Charles Rossett. Il va le faire. Il va le faire quand l'ambassadeur l'en empêche. Charles Rossett semble comprendre que l'ambassadeur attend déjà depuis un moment de lui dire quelque chose. Il lui prend le bras, l'entraîne vers le buffet, à deux mètres du vice-consul de Lahore qui boit trop.

Il est plus de trois heures du matin. Déjà, des gens sont partis.

On pense : Le vice-consul ne part pas. Cet homme est tout à fait seul. Dans la vie l'est-il toujours autant ? Toujours ? À sa place, d'autres ne chercheraient-ils pas, par exemple, vers l'idée de Dieu ? Qu'a-t-il trouvé aux Indes qui le déchaîne ? Ne savait-il pas avant de venir ? Lui fallait-il voir pour savoir ?

L'ambassadeur parle bas :

— Dites-moi... ma femme a dû vous dire que nous aimerions bien vous avoir un soir à la maison — il sourit ; voyez-vous, quelquefois, il y a certaines gens qu'on aimerait connaître mieux que d'autres... les lois qui régissent une société normale, ici, n'ont pas cours, mais il faut quelquefois sortir de cette convention. Si ma femme ne vous a encore rien dit, c'est qu'elle trouve préférable que je vous en parle d'abord. Vous voulez bien ?

On pense : S'il avait en lui une disposition à voir Lahore comme il l'a vue, le savait-il avant ? Serait-il venu, le sachant ?

L'ambassadeur voit la petite surprise désagréable que son invitation vient de produire chez Charles Rossett. Si M. l'ambassadeur est un mari complaisant, comme on le dit à Calcutta, il sait que je suis en train de le penser, pourquoi l'affiche-t-il ? On peut ne pas sauter sur l'invitation, ne pas répondre que c'est un bonheur, que c'est un honneur, mais on ne peut pas refuser à l'ambassadeur d'aller aux Iles en compagnie de sa femme, de lui faire passer le temps, le soir, ici, à Calcutta.

Certains disent que la conduite de M. Stretter avec certains nouveaux venus est habile, qu'il indique ainsi les limites permises plus tard, on ne sait

jamais.

— Je serai heureux de venir.

Anne-Marie Stretter doit bien se douter de ce qu'ils se disent. Elle vient. Charles Rossett est tout de même un peu troublé : c'est trop — à peine un peu trop rapide — comme une liquidation de l'avenir. Il se souvient de quelque chose qu'on lui a dit au Cercle, que l'ambassadeur a essayé d'écrire des romans, autrefois, on dit : Sur le conseil de sa femme, il a abandonné, c'est cela. On lui trouve un air résigné mais heureux. Les chances qu'il aurait désiré avoir, il ne les a pas eues, il a eu les autres, celles qu'il ne désirait pas, qu'il n'attendait plus, cette femme si jeune qui, dit-on, ne l'aimait pas mais qui l'a suivi.

Unis. Ils vivent ensemble dans les capitales du monde asiatique —, depuis dix-sept ans. Maintenant la fin de leur vie commence. Ils n'étaient plus si jeunes déjà lorsqu'un jour — on l'entend — elle lui a dit : Il ne faut pas écrire, restons ici, de ce côté-ci, en Chine, aux Indes, de la poésie personne ne sait, il y a dix poètes sur des milliards d'hommes chaque siècle... Ne faisons rien, restons là... rien... Elle vient et boit du champagne. Puis elle va vers quelqu'un qui vient d'arriver.

— Je vous ai vu, dit l'ambassadeur, vous avez parlé au vice-consul de Lahore. Je vous remercie.

On dit : Tiens, le voilà, voilà Michael Richard... vous ne savez pas ?

Michael Richard a dans les trente ans. Son élégance dès qu'il entre attire l'attention. Il cherche des yeux Anne-Marie Stretter, la trouve, lui sourit

On dit : Vous ne savez pas que depuis deux ans... tout Calcutta est au courant.

Près de Charles Rossett la voix sifflante : il vient de l'autre bout du buffet, un verre de champagne à la main.

— Vous avez l'air bien absorbé.

On dit : Il reste encore, le vice-consul, regardez comme il reste tard.

On pense : Il lui fallait voir Lahore pour être sûr de Lahore ? Ah ! il tenait à cette ville un langage cruel.

Ne rien lui dire, pense Charles Rossett, rester sur ses gardes. Il n'a sans doute pas encore vu Michael Richard, d'ailleurs, quelle importance ? Que voit-il ? Elle, on dirait, elle seulement.

— J'ai envie de champagne, dit Charles Rossett, depuis que je suis ici, je bois trop...

On pense à lui en termes d'interrogatoire : Cette bicyclette de femme, celle de M^{me} Stretter, comment se présente-t-elle à vos yeux ?

On entend la réponse : Je n'ai rien à dire sur les raisons...

On songe : Et quand il a été confirmé dans ce qu'il croyait qu'était Lahore avant de la voir il a appelé la mort sur Lahore.

Une femme : Le prêtre dit que Dieu fournit l'explication si on le prie. Quelqu'un se moque.

— Vous verrez, dit le vice-consul à Charles Rossett, ici, l'ivresse est toujours pareille.

Ils boivent. Anne-Marie Stretter se trouve dans le salon à côté avec George Crown, Michael Richard et un jeune Anglais qui est arrivé avec lui. Charles Rossett saura où elle se trouve jusqu'à la fin de la nuit.

— M^{me} Stretter donne envie de vivre, vous ne trouvez pas ? demande le vice-consul. — Charles Rossett ne bronche pas, ne répond pas. — Vous serez reçu et sauvé du crime, inutile de nier, ajoute le vice-consul, j'ai tout entendu.

Il rit.

Ne pas marquer le coup, pense Charles Rossett. Le ton du vice-consul est celui de la gaieté. Il ajoute en riant :

— Quelle injustice.

— Vous serez reçu aussi, dit Charles Rossett, chacun son tour, ça s'est trouvé comme ça.

Faire le mort.

— Je ne le serai pas. — Il continue à rire. — Lahore fait peur. Je parle faux, vous entendez ma voix ? Remarquez, je ne déplore rien. Tout est parfait.

On songe : Il appelait seulement la mort sur Lahore mais aucune autre malédiction d'aucune sorte qui eût témoigné que Lahore, à ses yeux, eût pu être créée donc défaite par quelque autre puissance que la mort. Et parfois, la mort lui paraissait sans doute trop, une croyance abjecte, une erreur

encore, alors il appelait sur Lahore le feu, la mer, des calamités matérielles, logiques, d'un monde exploré.

— Mais pourquoi parlez-vous de cette façon ? demande Charles Rossett.

— Laquelle ? demande le vice-consul.

— Excusez-moi... on parlait de vous tout à l'heure en dansant... si vous voulez savoir... Il paraît que vous avez peur de la lèpre ? Il ne faut pas, vous savez bien que la lèpre n'atteint que les populations qui souffrent d'une mono-alimentation... Mais qu'est-ce qui vous prend ?

Le vice-consul pousse une basse exclamation de colère, il pâlit, il jette son verre qui se brise. Il y a un silence. Il rugit tout bas :

— Je savais qu'on ferait un sort à une chose que je n'ai pas dite, comme c'est terrible...

— Mais vous êtes fou... ça n'est pas déshonorant d'avoir peur de la lèpre...

— C'est un mensonge. Qui a parlé de ça ?

— M^{me} Stretter.

Brutalement la colère du vice-consul le quitte, et une pensée lui vient qui l'inonde comme ferait le bonheur.

Les gens ne comprennent pas.

Anne-Marie Stretter est arrivée dans la salle octogonale et distribue aux dames les roses arrivées dans l'après-midi du Népal. On se récrie qu'elle devrait les garder pour elle. Elle dit qu'elle en a trop, elle dit que demain les salons seront vides et que les roses... non, qu'elle n'aime pas beaucoup les fleurs... Elle fait vite, un peu trop vite, comme pour se débarrasser d'une petite corvée. Une dizaine de femmes l'entourent.

Le vice-consul a un regard difficile à supporter. On dirait qu'il attend de la douceur et peut-être de l'amour. Qu'ils viennent. De l'enchevêtrement, de la confusion de toutes les douleurs, pense Charles Rossett, on dirait qu'il réclame sa part tout à coup. La femme du consul d'Espagne arrive, une rose à la main.

— Quand M^m* Stretter distribue ses roses, c'est qu'elle a assez de nous, c'est un signal. Mais on est libre de faire comme si on ne comprenait pas.

Le vice-consul ne dit rien.

L'orchestre a repris, mais il y a un remue-ménage, on part, c'est vrai. La femme du consul a visiblement trop bu.

— Vous qui avez un mauvais moral, dit-elle à Jean-Marc de H., je vais vous dire une chose qui va vous amuser : tout le monde ne part pas, il y en a qui restent, oui, je peux bien vous le dire, tout le monde le sait, et puis comme je suis un peu ivre... ça finit parfois très drôlement ces réceptions... Écoutez : après, ils vont... M^{me} Stretter va quelquefois dans un bordel de Calcutta... le *Blue Moon*... avec des Anglais... ceux-là, les trois qui sont là... ils se soûlent à mort... je n'invente rien... demandez autour de vous...

Elle éclate de rire, elle ne s'aperçoit pas qu'eux ne rient pas, s'en va. Le vice-consul de France a les yeux baissés. Il a posé son verre de champagne sur la table. Il n'a pas l'air d'avoir entendu.

— Vous y croyez ? demande Charles Rossett.

Dans un coin désolé du salon octogonal, il n'y a plus de fleurs, Anne-Marie Stretter auprès de son mari tend la main en souriant.

— Je ne pense pas que cette femme ait inventé ça, continue Charles Rossett.

Le vice-consul de Lahore ne répond toujours pas. Il a l'air de découvrir qu'il est tard. Il n'y a presque plus personne dans le salon à côté. Ici trois couples dansent encore. On circule de plus en plus facilement. Des lumières ont été éteintes. Des plateaux ont été enlevés.

Le vice-consul quitte Charles Rossett.

Il se dirige vers Anne-Marie Stretter. Que va-t-il faire ?

On part toujours, de tous les côtés on part. Elle est dans le même coin du salon octogonal, dit quelque chose à son mari, serre des mains.

Dans l'autre salon il semblerait qu'il reste un peu de monde, trop encore, qu'elle s'en inquiète un peu, elle regarde par là.

Le vice-consul ne voit rien semble-t-il, il ne voit pas qu'elle est occupée, qu'elle se doit de rester là pour dire bonsoir, il est devant elle — cela jette un froid, les gens s'arrêtent —, il ne voit rien, il s'incline, elle ne comprend pas, il reste ainsi, incliné, les invités le considèrent, narquois, effrayés. Il relève la tête, la regarde, ne voit rien, qu'elle, elle seule, ne voit pas

l'expression navrée de l'ambassadeur. Elle fait la grimace, elle sourit, elle dit :

— Si j'accepte je n'en finirai plus, et je n'ai plus envie de danser...

Il dit :

— J'insiste.

Elle s'excuse autour d'elle, le suit. Ils dansent.

— On vous a demandé ce que je vous avais dit. Vous avez dit que nous avions parlé de la lèpre. Vous avez menti pour moi. Vous n'y pouvez plus rien, c'est fait.

Les mains de l'homme sont brûlantes. Pour la première fois sa voix est belle.

— Vous n'avez rien répété ?

— Rien.

Elle regarde vers Charles Rossett. Ses yeux sont très tristes. Charles Rossett s'y trompe. Le vice-consul de Lahore doit dire à M^{me} Stretter qu'elle n'aurait pas dû répéter ce qu'il lui a dit sur la lèpre, et elle, cela l'ennuie.

— J'ai menti pour vous dans le bonheur, dit-elle.

Un des trois Anglais est venu vers Charles Rossett — tout est parfaitement orchestré —, il est jeune, c'est celui qui est arrivé en même temps que Michael Richard. Il l'a déjà vu aller vers les tennis. Il a l'air d'ignorer ce qui se passe, l'attitude présente du vice-consul de Lahore.

— Je m'appelle Peter Morgan. Restez, vous voulez bien ?

— Je ne sais pas encore.

Le vice-consul vient de dire quelque chose à Anne-Marie Stretter, une chose qui la fait reculer. Il l'attire vers lui. Elle se dégage. Jusqu'où ira-t-il ? L'ambassadeur aussi le surveille. Il ne recommence plus. Mais elle veut fuir, on dirait. Elle est désespérée, et peut-être a-t-elle peur ?

— Je sais qui vous êtes, dit-elle. Nous n'avons pas besoin de nous connaître davantage. Ne vous trompez pas.

— Je ne me trompe pas.

— Je prends la vie légèrement — sa main essaye de se retirer —, c'est ce que je fais, tout le monde a raison, pour moi, tout le monde a complètement, profondément raison.

— N'essayez pas de vous reprendre, ça ne sert plus à rien.

C'est elle qui recommence à parler.

— C'est vrai.

— Vous êtes avec moi.

— Oui.

— En ce moment — il implore —, soyez avec moi. Qu'avez-vous dit ?

— N'importe quoi.

— Nous allons nous quitter.

— Je suis avec vous.

— Oui.

— Je suis avec vous ici complètement comme avec personne d'autre, ici ce soir, aux Indes.

On dit : Elle a un sourire poli. Lui paraît très calme.

— Je vais faire comme s'il était possible de rester avec vous ce soir ici, dit le vice-consul de Lahore.

— Vous n'avez aucune chance.

— Aucune ?

— Aucune. Vous pouvez quand même faire comme si vous en aviez une.

— Que vont-ils faire ?

— Vous chasser.

— Je vais faire comme s'il était possible que vous me reteniez.

— Oui. Pourquoi faisons-nous ça ?

— Pour que quelque chose ait eu lieu.

— Entre vous et moi ?

— Oui, entre nous.

— Dans la rue, criez fort.

— Oui.

— Je dirai que ce n'est pas vous. Non, je ne dirai rien.

— Que va-t-il se passer ?

— Pendant une demi-heure ils seront mal à l'aise. Puis ils parleront des Indes.

— Ensuite ?

— Je jouerai du piano.

La danse se termine. Elle s'écarte et demande avec froideur :

— Qu'allez-vous devenir ?

— Vous le savez ?

— Vous serez nommé loin de Calcutta.

— C'est ce que vous désirez ?

— Oui.

Ils se séparent.

Anne-Marie Stretter passe devant le buffet sans s'arrêter, elle se dirige vers l'autre salon. Elle vient d'y entrer lorsque le vice-consul de Lahore pousse son premier cri. Quelques-uns comprennent : Gardez-moi !

On dit : Il est ivre mort.

Le vice-consul va vers Peter Morgan et Charles Rossett.

— Je reste ce soir ici, avec vous ! crie-t-il.

Ils font les morts.

L'ambassadeur prend congé. Dans le salon octogonal trois hommes soûls dorment dans des fauteuils. On sert à boire une dernière fois. Mais déjà les tables sont à moitié vides.

— Vous devriez rentrer, dit Charles Rossett.

Peter Morgan attrape des sandwiches dans les plateaux qu'on enlève, demande qu'on en laisse, dit qu'il a faim.

— Vous devriez rentrer, dit également Peter Morgan.

Le vice-consul de Lahore traverse, croit-on, une crise d'arrogance.

— Pourquoi ?

Ils ne le regardent pas, ils ne lui répondent pas. Alors il crie encore :

— Je veux rester avec vous, laissez-moi rester avec vous une fois.

Il les toise. On dira plus tard : Il nous toisait. On dira : Il y avait de l'écume collée à la commissure de ses lèvres. Nous n'étions plus que

quelques-uns, on ne voyait que lui, il y avait un profond silence quand il a crié. C'est la colère, partout où il est allé il a dû se signaler par des colères subites, des frénésies comme celles-là... On pense : Cet homme, c'est la colère et la voici, nous la voyons.

Charles Rossett n'oubliera jamais : le lieu se vide, s'agrandit. Des lumières ont été éteintes. On enlève les plateaux. On a peur. L'heure du vice-consul est arrivée. Il crie.

— Soyez calme, dit Charles Rossett, je vous en supplie.

— Je reste ! hurle le vice-consul.

Charles Rossett le prend par le revers de son smoking.

— Vous êtes impossible, décidément.

Le vice-consul supplie.

— Une fois. Un soir. Une seule fois, gardez-moi auprès de vous.

— Ce n'est pas possible, dit Peter Morgan, excusez-nous, le personnage que vous êtes ne nous intéresse que lorsque vous êtes absent.

Le vice-consul se met à sangloter sans un mot.

On entend : Quel malheur, mon Dieu.

Et puis c'est le silence une deuxième fois. Anne-Marie Stretter paraît à la porte du salon. Derrière elle il y a Michael Richard. Le vice-consul tremble de tous ses membres, il va vers elle en courant. Elle ne bouge pas. Le jeune Peter Morgan rattrape le vice-consul qui ne sanglote plus et le mène vers la porte du salon octogonal. Le vice-consul se laisse faire. On dirait qu'il attendait cela. On voit Peter Morgan qui lui fait traverser le parc, on voit les sentinelles ouvrir les portes, le vice-consul qui passe, les portes qui se referment. On entend encore des cris. Et ces cris cessent. Alors Anne-Marie Stretter dit à Charles Rossett : Venez avec nous maintenant. Charles Rossett cloué sur place la regarde. On entend : Ne riait-il pas tout en pleurant ?

Charles Rossett suit Anne-Marie Stretter.

Une personne se souvient : dans les jardins, il sifflote *Indiana's Song*. La dernière personne se souvient d'*Indiana's Song*. C'était tout ce qu'il savait des Indes, avant, *Indiana's Song*.

Une personne songe : Il a vu quoi à Lahore qu'il n'aurait pas vu ailleurs déjà ? Le nombre ? la poussière sur la lèvre ? les jardins de Shalimar ? Avant Lahore il attendait de voir la propension de Lahore à durer pour durer à son tour dans l'idée de détruire Lahore ? C'est sûr. Car, autrement, il aurait pu mourir, lui, en connaissant Lahore.

Sous le lampadaire, grattant sa tête chauve, elle, maigreur de Calcutta pendant cette nuit grasse, elle est assise entre les fous, elle est là, la tête vide, le cœur mort, elle attend toujours la nourriture. Elle parle, raconte quelque chose que personne ne comprendrait.

La musique cesse derrière la façade éclairée.

Il y a un remue-ménage derrière la porte de la cuisine. Voici la distribution.

Beaucoup de nourriture jetée ce soir derrière les cuisines de l'ambassade de France. Son sac troué sur le dos, elle mange à une vitesse fantastique, elle évite les claques des fous, les coups ; la bouche pleine, elle rit à en perdre la respiration.

Elle a mangé.

Elle contourne les parcs, elle chante, elle va vers le Gange.

— Venez avec nous maintenant, dit Anne-Marie Stretter.

Peter Morgan revient. Le vice-consul doit être encore derrière les grilles du parc. On l'entend crier.

Le pick-up tourne, très bas, de la musique de danse, personne n'écoute. Ils sont cinq dans le salon. Charles Rossett se tient un peu à l'écart, près de la porte, il est debout, il écoute les vociférations du vice-consul, il le voit s'accrochant aux grilles — smoking et nœud noir —, les vociférations cessent ; titubant il commence à marcher le long du Gange entre les lépreux. Les visages présents, celui d'Anne-Marie Stretter aussi, sont tendus. Ils écoutent. Elle écoute.

George Crawn — ses yeux sont sans cils, dirait-on, perçants au fond des orbites —, on le dirait cruel à voir ses yeux — sauf quand il la regarde. Il est près d'elle. Depuis combien de temps se connaissent-ils ? Au moins depuis Pékin. Il se tourne vers Charles Rossett :

— Quelquefois nous allons au *Blue Moon* boire une bouteille de champagne, vous voulez bien venir ?

— Comme vous voudrez.

— Oh ! je ne sais pas si j'ai bien envie d'aller au *Blue Moon* ce soir, dit-elle.

Charles Rossett fait un effort mais n'arrive pas à chasser l'image du vice-consul qui marche le long du Gange, qui tombe sur les lépreux endormis, se relève en hurlant, sort de sa poche quelque chose d'effrayant... fuit, fuit.

— Écoutez... dit Charles Rossett.

— Non, il ne crie plus.

Us écoutent, ce ne sont pas des cris, c'est un chant de femme, ça vient du boulevard. À bien écouter on doit crier aussi mais beaucoup plus loin, bien au-delà du boulevard où devrait se trouver encore le vice-consul. À bien écouter tout crie doucement mais loin, de l'autre côté du Gange.

— Ne vous en faites pas, il sera rentré maintenant.

— Nous ne nous connaissons pas, dit Michael Richard.

D'où vient-il ? Il n'habite pas à Calcutta. Il y vient pour la voir, rester auprès d'elle. C'est près d'elle qu'il désire être. Il est un peu moins jeune qu'il n'aurait cru, déjà trente-cinq ans. Charles Rossett se souvient maintenant qu'il l'a vu aussi au Cercle un soir — il doit être là depuis une semaine. Quelque chose les lie, se dit Charles Rossett, de stable, de définitif, mais ce n'est plus, dirait-on, un amour dans son devenir. Oui, il se souvient de son entrée — c'était bien avant les sanglots du vice-consul, des yeux sombres sous les cheveux noirs. On pense qu'il n'est pas impossible qu'un soir, ils soient retrouvés morts ensemble dans un hôtel de Chandernagor, après le *Blue Moon*, une nuit. Ce serait pendant la mousson d'été. On dirait : pour rien, par indifférence à la vie. Charles Rossett est sur le point de s'asseoir. Personne ne l'invite à le faire. Elle l'observe discrètement. Il peut encore refuser la douceur des Iles, les promenades le soir vers Chandernagor, tant de compréhension. Dans ce fauteuil l'autre homme ne prendra jamais place. Charles Rossett se trouve pour la première fois au cœur du saint synode de la blanche Calcutta. Il a encore le choix, partir ou s'asseoir. Elle l'observe sans aucun doute, il en est sûr. Il tombe dans le fauteuil.

Quelle fatigue, en effet, bienheureuse. Elle baisse les yeux, regarde par terre, elle n'a sans doute pas douté qu'il resterait là ce soir. C'est fait.

Peter Morgan revient.

— Une nuit de sommeil et il ira bien, dit Peter Morgan. Je lui ai dit que tu ne lui en voudrais pas, Anne-Marie, de ne pas s'en faire. Il était tout à fait ivre. Tu sais, il a entendu dire que tu allais au *Blue Moon*, il en parlait, c'est pour ça qu'il s'est cru tout permis. Une femme qui va au *Blue Moon*, tu penses...

Charles Rossett dit qu'en effet une invitée leur a parlé du *Blue Moon*.

— Qu'en disait-il ? demande Anne-Marie Stretter à Peter Morgan.

— Il riait, il parlait de l'ambassadrice de France dans la salle des glaces du *Blue Moon*. Il a parlé d'une autre femme, je ne sais plus.

— Tu vois, dit George Crawn, je te le disais qu'on le savait dans Calcutta... tu t'en fiches ? Bon. — Il ajoute : — C'est drôle, cet homme vous force à penser à lui. — Il s'adresse à Charles Rossett. — Vous avez parlé ensemble, j'ai vu. Des Indes ?

— Oui. À moins que ce soit sa... façon qui porte à le croire, il me semble qu'il se moquait...

Michael Richard est intrigué.

— J'aurais voulu aller vers lui. Anne-Marie m'a empêché, je le regrette, oh ! comme je le regrette.

— Tu n'aurais pas pu le supporter, dit Anne-Marie Stretter.

— Et toi ?

Elle hausse légèrement les épaules, sourit.

— Oh ! moi... non plus... ce n'était pas la peine que tout le monde s'en mêle.

— De quoi as-tu parlé avec lui ?

— De la lèpre, dit Anne-Marie Stretter.

— Seulement de la lèpre... tiens.

— Oui.

— Vous êtes inquiet, dit Michael Richard à Charles Rossett.

— C'est très dur ce qui lui est arrivé ce soir.

— Quoi au juste ? Je m'excuse, je n'étais pas là...

— D'être définitivement exclu de... d'ici... ça paraissait une idée fixe... Je pense — il s'adresse à Anne-Marie Stretter — que depuis longtemps il

voulait vous connaître... le matin il va vers les tennis, sans autre raison il me semble...

Ils la regardent, attendant, mais elle n'a pas l'air d'être intéressée.

— Comment voulez-vous qu'Anne-Marie... ? dit Peter Morgan.

— Bien sûr.

— Que va-t-il chercher vers les tennis ? demande Peter Morgan.

— Je ne sais pas, dit-elle.

Sa voix est très douce, la pointe d'une aiguille qui ne fait pas mal : Elle voit que Charles Rossett ne la lâche pas des yeux.

— Il va au hasard, dit-elle, il cherche au hasard.

— Assez avec ce type, dit Peter Morgan.

Vingt-quatre ans. C'est la première fois qu'il vient aux Indes. George Crawn est son meilleur interlocuteur.

De sourds braillements encore, le long du Gange. Charles Rossett se relève.

— Je vais voir s'il est arrivé chez lui, ce n'est pas possible de rester là... C'est à cinq minutes.

— Il doit brailler de son balcon, dit Peter Morgan.

— S'il vous aperçoit, dit George Crawn, vous ne pourrez que le confirmer dans ce que vous appelez son échec.

— Laissez-le, je vous assure... dit Anne-Marie Stretter.

Charles Rossett se rassied. Son inquiétude s'atténue, ce n'était rien, les nerfs, la fatigue des dernières semaines.

— Vous avez sans doute raison.

— Il n'a besoin de rien.

Peter Morgan et George Crawn doivent avoir des conversations du genre de celle qu'ils ont ce soir. Ils parlent de l'emploi du temps d'une mendicante folle de Calcutta, qui sait reconnaître les lieux où elle mange.

Charles Rossett renonce tout à fait à sortir. Michael Richard est songeur, il questionne Anne-Marie Stretter sur le vice-consul. Qu'en pense-t-elle ?

— J'aurais cru, à voir son air avant qu'il ne parle, qu'il avait dans les yeux... qu'il regardait quelque chose qui était perdu, qu'il avait perdu...

récemment... qu'il regardait ça indéfiniment... une idée peut-être, le naufrage d'une idée... Maintenant, je ne sais plus.

— Le malheur fait cet effet, tu ne crois pas ?

— Je ne crois pas, dit-elle, que cet nomme ce soit, quoi, le malheur. Qu'aurait-il perdu dont on ne verrait plus rien ?

— Tout peut-être ?

— Où ? À Lahore ?

— Peut-être, peut-être, s'il avait eu quelque chose à perdre, c'est sûr que ce serait à Lahore qu'il l'aurait perdu.

— Et en retour, qu'aurait-il pris à Lahore ?

— Était-ce la nuit qu'il tirait dans le tas ?

— Ah oui, au hasard dans la foule ?

— Bien sûr, le jour on voit qui.

— Dans les jardins il siffle *Indiana's Song*.

George Crawn et Peter Morgan se sont rapprochés. Ils disent qu'il est bien étonnant que cette mendicante n'ait pas attrapé la lèpre, elle dort dans la lèpre et de la lèpre, chaque matin, elle se dénombre — entière elle, encore.

Anne-Marie Stretter se lève et écoute quelque chose.

— C'est cette femme, dit-elle à Peter Morgan, qui chante sur le boulevard... écoutez... Il faudra que je m'arrange un jour pour savoir quand même...

— Mais tu ne sauras rien, dit Peter Morgan, elle est tout à fait folle.

Le chant s'éloigne.

— Je dois me tromper, ce n'est pas possible, nous sommes à des milliers de kilomètres de l'Indochine ici... Comment aurait-elle fait ?

— Savez-vous, dit George Crawn, que Peter fait un livre à partir de ce chant de Savannakhet ?

Peter Morgan rit enfin.

— Je m'exalte sur la douleur aux Indes. Nous le faisons tous plus ou moins, non ? On ne peut parler de cette douleur que si on assure sa respiration en nous... Je prends des notes imaginaires sur cette femme.

— Pourquoi elle ?

— Rien ne peut plus lui arriver, la lèpre elle-même...

— Il y a mes Indes, les vôtres, celles-ci, celles-là, dit Charles Rossett — il sourit —, ce qu'on peut faire aussi, ce que vous faites, semblerait-il, je ne sais pas, remarquez, je ne vous connais pas, c'est de mettre ses Indes ensemble...

— Le vice-consul a-t-il des Indes souffrantes ?

— Non, lui, même pas.

— Alors, qu'a-t-il à la place ?

— Mais rien.

— Nous sommes tous habitués, dit Michael Richard, nous le sommes. Vous l'êtes aussi, cinq semaines c'est suffisant, trois jours c'est suffisant. Après...

— Rossett, le vice-consul vous inquiète-t-il toujours ?

— Non... après... vous disiez ?

— Oh ! après... après... nous sommes bien plus dépaysés par le vice-consul que par la famine qui sévit en ce moment sur la côte de Malabar. N'est-il pas fou cet homme, tout simplement fou ?

— Quand il criait on pensait à Lahore... de son balcon, la nuit, il criait.

— Anne-Marie, dit George Crawn, a des Indes à elle aussi, mais elles ne sont pas dans notre cocktail.

Il va vers elle et dans un élan il l'embrasse.

— Faudrait-il pleurer ici pour le vice-consul de France ? demande Peter Morgan.

— Non, dit Anne-Marie Stretter.

Personne d'autre ne semble avoir d'avis.

On apporte des orangeades et du champagne. Il ne fait pas chaud. On entend qu'il pleut sur Calcutta, sur les palmes. Vont-ils au *Blue Moon* ? demande quelqu'un. Non, décidément pas ce soir. Il est trop tard. On est bien là.

— Je suis retourné à Pékin, tu sais, dit George Crawn, ah, je te voyais dans les rues, toute la ville me parle encore de toi.

— Vous savez, dit-elle à Charles Rossett, le *Bitte Moon* c'est un cabaret comme un autre. Les Européens n'osent pas y aller à cause de la lèpre, alors

ils disent que c'est un bordel.

— Cette personne, dit Charles Rossett en riant, ne connaissait sûrement pas cet endroit.

L'orage s'éloigne.

— Attendez-vous de venir aux Indes ? demande-t-elle en souriant. Tout le monde attend quelque chose qui ressemble à cela.

De nouveau crie doucement Calcutta.

— Il est vrai que les cinq semaines que je viens de passer à Calcutta ont été difficiles mais que, en même temps, la règle doit être générale, on retrouve ici je ne sais pas, quelque chose d'attendu...

— Auriez-vous préféré être affecté ailleurs ?

— Partout ailleurs, ces premiers temps.

Mais Michael Richard tient à parler du vice-consul.

— Il y a dans le dossier le mot impossible, paraît-il.

— Qu'est-ce qui était impossible ?

— Que te voulait-il, Anne-Marie ?

Elle écoute attentivement. Elle ne s'attend pas à la question que vient de lui poser Michael Richard.

— Oh ! ce n'est pas clair.

— Et si le vice-consul de Lahore n'était que ça, un homme qui fait partie de ceux qui cherchent cette femme auprès de laquelle ils croient que devrait se produire l'oubli ?

A-t-elle souri ?

— Dans le dossier, exactement, qu'y a-t-il ? demande Michael Richard.

— Oh ! dit-elle, par exemple qu'il tirait la nuit dans les jardins de Shalimar.

— A-t-il dévasté de même sa résidence de Calcutta ?

Anne-Marie Stretter rit.

— Non, dit-elle, en aucune façon.

— À Lahore il tirait dans les glaces aussi.

— Les lépreux, la nuit, sont dans les jardins de Shalimar.

— Dans la journée aussi, à l'ombre des arbres.

— S’ennuyait-il d’une femme qu’il aurait connue... ailleurs ?

— Il dit que jamais encore... est-ce vrai ?

— Ces choses, dit Peter Morgan, je suis à peu près sûr qu’il a cru devoir les faire parce que depuis toujours il a vécu dans cette idée qu’un jour il se devait d’exécuter quelque chose de définitif, après quoi...

Elle parle en souriant.

— C’est vrai qu’il a cru nécessaire d’en passer par la comédie, lui plus qu’un autre je crois.

— La comédie de ?

— ... la colère par exemple.

— Il ne t’a pas dit un mot là-dessus ?

— Pas un, dit Anne-Marie Stretter.

— Après quoi tu disais ? demande Michael Richard.

— Après quoi, reprend Peter Morgan, il aurait des droits sur les autres, sur leur sollicitude, sur l’amour de M^{me} Stretter.

De nouveau grince Calcutta au loin dans son sommeil.

— Depuis trois mois, c’est toujours les mêmes journalistes qui s’empiffrent et qui s’endorment chez toi, dit George Crawn en riant.

Elle dit qu’ils sont bloqués à Calcutta à cause du visa, qu’ils voudraient aller en Chine, qu’ils s’ennuient à mourir.

— Qu’est-ce qu’ils vont faire pour la soudure du riz sur la côte de Malabar ?

— Rien. Pas d’esprit fédératif, alors rien de sérieux.

— Huit jours de queue pour une livre de riz, Rossett, attendez-vous à souffrir.

— Je suis prêt.

— Non, dit Anne-Marie, on le croit mais on ne l’est jamais, c’est toujours plus agaçant qu’on le croit.

— Les suicides d’Européens pendant la famine qui jamais ne les touche, pourtant, c’est curieux.

— Anne-Marie, Anne-Marie à moi, joue le Schubert, demande George Crown.

— Le piano est désaccordé.

— Quand je serai sur le point de mourir je te ferai prévenir, tu viendras me jouer le Schubert. Le piano n'est pas tellement désaccordé, c'est une phrase qui te plaît : Le piano est désaccordé, l'humidité est telle...

— C'est vrai que cette phrase je la dis comme entrée en matière. Il y a aussi celle sur l'ennui.

Charles Rossett lui sourit.

— À vous aussi, je crois, je l'ai dite ?

— Oui.

Ils vont tous dans le boudoir élégant où il l'a vue pour la première fois et où il croyait ne jamais revenir. C'est une gloriette qui donne sur le parc vers les tennis. Il y a un piano droit près du divan. Anne-Marie Stretter joue le Schubert. Michael Richard a éteint les ventilateurs. L'air pèse tout à coup sur les épaules. Charles Rossett sort, revient, il s'assied sur les marches du perron. Peter Morgan parle de s'en aller, il s'allonge sur le divan. Michael Richard, accoudé sur le piano, regarde Anne-Marie Stretter. George Crown est près d'elle, assis, les yeux fermés. Le parc sent la vase, c'est la marée basse sans doute. Le parfum poisseux des lauriers-roses et la fade pestilence de la vase, suivant les mouvements très lents de l'air, se mélangent, se séparent.

La phrase musicale est déjà deux fois revenue. La voici pour la troisième fois. On attend qu'elle revienne encore. La voici.

Devant le buffet vide de la salle octogonale, George Crown dit : ... Pendant la chaleur, oui, un conseil, il ne faut boire que du thé vert brûlant... Seule cette boisson apaise la soif... se retenir de boire des boissons glacées... boire le thé vert, amer, râpeux, d'accord, mais on finit par aimer ça... c'est le secret de la mousson.

Journalistes soûls sur les fauteuils. Ils se retournent, grognent, disent des mots isolés, retombent dans le sommeil.

Michael Richard trouve que ce serait une idée d'aller en week-end au *Prince of Wales*. On explique à Charles Rossett que le fabuleux hôtel se trouve dans la même île que la villa de l'ambassade.

Ils partiront tous à quatre heures de l'après-midi, après la sieste.

Michael Richard a dit à Charles Rossett :

— Venez, vous verrez les rizières du Delta, c'est fabuleux.

Ils se regardent. Ils se sourient. Venez avec nous, venez ? Oui ? Je ne sais pas.

Anne-Marie Stretter accompagne Charles Rossett. Ils traversent le parc. Il est six heures. Elle montre une direction sous les nuages. Il y a une lumière livide. Elle dit : Le delta du Gange, c'est par là : là le ciel est un amoncellement fantastique de fourrages vert sombre.

Il dit qu'il est heureux. Elle ne répond pas. Il voit sa peau tachée de soleil, très pâle, il voit qu'elle a trop bu, il voit que dans ses yeux clairs le regard danse, s'affole, il voit tout à coup, voilà, c'est vrai, les larmes.

Que se passe-t-il ?

— Rien, dit-elle, c'est la lumière du jour, quand il y a du brouillard, elle est si pénible...

Il promet de venir avec eux ce soir. Us se rejoindront ici, à l'heure dite.

Il marche dans Calcutta. Il pense aux larmes. Il la revoit pendant la réception, essaie de comprendre, frôle des explications, ne les approfondit pas. Il lui semble se souvenir que dans l'exil du regard de l'ambassadrice, depuis le commencement de la nuit il y avait des larmes qui attendaient le matin.

C'est la première fois qu'il voit se lever le jour ici. Au loin, des palmes bleues. Le bord du Gange, les lépreux et des chiens emmêlés font l'enceinte

première, large, la première de la ville. Les morts de faim sont plus loin, dans le grouillement dense du Nord, ils font la dernière enceinte. La lumière est crépusculaire, elle ne ressemble à aucune autre. Dans une peine infinie, unité par unité, la ville se réveille.

Ce qu'on voit avant tout c'est l'enceinte première le long du Gange. Ils sont en rangs ou en cercles, sous les arbres, de loin en loin. Parfois ils disent quelques paroles. Charles Rossett croit les voir de mieux en mieux et que sa vision augmente chaque jour en intensité. Il croit voir maintenant de quoi ils sont faits, d'une matière friable, et une lymphe claire circule dans leur corps. Armées d'hommes en son sans plus de forces, hommes de son à cervelle de son, indolores. Charles Rossett repart.

Il prend une avenue perpendiculaire au Gange pour éviter les arroseuses qui arrivent lentement du fond du boulevard. Il voit Anne-Marie Stretter en noir dans le parc de l'ambassade, qui flâne, les yeux au sol. Il y a dix-sept ans : lente chaloupe à stores, lente remontée du Mékong vers Savannakhet, large coulée entre la forêt vierge, rizières grises et, avec le soir, des grappes de moustiques se collent aux moustiquaires. Il a beau faire, il ne l'imagine pas dans la chaloupe à vingt-deux ans, il n'arrive pas à voir ce visage dans sa jeunesse, ces yeux-là innocents et regardant ce qu'ils voient maintenant. Il ralentit sa marche. Il fait déjà trop chaud. Des jardins, de ce côté-là de la ville, les lauriers-roses jettent leur parfum funèbre. Terre à lauriers-roses. Jamais plus cette fleur, jamais, nulle part. Il a trop bu ce soir, il boit trop, lourdeur dans la nuque, le cœur est au bord des lèvres, le rose des lauriers se mêle à l'aurore, la lèpre amoncelée se sépare, bouge et se répand. Il pense à elle, il essaie, à elle, elle seule : sur un divan, une forme jeune est assise devant un fleuve. Elle regarde devant elle, non, il ne peut pas la sortir des ténèbres, il ne réussit à voir que ce qui l'entourait : la forêt, le Mékong, ils sont vingt entassés sur un boulevard macadamisé, elle est malade, la nuit elle pleure, on dit qu'il va falloir la renvoyer en France, autour d'elle on est intimidé, on parle toujours trop, trop fort, grilles au loin, sentinelles en uniforme kaki qui déjà la gardent comme tout au long de sa vie elles le feront, on attend qu'elle crie son ennui, qu'elle tombe sous les yeux, mais non elle se tait encore sur ce divan lorsque M. Stretter arrive, l'emmène dans la chaloupe ministérielle et lui dit : Je vous laisserai tranquille, vous serez libre de rentrer en France, vous n'avez rien à craindre, ceci tandis que

lui, lui, Charles Rossett — il s'arrête de marcher —, ah, lui, à cette époque-là de la vie d'Anne-Marie Stretter, il est un enfant.

Il a fallu dix-sept ans, pour que ce soir se produise. Ici. Tard, tard.

Il retourne sur le bord du Gange, fait des zigzags. Le soleil est levé et l'on voit son halo couleur de rouille au-dessus des pierres et des palmes. Les fumées des usines s'élèvent droites, une à une. La chaleur suffoque déjà. Vers le delta le ciel est si épais que des coups de canon dedans en feraient jaillir de l'huile, pas de vent, les orages privent Calcutta du bonheur que serait ce matin un souffle d'air. Et voici les pèlerins au loin, déjà et encore, les lépreux qui surgissent de la lèpre, hilares, dans leur sempiternelle agonie. Et, tout à coup, déjà le vice-consul est là, en robe de chambre sur le balcon de sa résidence qui le regarde venir. Trop tard. Faire demi-tour ? Trop tard. Il se souvient qu'il lui a dit qu'un asthme léger le réveille au petit matin lorsque l'humidité s'évapore avec les premiers rayons du soleil. Il entend déjà la voix sifflante qui va lui dire : Alors, mon cher, c'est à cette heure-là que vous rentrez ?

Non, il s'est trompé, ce n'est pas cela qu'il lui dit.

— Entrez un moment, qu'est-ce que ça peut vous faire... un peu plus tôt, un peu plus tard... je ne peux pas dormir à cause de cette chaleur, quel cauchemar !

La voix, elle est comme prévue, sifflante, pareille. Mais quand les nerfs du vice-consul vont-ils le lâcher ? Il ne veut pas monter. Le vice-consul devient suppliant.

— Dix minutes, je vous en prie.

Il refuse encore, dit qu'il est très fatigué, dit que si c'est... à cause du petit incident d'hier soir, qu'il ne s'inquiète pas. Non, ce n'est pas pour ça, attendez, je descends ouvrir.

Charles Rossett s'en va, n'attend pas, il pense à l'invitation, que va-t-il lui dire ? Comment mentir encore ? Trop tard. Le vice-consul le rattrape, lui prend le bras, le tire en arrière. Dix minutes, vous pouvez bien entrer.

— Mais laissez-moi tranquille, je n'ai pas envie de vous parler...

Le vice-consul lâche son bras et baisse les yeux. Alors Charles Rossett le regarde et voit qu'il n'a pas dormi — a-t-il même essayé de dormir ? non, même pas —, qu'il est éreinté et qu'il ne le sait pas, qu'il ne le sent pas.

— Je sais, je suis une plaie.

— Mais non... — Charles Rossett lui sourit — mais pourquoi ?... mais vous paraissez très fatigué.

— Qu'est-ce que j'ai dit ?

— Je ne me souviens plus.

Ils sont dans sa chambre. Sur la table de nuit il y a un tube de somnifère et une lettre ouverte : « Mon petit Jean-Marc. »

— J'ai dit n'importe quoi... quand j'ai appris l'histoire du *Blue Moon*... j'ai perdu la tête... je me suis cru tout permis... je sais, je suis d'une maladresse impardonnable mais... est-ce que... ?

Il ne continue pas.

— Si c'est pour ça que vous m'avez demandé de monter... non, nous n'y sommes pas allés.

— C'était un peu pour ça, oui.

Dans l'entrée, on ne voit pas, on entend que quelqu'un cire des chaussures. D'un geste, le vice-consul claque la porte.

— Je ne peux pas les entendre, je ne peux pas quand je n'ai pas dormi...

— Je sais. Ce que vous dites, tout le monde le ressent.

Le vice-consul se dresse. Il rit. Il joue sa comédie, il est infatigable.

— Vraiment ?

— Oui.

— Mais ce n'est pas pour vous dire ça que je vous ai demandé de monter — il ricane —, je voulais savoir, et avouez que c'est naturel si vous aviez votre chance avec elle, Rossett ?

— Non.

Le vice-consul s'assied sur le lit, il ne regarde pas Charles Rossett qui se tient debout près de la porte. Il parle très vite, il y a dans son regard une pénétration effrayante. Charles Rossett s'aperçoit qu'il éprouve une légère peur. Le vice-consul se relève du lit et s'approche de lui qui recule.

— De la souffrance que tout cela, il ne faut pas l'aimer, Rossett.

— Je ne vois pas pourquoi... de quoi vous mêlez-vous ?

Il essaie de le retenir : Asseyez-vous ; il lui tend un fauteuil, il dit :

— Pas d’histoire personnelle avec une femme qui ne veut pas en avoir, vous comprenez ? Je me mêle de ce que je veux, ça m’est égal…

Il sourit, mais ses mains tremblent. Charles Rossett, recule encore.

— Vous avez l’air d’être fatigué, vous devriez dormir.

Le vice-consul a un geste éloquent : la fatigue, il connaît, connaît. Il demande de quoi ils ont parlé et qui était là. Charles Rossett cite les noms, il dit qu’ils ont parlé de l’Inde.

— A-t-elle parlé de l’Inde, seulement, elle ? demande le vice-consul, venez sur le balcon, il fait quand même meilleur, la chaleur reste dans les chambres.

— Seulement de l’Inde et très peu.

Il dit qu’elle est belle, Anne-Marie Stretter, que lui la trouve belle, quel visage, dans sa jeunesse elle devait l’être moins que maintenant, c’est curieux mais il ne peut pas l’imaginer plus jeune, très jeune femme.

Charles Rossett ne répond pas. Il doit lui dire quelque chose pour arrêter ce qu’il nommera lui aussi le délire du vice-consul.

— Vous savez, dit-il, au *Blue Moon* j’ai appris qu’on buvait du champagne comme dans une autre boîte de nuit. C’est ouvert très tard, c’est pourquoi ils y vont.

Le vice-consul est accoudé à la balustrade, sa voix est altérée, il a les poings fermés sur son visage.

— Peu importe, *Bitte Moon* ou non, dit-il, c’est une femme qui n’a pas de… préférences, c’est cela… l’important… vous ou moi…, on peut entre nous se dire des choses pareilles, je la trouve très… très attirante.

Charles Rossett ne répond pas. Les lampadaires de l’avenue s’éteignent.

— J’ai fait gaffe sur gaffe, hier au soir, dit le vice-consul, je voudrais que vous me donniez un conseil, comment rattraper ça ?

— Je ne sais pas.

— Pas… du tout ?

— Je vous l’assure, non. Elle est si… secrète, je ne sais rien, ainsi ce matin — Je suis en train de lui dire une chose que je ne devrais pas dire, pense Charles Rossett, mais l’impatience du vice-consul appelle la confiance de façon irrésistible —, quand elle est venue me raccompagner à

la grille, tout à coup elle a pleuré... sans raison visible... elle n'a pas dit pourquoi... tout, dans sa conduite, doit être pareil, je crois bien...

Le vice-consul le quitte du regard, il prend la balustrade du balcon et la serre.

— Vous avez de la chance, dit-il, faire pleurer cette femme.

— Comment ?

— J'ai entendu dire ça... son ciel, ce sont les larmes.

Charles Rossett bredouille quelque chose, il se trompe, ce n'est pas lui, il en est sûr, qui a fait pleurer Anne-Marie Stretter. Le vice-consul le regarde, il sourit avec indulgence, il est heureux.

— Vous devriez lui parler de moi lorsque vous la reverrez, dit-il. — Il rit. — Je ne tiens pas le coup, Rossett, il faut m'aider, vous n'avez aucune raison de le faire, je le sais bien, mais je suis à la limite de mes forces...

Comme il ment, pense Charles Rossett.

— Allez à Bombay.

Alors Jean-Marc de H. dit enfin, avec une légèreté étrange :

— Je ne vais plus à Bombay... Oui, je vous fais ce coup-là... — Il rit. — J'ai comme un sentiment pour elle, c'est pourquoi je ne vais plus à Bombay. Si je vous en parle avec cette insistance, c'est que c'est la première fois de ma vie qu'une femme m'inspire de l'amour.

Charles Rossett ne peut plus entendre, il ne peut plus.

— Je ne sais pas, à la voir passer le matin dans les jardins, et puis cette nuit quand elle m'a parlé. J'espère que je ne vous ennuie pas trop...

— Je vous en prie...

— Il fallait que je vous en parle, n'est-ce pas, parce que je pensais que peut-être vous alliez la revoir plus vite que moi et parce que moi... je ne peux rien faire pour le moment. Je ne veux pas grand-chose, la revoir, comme un autre, être là où elle est, à me taire s'il le faut.

Quelle chaleur déjà, le brouillard brûle, Charles Rossett entre dans la chambre, il veut fuir.

— Répondez-moi, dit le vice-consul.

— Il n'y a rien à répondre, vous n'avez pas besoin d'intercesseur. — Il est en colère, il ose. — D'ailleurs je ne crois pas ce que vous venez de me

dire.

Debout au milieu de la chambre, le vice-consul regarde le Gange. Charles Rossett ne voit pas ses yeux mais une grimace sur ses lèvres, comme s'il riait. Il attend.

— Pourquoi le dirais-je alors, d'après vous ?

— Pour le croire peut-être. Mais, à vrai dire, je ne sais pas, j'ai peut-être été un peu dur, je suis fatigué.

— Vous croyez que l'amour c'est une idée qu'on se fait ?

Charles Rossett crie qu'il s'en va mais il ne part pas. Il reparle de Bombay. Ce n'est pas raisonnable : depuis cinq semaines il est dans une telle attente et puis voilà... Le vice-consul dit qu'ils pourraient en reparler ce soir, que ce soir il aimerait qu'ils dînent ensemble au Cercle. Charles Rossett dit que ce n'est pas possible, qu'il part deux jours pour le Népal. Le vice-consul tourne la tête, le regarde, lui dit qu'il ment. Charles Rossett est tenu de donner sa parole d'honneur qu'il va dans le Népal, il le fait.

Il ne se passe plus rien entre eux. Un long silence, entrecoupé, dans le moment où Charles Rossett a la main sur la poignée de la porte, de quelques phrases gênées sur cette folle qui nage dans le Gange, elle intrigue, l'a-t-elle vue ? demande Charles Rossett.

Non.

Savait-il que c'est elle qui chante la nuit ?

Non.

Qu'elle est dans les parages la plupart du temps, un peu plus loin, sur la rive du Gange, qu'elle va là où sont les Blancs, toujours, comme instinctivement, c'est curieux... sans les aborder...

— La mort dans une vie en cours, dit enfin le vice-consul, mais qui ne vous rejoindrait jamais ? C'est ça ?

C'est ça, peut-être, oui.

Ils roulent entre les rizières, les rizières du Delta dans la lumière crépusculaire, sur une route droite.

Anne-Marie Stretter s'est endormie sur l'épaule de Michael Richard, il a fait glisser son bras autour de son corps, il la soutient. Sa main est posée sur sa main. Charles Rossett est de l'autre côté d'elle. Peter Morgan et George Crown sont dans la Lancia noire de George Crown, ils se sont croisés à la sortie de Calcutta.

Immense étendue de marécages que mille talus traversent en tous sens. Sur les talus, partout, s'égrènent, en files indiennes, des chapelets de gens aux mains nues. L'horizon est un fil droit comme avant les arbres ou après le déluge. Parfois, comme ailleurs, dans les éclaircies qui suivent les orages qu'on traverse, des rangées de palmes bleues s'élèvent au-dessus de l'eau. Des gens marchent, ils portent des sacs, des bidons, des enfants ou ils ne portent rien. Anne-Marie Stretter dort la bouche très légèrement entrouverte, ses paupières légères de temps en temps se soulèvent, elle voit que Charles Rossett est là, elle lui sourit et se rendort encore. Michael Richard sourit à son tour à Charles Rossett. L'entente règne.

Elle vient de se réveiller. Il prend sa main et l'embrasse longuement. Elle a posé sa tête contre l'épaule de Charles Rossett.

— Ça va ?

Mille sur les talus, ils transportent, posent, repartent les mains vides, gens autour de l'eau vide des rizières, rizières aux arêtes droites, dix mille, partout, cent mille, partout, en grains serrés sur les talus ils marchent, procession continue, sans fin. De chaque côté d'eux pendent leurs outils de chair nue.

Fatigue.

Ils ne parlent pas pour ne pas la réveiller, ils n'ont rien à se dire d'ailleurs sur les jonques noires qui avancent dans les voies d'eau, entre les rizières d'eau noire. De loin en loin il y a des semis, des espaces de verdure éclatante et moelleuse, de la soie peinte. De temps en temps aussi la circulation des personnes est à peine un peu plus rapide sur les talus. On est

dans un pays d'eau, à la frontière entre les eaux et les eaux, douces, salées, noires, qui dans les baies se mélangent déjà avec la glace verte de l'océan.

Ils se sont donné rendez-vous dans un Cercle Blanc. Les autres y sont déjà. Dans une heure ils seront arrivés, dit quelqu'un. Ils ont très soif, ils sont pressés. Peter Morgan demande des nouvelles du vice-consul de Lahore. Charles Rossett raconte qu'il l'a revu ce matin, il lui a dit qu'il allait pour deux jours dans le Népal. Sur ce mensonge Peter Morgan ne dit rien et les autres ont l'air d'être d'accord.

Ils repartent. Charles Rossett est cette fois dans l'auto de George Crown. Peter Morgan est assis à l'arrière, il lui dit que, lorsqu'il voit ce paysage de Delta, il découvre que sa passion de l'Inde est encore plus grande qu'il n'aurait cru. Il s'endort lui aussi.

Ils traversent un orage, et puis voici les palmeraies du delta qui luisent dans une éclaircie, il vient de pleuvoir ici aussi. À travers les palmeraies le même horizon plat.

La mer est mauvaise. Ils laissent les autos dans un grand garage près du débarcadère. La chaloupe tape de l'avant, on embarque. Un mur de brume violette s'avance vers les Iles. Sur l'une d'entre elles — Vous voyez, c'est celle-là, dit Anne-Marie Stretter — un immense bâtiment blanc face à un quai où sont amarrés des canots : le *Prince of Wales*. L'île est grande, à l'autre extrémité il y a un village très bas, qui touche la mer. Entre ce village et l'hôtel un grand grillage s'élève et les sépare. Partout, au bord de la mer, dans la mer, d'autres grillages contre les requins.

Ils se baignent aussitôt arrivés sur la plage de l'hôtel. Il n'y a personne, il est tard et la mer est forte, il n'est pas possible de nager mais seulement de recevoir la douche tiède des vagues. Après le bain Anne-Marie Stretter rentre chez elle, les autres montent dans leur chambre du *Prince of Wales*. Le temps de se changer, et il est sept heures. Ils se retrouvent dans le hall de l'hôtel. Elle arrive, elle est souriante, elle a une robe blanche. Ils l'attendaient déjà. Ils commencent à boire. Le hall a quarante mètres de long, de très grandes tentures bleu marine sont tirées devant les baies. Dans le fond il y a un dancing. De-ci de-là, séparés par des rangées de plantes vertes, des bars. Il y a surtout des voyageurs anglais. On commence, à cette heure-là, à boire à toutes les tables. Des vendeurs de pacotille passent et repassent. Dans les vitrines, des parfums. De grandes salles à manger

blanches donnent sur la mer. Sur les buffets, du raisin. Un personnel surabondant, en gants blancs et pieds nus, circule. Les plafonds ont la hauteur de deux étages. Il tombe des lustres, du creux, du faux or une lumière dorée et douce qui luit dans les yeux clairs d'Anne-Marie Stretter à demi allongée dans un fauteuil bas. Ici, il fait frais. Le luxe est profond et éprouvé. Mais ce soir, à cause du mauvais temps, les baies ont été fermées et les nouveaux venus regrettent de ne pas voir la mer.

Un maître d'hôtel anglais passe. Il dit que l'orage cessera après le dîner, que l'océan demain sera calme.

Charles Rossett les écoute. Ils parlent de gens qui ne sont pas à Calcutta mais qui vont y venir, qu'il connaîtra bientôt. Ils parlent ou ils se taisent, c'est indifférent, sans ennui et sans effort, ils sont tous fatigués à cause de la nuit précédente.

On danse au bout du hall. Des touristes en croisière qui viennent de Ceylan.

Ils parlent de Venise pendant l'hiver.

Ils boivent encore et parlent de nouveau des visites prochaines.

Et puis elle veut aller voir la mer.

Ils sortent pour voir la mer. Elle est encore mauvaise mais le vent est tombé un peu. La brume violette est partout, uniformément répandue, dans la palmeraie et sur la mer. On entend siffler les chaloupes, trois coups, elles préviennent les passagers que leur service aujourd'hui s'arrêtera à dix heures. L'île est pleine d'oiseaux qui n'ont pas su regagner la côte. En arrivant ils les ont vus entre les palmes et sur les manguiers qu'ils décharnaient.

Ils boivent encore, ils veulent dîner tard, après les autres. Peter Morgan parle du livre qu'il est en train d'écrire.

— Elle marcherait, dit-il, j'insisterai surtout sur cela. Elle, ce serait une marche très longue, fragmentée en des centaines d'autres marches toutes animées du même balancement — celui de son pas — elle marcherait, et la phrase avec elle, elle suivrait une ligne de chemin de fer, une route, elle laisserait — derrière elle qui passe — les bornes fichées en terre qui porteraient des noms, ceux de Mandalay, Prome, Bassein, elle avancerait tournée vers le soleil couchant, à travers cette lumière-ci, à travers Siam,

Cambodge et Birmanie, pays d'eau, de montagnes, dix ans durant et puis à Calcutta elle s'arrêterait.

Anne-Marie Stretter se tait.

— Les autres comme elle ? demande Michael Richard. Si elle est toute seule dans le livre, ça ne sera pas aussi intéressant que si... Quand tu parles d'elle je la vois parmi des jeunes filles, d'autres jeunes filles, je les vois vieilles entre le Siam et la forêt et jeunes à leur arrivée à Calcutta. C'est peut-être ce qu'Anne-Marie m'a raconté, mais à Savannakhet je les vois assises dans cette lumière que tu disais sur un talus de rizières, obscènes, le corps découvert, elles mangent des poissons crus que leur donnent des enfants qui pêchent, les enfants ont peur, et elles, elles rient. Au contraire, plus tard, près de l'Inde, elles sont jeunes et graves, elles sont assises sur la place d'un marché — tu vois, un petit marché où il y a quelques Blancs —, elles sont dans la même lumière, elles vendent leur nouveau-né. — Il réfléchit, reprend. — Mais tu peux choisir de ne parler que d'elle au fond.

Anne-Marie Stretter dort-elle ?

— De la plus jeune ? demande George Crawn, de celle qui a été chassée par sa mère, peut-être ?

— De la plus jeune, la tienne.

Anne-Marie Stretter paraît ne pas entendre.

— Parfois elle vient dans les lies, dit Michael Richard, comme si elle la suivait, comme si elle suivait les Blancs, comme c'est drôle. Elle est tout à fait habituée à Calcutta on dirait, je ne sais pas si je rêve, mais quelquefois je crois l'avoir vue nager dans le Gange la nuit... Le chant qu'elle chante qu'est-ce que c'est, Anne-Marie ?

Anne-Marie Stretter dort, elle ne peut pas répondre.

— Elle chante et parle, elle fait des discours inutiles dans le silence profond. Il faudrait peut-être dire ce que sont ces discours, dit George Crawn. Un rien l'amuse, un chien qui passe la *ait sourire, la nuit elle se promène ; moi, si j'en parlais, je lui ferais faire des choses à l'envers, elle dormirait dans la journée à l'ombre des arbres, au bord du Gange par-ci par-là. Ce serait dans le Gange... en définitive que... qu'elle s'est perdue, qu'elle a trouvé comment se perdre il me semble, elle a oublié, ne sait plus qu'elle est la fille de X ou de Y, plus d'ennui pour elle — George Crawn rit

—, nous sommes là pour ça en principe. Jamais, jamais le moindre soupçon d'ennui...

Elle dort.

— Mais elle fait ce que tu dis, je l'ai même suivie, dit Peter Morgan, elle va sous les arbres, elle croque quelque chose, gratte le sol, rit, elle n'a pas appris le moindre mot d'hindoustani.

Peter Morgan regarde Anne-Marie Stretter qui dort.

— Elle est sale comme la nature même, ce n'est pas croyable... ah, je ne voudrais pas quitter ce niveau-là, de sa crasse faite de tout et déjà ancienne, pénétrée dans sa peau — faite sa peau ; je voudrais analyser cette crasse, dire de quoi elle est faite, de sueur, de vase, des restes de sandwiches au foie gras de tes réceptions de l'ambassade, vous déguster, foie gras, poussière, bitume, mangues, écailles de poisson, sang, tout...

Pourquoi parler à cette femme qui dort ?

— Discours inutile et silence profond, dit Michael Richard.

— Elle serait à Calcutta comme un... point au bout d'une longue ligne, de faits sans signification différenciée ? Il n'y aurait que... sommeils, faims, disparition des sentiments, et aussi du lien entre la cause et l'effet ?

— Je crois que ce qu'il veut dire, dit Michael Richard, c'est plus encore, il voudrait ne lui donner d'existence que dans celui qui la regarderait vivre. Elle, elle ne ressent rien.

— Qu'est-ce qu'il reste à Calcutta ? demande George Crown.

— Le rire... comme blanchi... le mot qu'elle dit, Battambang, la chanson, le reste a été volatilisé.

— Comment la retrouver dans le passé ? rassembler même sa folie ? séparer sa folie de la folie, son rire du rire, le mot Battambang... du mot Battambang ?

— Ses enfants morts, car elle en a eu, sans doute, d'autres enfants morts.

— Son échange, enfin, ce qu'on appelle comme ça, ce qu'elle rend si on veut, on ne le distingue pas d'un autre en fin de compte. Et cet échange pourtant a lieu.

— Peut-être faudrait-il qu'elle fasse quelque chose que les autres ne savent pas faire, tu ne crois pas ? Ainsi son passage pourrait être signalé.

Une chose à quoi t'accrocher, même minuscule.

Anne-Marie Stretter paraît s'être endormie profondément.

— Je l'abandonnerai avant la folie, dit Peter Morgan, ça c'est sûr, mais j'ai quand même besoin de connaître cette folie.

— Serait-elle seule dans le livre ? demande Charles Rossett.

— Non, il y aurait une autre femme qui serait Anne-Marie Stretter.

Ils se tournent vers elle.

— Oh, dit-elle, je dormais.

On dit autour d'eux que la tempête se calme tout à fait. Ils sont gais.

Ils dînent. La nourriture est excellente. Michael Richard dit que, lorsqu'on a connu le *Prince of Wales*, on regrette son confort où qu'on aille par la suite, dans le monde.

À travers les palmes on voit le ciel. La lune est toujours derrière l'himalaya des nuages. Il est onze heures du soir. Dans le hall du *Prince of Wales* il y a des joueurs de cartes. On ne voit pas la côte, la façade de l'hôtel est tournée vers le large. Mais on voit les îles les plus proches, leur masse contre le ciel, les lumières alignées le long des embarcadères. Un vent du sud, très léger, commence à dissiper la brume violette. La chaleur est redevenue celle de Calcutta. L'air est une vapeur salée et âcre ici. La différence, c'est le parfum d'huître et d'algues. Le *Prince of Wales* est béant sur l'océan.

Michael Richard et Charles Rossett marchent dans l'avenue qui traverse la palmeraie. Anne-Marie Stretter est rentrée chez elle après le dîner, Peter Morgan et George Crawn ont loué un canot et font une promenade en mer. Michael Richard et Charles Rossett vont chez Anne-Marie Stretter, les autres les rejoindront après leur promenade.

Entre les palmes, dans les manguiers, les oiseaux prisonniers piaillent. Il y en a tant que les branches ploient sous leur poids, les manguiers sont devenus des arbres de chair et de plumes.

Des couples se promènent dans la palmeraie. Ils apparaissent sous les lampadaires, disparaissent, ressortent dans la lumière haute. Les femmes tout en marchant s'éventent avec des grands éventails en papier blanc. Ils parlent en anglais. De chaque côté de l'avenue il y a des pavillons éclairés, des annexes de l'hôtel, explique Michael Richard. Toute la palmeraie donne sur la mer vers les Iles. Sur le côté opposé on dirait qu'il y a des villas, une petite station balnéaire indépendante de l'hôtel.

De très loin, ils l'entendent. Elle joue ici chaque soir sans doute, comme à Calcutta. Charles Rossett reconnaît tout de suite le morceau de Schubert que lui a demandé de jouer George Crawn la veille. Il voit dans un éclair blanc : Anne-Marie X..., dix-sept ans, frêle et longue, au Conservatoire de Venise, c'est le concours de fin d'études, interprète l'œuvre de Schubert qu'aime George Crawn. Elle est un espoir de la musique occidentale. Les applaudissements éclatent. Une assistance chamarrée félicite l'enfant chérie de Venise. On pense ; Pour elle, qui aurait pensé aux Indes ?

— Avant de connaître Anne-Marie, dit Michael Richard, je l'entendais jouer à Calcutta, le soir, sur le boulevard ; ça m'intriguait beaucoup, je ne savais pas qui elle était, j'étais venu en touriste à Calcutta, je me souviens, je ne tenais pas du tout le coup... je voulais repartir dès le premier jour, et... c'est elle, cette musique que j'entendais qui fait que je suis resté —

que... j'ai pu rester à Calcutta... Je l'ai écoutée plusieurs soirs de suite, posté dans l'avenue Victoria, et puis, un soir, je suis entré dans le parc, les sentinelles m'ont laissé passer, tout était ouvert, je suis entré dans cette pièce où nous étions hier soir. Je me souviens, je tremblais... — il rit —, elle s'est retournée, elle m'a vu, elle a été surprise, mais je ne crois pas qu'elle ait eu peur, voilà comment je l'ai connue.

Charles Rossett apprend en trois phrases qu'il a quitté l'Angleterre pour toujours, qu'il a aux Indes, avec George Crawn une affaire d'assurances maritimes — Peter Morgan travaille aussi dans cette affaire — qui lui laisse du temps. La musique se rapproche.

Michael Richard ouvre une grille, ils traversent un parc. Un perron est éclairé, à gauche une fenêtre ouverte, un mur blanc. C'est de là que vient la musique. Ils s'arrêtent tous les deux dans une allée d'eucalyptus géants, il y a aussi des oiseaux endormis. Le bruit de la mer est dans leur dos. Il doit y avoir une plage, l'allée et la mer font une ligne continue et il y a des chocs sourds suivis de silence, là au bout de l'allée.

— On la dérange quand elle joue du piano ? demande Charles Rossett.

— Je n'ai jamais su, mais je ne le crois pas... pas tellement.

Des vérandas à colonnes partent du perron et entourent la villa.

— J'ai entendu dire qu'Anne-Marie Stretter avait supprimé les réceptions d'été ici.

— C'est juste, dit Michael Richard — il sourit —, c'est notre fief maintenant, ici elle est avec ses amis seulement — il rit.

La lumière de la fenêtre éclaire une fougère transportée ici de la salle octogonale. Dans un bassin près de la porte, la fenêtre se reflète. On cesse de jouer du piano. Une ombre traverse l'eau du bassin.

Elle est là dans la pénombre.

— Bonsoir. Je vous ai entendus dans l'allée.

Elle est dans un peignoir de coton noir, elle sourit, dit qu'elle vient d'entendre le canot de leurs amis passer devant l'hôtel.

C'est sa chambre sans doute. Il y a peu de meubles. Sur le piano il y a des piles de partitions en désordre. Le lit de cuivre est recouvert d'un drap blanc. La moustiquaire n'est pas baissée, elle fait une boule neigeuse au-

dessus du lit Une odeur de citronnelle, blanche odeur, flotte dans la chambre.

— C'est la meilleure façon d'éloigner les moustiques si on supporte cette odeur.

Michael Richard s'assied, feuillette une partition, il cherche quelque chose qu'elle jouait il y a deux ans, qu'elle ne joue plus. Elle continue d'expliquer à Charles Rossett : J'ai fait enlever les meubles, c'est là que je dors, tout le mobilier de nos villas date de trente ans, rien n'a bougé, je préfère qu'il n'y ait pas de meubles.

Elle paraît un peu distante peut-être. On pense : Si c'était à Calcutta le lendemain de votre arrivée, elle pourrait vous recevoir ainsi.

Michael Richard cherche toujours ce qu'elle jouait si souvent il y a deux ans. Elle ne se souvient pas.

— Venez voir la villa.

Elle précède Charles Rossett dans un grand salon — il y a des housses sur les meubles —, les fausses consoles encore, les faux lustres, le creux, le faux or. Elle éteint, repart.

— Ce matin vous avez pleuré, dit Charles Rossett.

Elle hausse les épaules : Oh ! ce n'est rien... Elle l'amène dans une salle de billard ; il n'y a rien à voir, rien, elle montre, éteint, repart. À la sortie d'une chambre il la saisit, elle ne résiste pas, il l'embrasse, ils restent enlacés, et voilà que dans le baiser — il ne s'y attendait pas — il entre une douleur discordante, la brûlure d'une relation nouvelle entrevue mais déjà forclosée. Ou comme s'il l'eût aimée déjà en d'autres femmes, en un autre temps, d'un amour... duquel ?

— Nous ne nous connaissons pas, dites-moi quelque chose...

— Je ne sais pas pourquoi...

— Je vous en supplie...

Elle ne dit rien, elle n'a pas entendu peut-être. Ils reviennent dans la chambre. Elle appelle Michael Richard, il revient, il était allé dans le parc faire un tour, il chantonne. A-t-il même remarqué que leur absence se prolongeait ? Il dit que sur la plage il y a des oiseaux morts.

Elle sort, elle dit : Je vais chercher de la glace, celle-là est fondue, pendant la mousson elle fond si vite que...

Ils entendent la fin de la phrase du couloir qui part du perron. Et puis ils ne l'entendent plus, la chambre reste silencieuse, l'odeur de citronnelle revient à la surface, blanche odeur. Michael Richard chantonne l'air du morceau de Schubert. Elle revient, tient la glace dans ses mains, se brûle, rit, la jette dans le seau à glace, sert du whisky.

— Vous vous souviendrez plus tard de cette chaleur, dit-elle à Charles Rossett, ce sera celle de votre jeunesse aux Indes, prenez-la comme ça, comme une chose dont vous vous souviendrez plus tard, vous verrez alors comme elle change...

Elle s'assied et parle des autres îles, elles sont toutes plus sauvages que celle-ci, elle les nomme, ce sont des îles alluviales recouvertes de forêts, le climat est très malsain. Michael Richard en connaît certaines. Charles Rossett perd le fil de ce qu'elle dit, il se met à l'entendre sans l'écouter — la voix, de cette façon, a des inflexions italiennes qu'il découvre. Il la regarde longuement, elle s'en aperçoit, s'étonne, se tait, mais il continue à la regarder jusqu'à la défaire, jusqu'à la voir assise à se taire avec les trous de ses yeux dans son cadavre au milieu de Venise, Venise de laquelle elle est partie et à laquelle elle est rendue, instruite de l'existence de la douleur.

C'est alors, tandis qu'il l'aperçoit ainsi, que le souvenir du vice-consul revient brutalement à Charles Rossett et l'éclipse. L'idée du vice-consul abusé s'abat comme la foudre, la voix fausse, les yeux fiévreux, l'aveu terrible : J'ai comme un sentiment pour elle... c'est bête...

Charles Rossett se lève. Il crie presque, il dit que ce matin il a fait une chose abominable et incompréhensible, une chose qui lui revient tout à coup, il raconte, il répète mot pour mot l'aveu du vice-consul dans le petit jour et sa supplication, il répète ce qu'il lui a dit, après l'avoir entendu : Je ne crois pas ce que vous venez de me dire.

— Maintenant, dit-il, il me semble que malgré son rire c'était vrai... qu'il faisait un effort de sincérité qui lui était pénible... Je ne sais plus du tout pourquoi je lui ai lancé ça à la tête... c'est terrible...

Elle l'a écouté avec un peu d'ennui.

— Parce que vous, dit Michael Richard, vous veniez aux Iles.

Elle demande qu'on ne parle plus du vice-consul de France à Lahore. Mais on ne peut pas arrêter Charles Rossett.

— Le verrez-vous ? demande Charles Rossett Plus tard si vous voulez, mais je vous demande de le voir, ce n'est pas que je lui aie promis d'intercéder en sa faveur non, mais je vous en prie.

— Non.

Michael Richard, manifestement, ne veut pas intervenir.

— On ne veut pas de lui, personne, dit Charles Rossett. C'est la solitude infernale... vous êtes la seule, je pense, à ne pas vous formaliser de l'ennui que sa présence provoque, alors je ne comprends pas.

— Vous voyez, dit-elle, vous vous trompez, il n'a pas besoin de moi. Même s'il le dit, ses cris hier soir... c'est qu'il avait bu.

— Prenez-le comme une idée, supplie Charles Rossett, pas plus que ça, le petit enfer d'une idée qui vous viendrait et vous ennuerait un court instant... vous, vous pouvez vous permettre ça...

— Non, je ne le peux pas.

— Pourquoi voudrait-il te voir d'après toi ? demande enfin Michael Richard.

— Oh ! peut-être a-t-il décidé qu'il y avait en moi de la bonté, une certaine indulgence...

— Oh... Anne-Marie-

Michael Richard se lève, il va vers elle qui l'attend les yeux baissés. Il l'entoure de ses bras, et puis il la laisse, s'éloigne d'elle.

— Écoute, dit-il, écoutez-vous aussi, le vice-consul de Lahore, je suis sûr qu'il faut que nous l'oublions. Il n'y a rien à dire sur les raisons de cet oubli. Il n'y a rien d'autre à faire que de le supprimer de notre mémoire. Sans cela... — il serre les poings — ... nous serons dans un grand danger de... au moins de...

— Dites-le.

— Ne plus reconnaître Anne-Marie Stretter.

— Ici, quelqu'un ment, dit Charles Rossett.

Charles Rossett se dit qu'il va retourner au

Prince of Wales, et puis à Calcutta, que c'est la dernière fois qu'il les voit. Il tourne dans la chambre et se rassied sans un mot. Elle lui donne un whisky qu'il avale.

— Je m'excuse, dit Michael Richard, mais vous insistiez tant...

— Quelqu'un vient de mentir, recommence Charles Rossett.

— N'y pensez plus, dit Anne-Marie Stretter, ne lui en veuillez pas non plus.

— Ce n'est pas à cause de Lahore ?

— Non, ce n'est pas à cause de ça.

— De l'autre chose ?

— Quoi ? demande Michael Richard.

— Je ne comprends pas, dit-elle, je ne vois pas.

Michael Richard est venu s'asseoir sur le lit.

Elle vient près de lui, elle fume une cigarette, elle caresse ses cheveux, elle pose sa tête sur son épaule.

— Il doit vivre comme il est là, dit Anne-Marie Stretter, et nous devons continuer de même de notre côté.

Il veut partir, elle le retient.

— Ne pensez plus à lui. Il va partir de Calcutta très vite, mon mari fera le nécessaire.

Charles Rossett se retourne brusquement. L'évidence l'éblouit

— Ah, c'est vrai, c'est impossible, tout à fait impossible, dit-il, de le savoir... en vie... comment aimer le vice-consul de Lahore de... quelque façon que ce soit ?

— Vous voyez, dit-elle. Si je me forçais à le voir, Michael Richard ne me le pardonnerait pas, ni personne d'ailleurs... je ne peux être celle qui est là avec vous qu'en... perdant mon temps comme ça... vous voyez.

— C'est tout ce qu'il y a ici, dit Michael Richard en riant, Anne-Marie, rien d'autre.

— C'est à cause de quoi ? recommence Charles Rossett.

— De notre tranquillité d'esprit, dit-elle.

Le grand ventilateur remue l'air saturé d'eau, l'odeur de citronnelle. On reste là. La nuit est étouffante de nouveau. Elle leur donne à boire, elle tourne elle aussi dans la chambre. Le bruit de la mer est plus fort depuis un instant, elle est inquiète pour George Crown et Peter Morgan. Ils allaient sortir pour voir, quand on entend le bateau — il corne trois coups. La mer va être agitée jusqu'à ce que l'orage crève, explique Michael Richard, ils débarqueront devant l'hôtel, il ne faut pas les attendre. Charles Rossett demande si le roman de Peter Morgan sera, d'après eux, réussi.

— Vous êtes très jeune, dites-moi ? demande-t-elle.

On reste là, auprès d'elle, près. Le silence se fait — ce n'est pas la première fois que Charles Rossett assiste à cela, déjà la nuit précédente et à la fin du dîner — ce n'est pas celui qui précède les départs ni celui qui vient de ce que l'on n'a rien à se dire. Elle est allée dans le parc. Charles Rossett se lève, veut la revoir, se rassied encore. Elle revient, elle met le ventilateur à sa plus grande vitesse : Qu'il fait chaud cette nuit ! dit-elle, et elle reste debout au milieu de la chambre dans le halètement effrayant, les yeux fermés, les bras ballants. Ils la regardent. Elle est maigre sous le peignoir noir, elle serre les paupières, sa beauté a disparu. Dans quel insupportable bien-être se trouve-t-elle ?

Et voici que ce que Charles Rossett ne savait pas qu'il attendait se produit. Est-ce sûr ? Oui. Ce sont des larmes. Elles sortent de ses yeux et roulent sur ses joues, très petites, brillantes. Michael Richard s'est levé en silence, il se détourne d'elle.

C'est fini, les larmes sont maintenant séchées. Elle s'est légèrement tournée vers la fenêtre, Charles Rossett ne la voit pas. Il ne cherche pas à la voir, on dirait que l'ivresse gagne, que l'odeur d'une femme, qui pleure, se répand. On reste là, on attend près d'elle, elle qui est partie et qui va revenir.

Michael Richard se retourne et l'appelle doucement :

— Anne-Marie.

Elle sursaute.

— Ah, je m'étais comme endormie.

Elle ajoute :

— Vous étiez là...

Le visage de Michael Richard exprime de la souffrance.

— Viens, dit-il.

Elle vient vers lui comme après une absence réelle et se met dans ses bras. Ah, vous étiez là. C'est à Venise qu'on l'entend tout à coup de loin, d'assez loin, elle avance dans une rue, elle n'est pas vue, entendue seulement, elle fait une rencontre, c'est un autre que ceux-là, un inconnu. Vous êtes là, quelle chance, quelle surprise ! c'est vous je ne rêve pas, vous, je vous connais à peine ; elle ajoute quelque chose sur le vent froid si désagréable ce matin-là que Charles Rossett n'entend pas, qui n'arrive pas jusqu'ici, dans cette île. L'inconnu qui l'écoute a le visage blanc du vice-consul de Lahore. Charles Rossett chasse l'image de la folie.

— Vous dormez debout ?

Elle rit. Michael Richard la caresse. Elle s'est assise sur lui, les jambes relevées.

— Oh ! presque, j'avoue...

— Je vous ai entendue, c'est drôle, comme dans une rue à Venise.

Michael Richard la prend tout entière — comme elle est rajeunie ainsi assise dans une pose enfantine, disloquée, sur ses genoux, il l'embrasse de toute sa force et la lâche. Elle va vers la fenêtre, l'ouvre, regarde, puis elle va vers le lit, se repose.

Michael Richard se lève, va vers le lit à son tour, s'approche tout près de cette femme. Son corps allongé paraît privé de son volume habituel. Elle est plate, légère, elle a la rectitude simple d'une morte. Elle a les yeux fermés mais elle ne dort pas, c'est le contraire. Le visage lui-même est modifié, différent, il est ramassé sur lui-même, vieilli. Elle est devenue subitement celle que, laide, cette femme-là aurait été. Elle ouvre les yeux et regarde Michael Richard, l'appelle : Ah, Michael...

Il ne lui répond pas. Charles Rossett s'est levé à son tour et il se tient près de Michael Richard, ils la regardent. Les paupières larges frissonnent, les larmes ne coulent pas.

Il y a toujours le bruit de la mer là-bas, au bout du parc et celui de l'orage qui est venu. Elle regarde l'orage à travers la fenêtre ouverte, toujours allongée, entre leurs regards. Charles Rossett se retient d'appeler. Qui ? Elle sans doute. Quel est ce désir ?

Il l'appelle.

Je pleure sans raison que je pourrais vous dire, c'est comme une peine qui me traverse, il faut bien que quelqu'un pleure, c'est comme si c'était moi.

Elle sait qu'ils sont là, tout près, sans doute, les hommes de Calcutta, elle ne bouge pas du tout, si elle le faisait... non... elle donne le sentiment d'être maintenant prisonnière d'une douleur trop ancienne pour être encore pleurée.

Il semble que Charles Rossett avance la main vers elle, que cette main se trouve happée, amenée sur le visage qu'elle aveugle.

Le tremblement des paupières avait cessé. Elle dormait lorsqu'ils étaient partis.

L'Océan est une laque verte, on voit très bien les Iles, mais le parc est encore dans l'ombre des eucalyptus, la clarté est au bout de l'allée. Les oiseaux crient, ils partent vers la côte, le ciel, c'est une bousculade insensée, toujours.

Tandis qu'ils traversent le parc, un chant s'élève tout à coup, assez loin, qui doit venir de l'autre rive de l'île. Oui, l'île est étroite et longue, Michael Richard reconnaît la voix.

— C'est cette femme de Savannakhet, dit-il, c'est vrai, on dirait qu'elle la suit.

Elle est arrivée en effet dans l'île — elle traverse presque chaque semaine pendant la mousson d'été, par la première chaloupe du ravitaillement, il n'y a pas de clients, dans un coin, sans payer. Elle vient d'arriver aujourd'hui. Elle ne se trompe pas d'île. Les éléphants fous trouvent la route des bananeraies. La grande façade rectangulaire de deux cents mètres de long, tache blanche percée de lumières électriques : nourriture.

Ils sortent du parc. Une porte s'ouvre derrière eux dans la maison. Anne-Marie Stretter sort, elle ne les voit pas derrière la grille, elle va calmement vers la mer.

— C'est le chant qui l'a sans doute réveillée, dit Michael Richard.

On voit dans la mer, le long des plages, les grands pieux en ciment qui retiennent les grillages.

Elle ne va pas jusqu'à la plage, elle s'allonge dans l'allée, la tête sur la paume de sa main, accoudée sur le sol, dans la pose d'une liseuse, elle ramasse du gravier et le jette au loin. Puis elle ne jette plus de gravier, elle déplie son bras, elle pose son visage sur ce bras allongé et elle reste là.

Michael Richard veut rentrer par les plages, Charles Rossett préfère traverser la palmeraie.

— Quand dormez-vous ?

— Pendant le jour, dit Michael Richard. — Il sourit tristement. — Nous avons tout essayé, y compris dormir la nuit, mais le plein jour est ce que nous préférons.

Ils se séparent.

Ils se retrouveront ce soir.

Demain, à Calcutta, ils se retrouveront aussi.

Dans l'avenue déserte, les lampadaires s'éteignent. Elle doit nager maintenant derrière les grands grillages élevés contre les requins du Delta, ombre laiteuse dans l'eau verte. Charles Rossett voit : il n'y a personne ni dans la villa ni dans le parc, elle nage, se maintient au-dessus de l'eau, noyée à chaque vague, endormie peut-être, ou pleurant dans la mer.

Revenir et la rejoindre ? Non. Est-ce que ce sont les larmes qui privent de la personne ?

Charles Rossett se retrouve à la fois privé d'elle et privé de désir.

La fatigue, il le sait s'abattra tout à l'heure d'un seul coup avec le jour, mais pour le moment elle se dissipe, on marche comme un automate, léger, on marche dans l'île.

Il cherche à quitter le boulevard, prend des chemins de traverse, tombe sur le grillage élevé contre la mendicité, revient, cherche encore et trouve finalement une porte dans ce grillage, sort, s'aperçoit qu'il vient d'avoir eu peur, peur absurdemment de ne pas pouvoir sortir de cette zone de l'île qui lui est assignée pour sa plus grande paix.

C'est l'autre rive. Le soleil n'est pas encore sorti de l'horizon. Il y en a encore pour quelques minutes. Il ne connaît pas encore cette heure-là aux Indes.

Ici la mer est enfermée entre deux longues presque îles, pas d'arbres, il y a des bungalows. Le ressac est faible. C'est une lagune. Un chemin la longe. Les rives sont boueuses, la mer les lèche à petits coups. La mer verte,

qu'elle est belle. Charles Rossett prend la direction de l'hôtel, il s'éloigne d'Anne-Marie Stretter.

Vanité d'Anne-Marie Stretter.

Elle doit sortir de la mer, se diriger vers la maison ouverte et vide dans laquelle de nuit et de jour tournent les ventilateurs de la reine de Calcutta.

Il s'arrête : ce qu'il revoit d'abord ce sont les larmes d'Anne-Marie Stretter.

L'image lui revient d'Anne-Marie Stretter droite sous le ventilateur — dans le ciel de ses larmes, dit le vice-consul —, puis tout à coup l'autre image. Il voudrait l'avoir fait. Quoi ? Qu'il voudrait, ah, avoir dressé sa main... Sa main se dresse, retombe, commence à caresser le visage, les lèvres, doucement d'abord puis de plus en plus sèchement, puis de plus en plus fort, les dents sont offertes dans un rire disgracieux, pénible, le visage se met le plus possible à la portée de la main, il se met à sa disposition entière, elle se laisse faire, il crie en frappant : qu'elle ne pleure plus jamais, jamais, plus jamais ; on dirait qu'elle commence à perdre la mémoire, personne ne pleure plus, dit-elle, rien n'est plus à comprendre, la main bat, chaque fois plus ponctuelle, elle est en train d'atteindre une vitesse et une précision machinales, la perfection bientôt. Anne-Marie Stretter a une beauté sombre tout à coup, lisse, elle accepte la déchirure de son ciel, la mobilité de sa tête est merveilleuse, elle se meut autour du cou à volonté, huilée, rouge incomparable, elle devient, pour la main de Charles Rossett, organique, instrumentale.

Michael Richard les regardait.

Dans sa rouille flamboyante le soleil sort de l'Océan. L'éblouissement est considérable. Les yeux brûlent. Charles Rossett se retrouve arrêté le long de la lagune. Le soleil disparaît.

Il repart.

À cette heure-là on croit qu'il est enfin possible de marcher un peu sans trop souffrir de la chaleur, mais ce n'est pas vrai. Ah, s'il y avait du vent, même du vent chaud, si de temps à autre l'immobilité de l'air cédaient...

Le vice-consul s'est-il tué cette nuit ?

Vite le *Prince of Wales*, vite dormir, volets clos jusqu'au soir, sa jeunesse, la coucher, la confier enfin au sommeil.

On pense : Au fait, à qui ressemblait-il, le vice-consul de Lahore ?

La fatigue est revenue, il avance avec peine. Un vent chaud commence à souffler sur la Mésopotamie du Gange, petite chose. Je suis encore soûl, pense Charles Rossett.

Il entend la réponse : À moi, dit Anne-Marie Stretter.

Le long de la lagune, sur le chemin, derrière lui, des pas précipités, une course de pieds nus. Il se retourne. Il a peur.

Qu'est-ce que c'est ?

De quoi avoir peur ?

On l'appelle. On vient. La forme est assez grande, très mince. Elle est là. C'est une femme. Elle est chauve, une bonzesse sale. Elle agite le bras, elle rit, elle continue à l'appeler arrêtée à quelques mètres de lui.

Elle est folle. Son sourire ne trompe pas.

Elle montre la baie, répète un mot, toujours le même, comme :

— Battambang.

C'est celle qui exalte Peter Morgan, la femme qui vient peut-être de Savannakhet

Il prend de la monnaie dans sa poche, va vers elle, s'arrête. Elle doit sortir de l'eau, elle est trempée, ses jambes sont laquées d'une vase noire, celle des berges de la lagune de ce côté-ci de l'île qui est tourné vers l'embouchure et que la mer n'arrache pas, la vase du Gange. Il ne s'approche pas, la monnaie dans sa main. Elle répète le mot, c'est comme Battambang. La peau du visage est sombre, du cuir, les yeux sont au fond des nids de rides de soleil. Le crâne est recouvert d'une crasse brune comme un casque. Dans la robe trempée le corps maigre est dessiné. Le sourire sans fin effraie.

Elle cherche dans sa robe, entre ses seins, elle sort quelque chose qu'elle lui tend : un poisson vivant Il ne bouge pas. Elle reprend le poisson et, lui montrant, elle croque la tête en riant davantage encore. Le poisson guillotiné remue dans sa main. Elle doit s'amuser de faire peur, de donner la nausée. Elle avance vers lui. Charles Rossett recule, elle avance encore, il recule encore, mais elle avance plus vite que lui et Charles Rossett jette la monnaie par terre, se retourne et fuit vers le chemin Ces pas, derrière lui, ce sont les siens, réguliers, ceux d'une bête ; elle n'a pas

ramassé l'argent, elle court vite, il court plus vite qu'elle. Le chemin est droit, long. Il longe toujours la lagune. Voici, vite, le *Prince of Wales*, ses grillages, sa palmeraie interdite à elle.

Elle s'est arrêtée ? Charles Rossett s'arrête aussi et se retourne. Oui.

La sueur, le corps source de sueur, ruisselle, c'est à devenir fou cette chaleur de la mousson, les idées ne se rassemblent plus, elles se brûlent, elles se repoussent, la peur règne, et elle seulement.

Elle est à cent mètres de lui, elle a renoncé à le suivre.

Les idées, de nouveau.

Charles Rossett pense qu'il ne sait pas ce qui lui arrive mais qu'il va quitter les Iles, les chemins déserts des Iles où rencontrer ça.

La folie, je ne la supporte pas, c'est plus fort que moi, je ne peux pas... le regard des fous, je ne le supporte pas... tout mais la folie...

Elle regarde vers la mer, elle a oublié. Pourquoi cette peur ? Charles Rossett sourit maintenant. La fatigue, pense-t-il.

Le ciel se découvre, bas, du gris orangé d'un crépuscule d'hiver. On chante : le même chant qu'un moment avant. La bouche pleine du poisson cru, elle chante. Ce chant a réveillé Anne-Marie Stretter il y a un instant et elle doit encore l'écouter en ce moment même du chemin où elle est allongée. Et voici le premier souvenir de la nuit récente, fleur à longue tige qui chemine, cherche et se pose sur le chant de la mendicante.

Il revient sur ses pas. Elle lui tourne le dos, elle va droit vers la lagune et y pénètre, très, très prudemment, tout entière. La tête seule émerge à fleur d'eau, et très exactement comme un buffle, elle se met à nager avec une hallucinante lenteur. Il comprend : elle chasse.

La journée s'écrase. Le soleil est sur l'île, plein soleil partout, sur le corps éclairé de la jeune fille endormie et sur ceux aussi, engrangés dans des chambres d'ombres, qui dorment là ou là.

Ce soir au Cercle, le vice-consul dit au directeur :

— Avec le copain du Prisunic on ne se confiait pas de secret, directeur, vous l'ai-je dit ?

— Celui qui vous a dénoncé, monsieur ?

— Exact, celui qui a dit à l'inspecteur du Prisunic que ce n'était pas lui mais moi qui avais volé le disque. Après il m'a écrit : « Qu'est-ce que tu voulais que je fasse ? mon père à moi il m'aurait tué, et puis, au fond, on n'était pas des vrais copains, on ne se confiait pas de secret. » J'ai cherché et il m'arrive de chercher encore lesquels j'aurais pu lui confier.

— Monsieur, c'était moi, le disque volé.

— Quel embrouillamini, directeur.

— Passons, monsieur. Continuez. Le dimanche chez le père la Frite est ce que je préfère, dit le directeur.

— Je n'ai pas de préférence, dit le vice-consul.

Mais il est vrai que l'auberge du père la Frite doit être ce qui touche le plus.

— Je croyais que le père la Frite c'était moi, monsieur ?

— Non. Le dimanche, chez le père la Frite, le dimanche s'écoule, l'heure du thé arrive, il n'y en a plus que pour une heure, ma mère regarde sa montre, je ne dis qu'une phrase. Laquelle ?

— Que vous êtes content d'être à Arras.

— C'est vrai, directeur. C'est février, le soir tombe sur le Pas-de-Calais, je ne veux pas de gâteaux, pas de chocolats, je veux qu'elle me laisse là.

— Vos résultats scolaires, monsieur ?

— Excellents, directeur. Mais nous sommes cependant renvoyés.

— Le docteur hongrois ?

— J'ai de la sympathie pour lui, il me donne des billets de cinq cents francs. J'ai dans les quinze ans. Et vous ?

— Pareil, monsieur.

— Le dimanche, continue le vice-consul, il y a beaucoup de parents qui traînent leurs enfants pensionnaires à travers le dimanche sans fin, ils se reconnaissent au pardessus trop grand, à la casquette bleu marine, à la façon dont ils regardent leur mère toujours endimanchée.

— Quel embrouillamini, monsieur ; le dimanche, vous allez à Neuilly.

— C'est vrai.

— Monsieur, nous sommes soûls, où est votre père ?

— Où il veut, directeur.

— Votre mère ?

— Ma mère est devenue belle pendant que je suis à Arras. L'amant hongrois nous laisse seuls un moment, il fait les cent pas sur la route, gelé, il est gelé, et moi je recommence ma rengaine : Je t'en supplie, laisse-moi à Arras. L'amant revient, gelé. Ma mère dit : Qu'on en fasse trop ou pas assez, c'est donc pareil avec les enfants ? Il dit que c'est pareil en effet, qu'ils ne comprennent que ce qu'ils veulent. Je rentre.

— Où ?

— Où vous voulez, monsieur ; quelle barbe à la fin !

— Exact.

— Vous n'avez jamais dit pourquoi vous vouliez rester en pension, monsieur.

Il ne répond pas à la question posée par le directeur du Cercle. Le directeur se penche et ose, ose parce que ce sont peut-être les derniers jours du vice-consul à Calcutta.

— Et après Montfort, monsieur, allez, un mot.

— Rien, la destinée, dit ma mère. Je me fais un œuf à la coque dans la cuisine et je réfléchis sans doute, je ne sais plus. Ma mère part, directeur. Près du piano, en robe bleue elle dit : Je vais refaire ma vie, car avec toi que deviendrais-je ? Le disquaire meurt. Elle reste à Brest. Elle meurt. Il me reste une tante qui habite le quartier Malesherbes. De cela je suis sûr.

— Mais sur Lahore, monsieur, un mot, allez.

— À Lahore ? je sais déjà ce que je fais, directeur.

— Allez comprendre quelque chose aux gens, monsieur.

— La tante de Malesherbes me cherche une femme. Ai-je raconté cela ?
— Le directeur dit non. — Elle me cherche une femme.

— Vous la laissez faire ?

— Oui. Elle me cherche une femme qui ne serait pas laide, plutôt belle en robe du soir. Elle s'appellera comment, exactement, je ne sais pas, mais Nicole, Nicole Courseules est un nom qui pourrait convenir. Il y aurait un accouchement dans la première année. Accouchement normal. Vous voyez, directeur ?

— Je vois, monsieur.

— Elle lirait pendant ses couches, rose liseuse aux joues roses, Proust. Sur son visage il y a de l'effroi ; quand elle me regarderait elle aurait peur, la petite oie de Neuilly, elle est blanche.

— Vous l'aimez ?

— Parlez-moi des Îles, directeur.

Le directeur du Cercle raconte encore que le hall du *Prince of Wales* ressemble au pont d'un grand paquebot, toujours dans l'ombre à cause des grands rideaux qui tamisent la lumière. Le carrelage est frais. Il y a un débarcadère on peut louer une chaloupe et aller vers les autres îles. Quand il fait gros temps comme maintenant, c'est le commencement de la mousson d'été, l'île est pleine d'oiseaux. Ils sont sur les manguiers, ils sont prisonniers des îles.

— Et cette affectation ? demande le directeur du Cercle.

— Je pense que, ces jours-ci, j'en aurai des nouvelles, dit le vice-consul.

— Vous avez une idée de l'endroit ?

— Je pense que ce sera quand même Bombay. Je m'y vois, indéfiniment photographié sur une chaise longue au bord de la mer d'Oman.

— Rien d'autre, vous n'avez rien d'autre à me dire, monsieur ?

— Rien, non, directeur.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LA VIE TRANQUILLE.
UN BARRAGE CONTRE LE PACIFIQUE.
LE MARIN DE GIBRALTAR.
LES PETITS CHEVAUX DE TARQUINIA.
DES JOURNÉES ENTIÈRES DANS LES ARBRES LE SQUARE.
DIX HEURES ET DEMIE DU SOIR EN ÉTÉ.
L'APRÈS-MIDI DE MONSIEUR ANDESMAS.
LE RAVISSEMENT DE LOL V. STEIN.
LE VICE-CONSUL.
L'AMANTE ANGLAISE.
ABAHN SABANA DAVID L'AMOUR.

Théâtre

THÉÂTRE I : Les eaux et forêts — Le square — La musica.
THÉÂTRE II : Suzanna Andler — Des journées entières dans les arbres. Yes, peut-être — Le shaga
— Un homme est venu me voir.
THÉÂTRE III : La bête dans la jungle — Les papiers d'Aspern — La danse de mort.
LA MOUETTE d'Anton Tchekhov, *texte français de Marguerite Duras*.
LA MUSICA DEUXIÈME.

Scénarios

HIROSHIMA MON AMOUR.
UNE AUSSI LONGUE ABSENCE (*En collaboration avec Gérard Jarlot*).
NATHALIE GRANGER, *suivi de LA FEMME DU GANGE*.
INDIA SONG, *texte, théâtre, film*.

Aux Éditions de Minuit

MODERATO CANTABILE.
DÉTRUIRE, DIT-ELLE.
LE CAMION.
L'ÉTÉ 80.
AGATHA.
L'HOMME ATLANTIQUE.
SAVANNAH BAY.
LA MALADIE DE LA MORT.
LES PARLEUSES *avec Xavière Gauthier*.
LES LIEUX DE M. DURAS *avec Michelle Porte*.
L'AMANT.

Aux Éditions de l'Étoile

LES YEUX VERTS.

Aux Éditions Albin Michel

OUTSIDE.

Aux Éditions du Mercure de France

LE NAVIRE NIGHT.

*Ouvrage reproduit
par procédé photomécanique.
Impression S.E.P.C. à Saint-Amand (Cher), 12 juin 1985.
1^{er} dépôt légal : novembre 1977.
Dépôt légal : juin 1985.
Numéro d'imprimeur : 1072.*

eBook réalisé par eMartini

ISBN 2-07-029644-2./Imprimé en France.